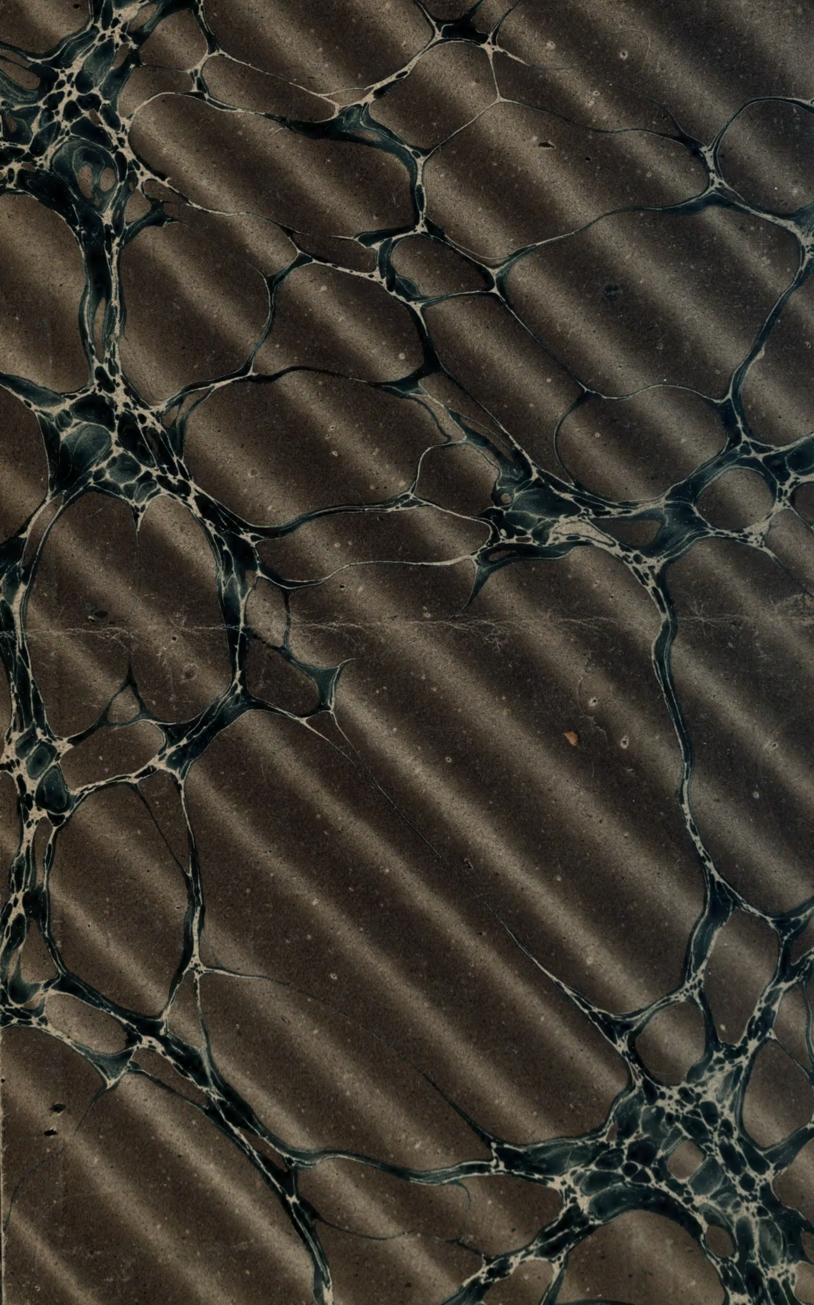
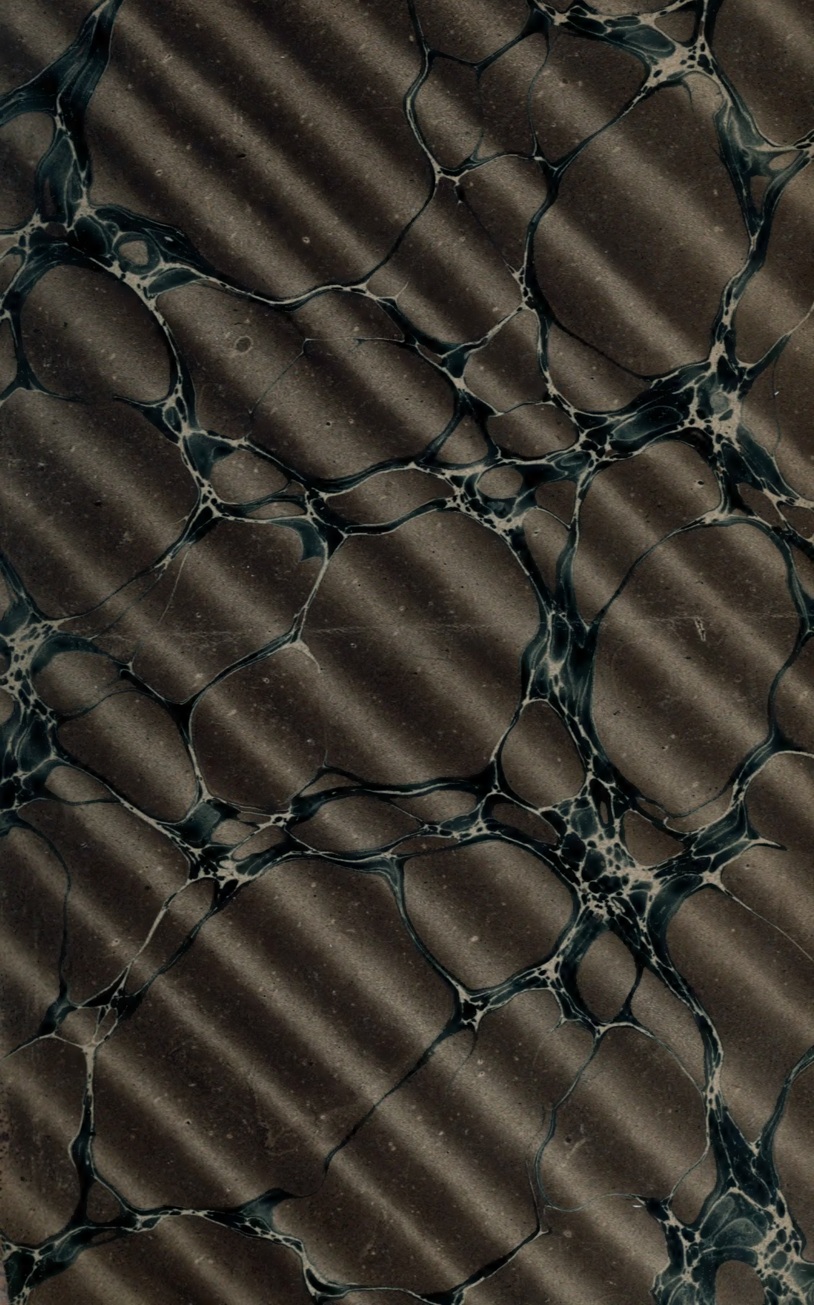
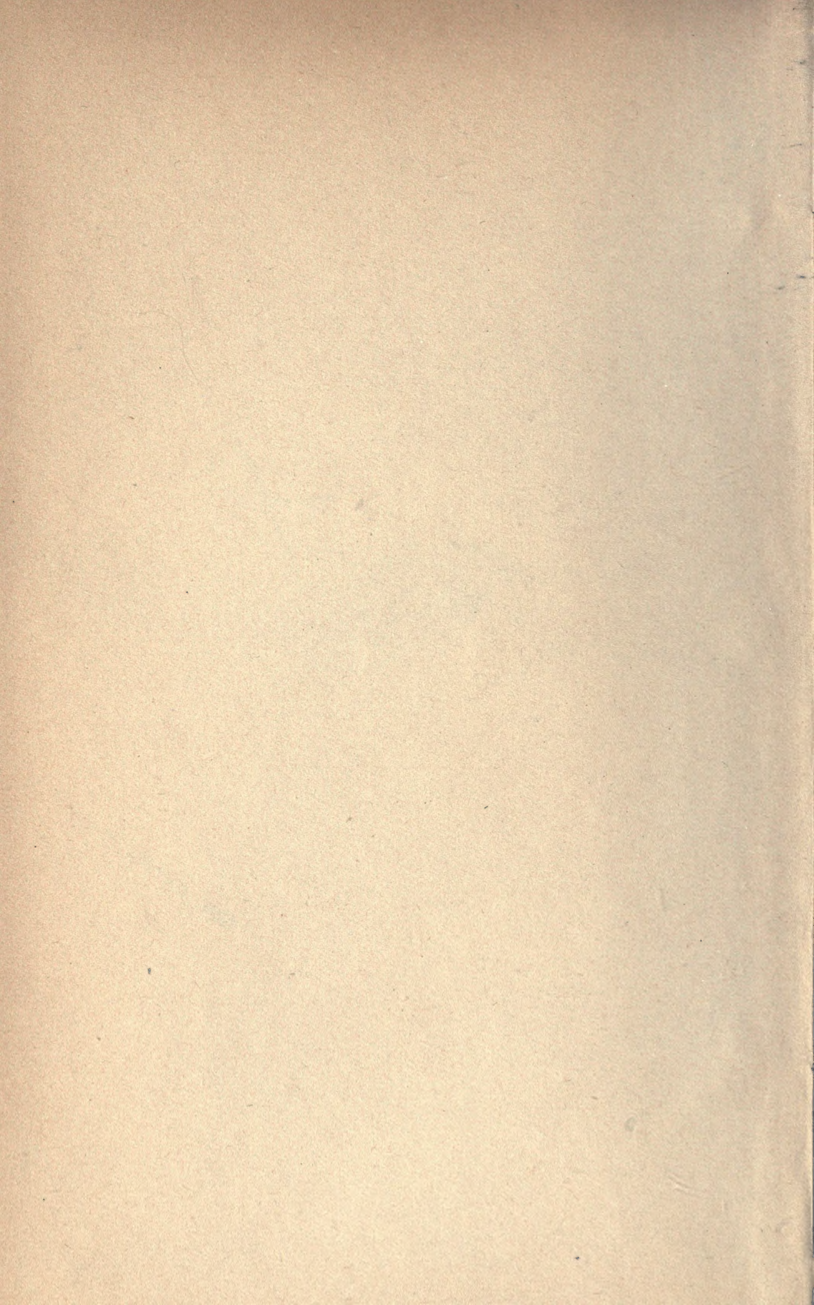
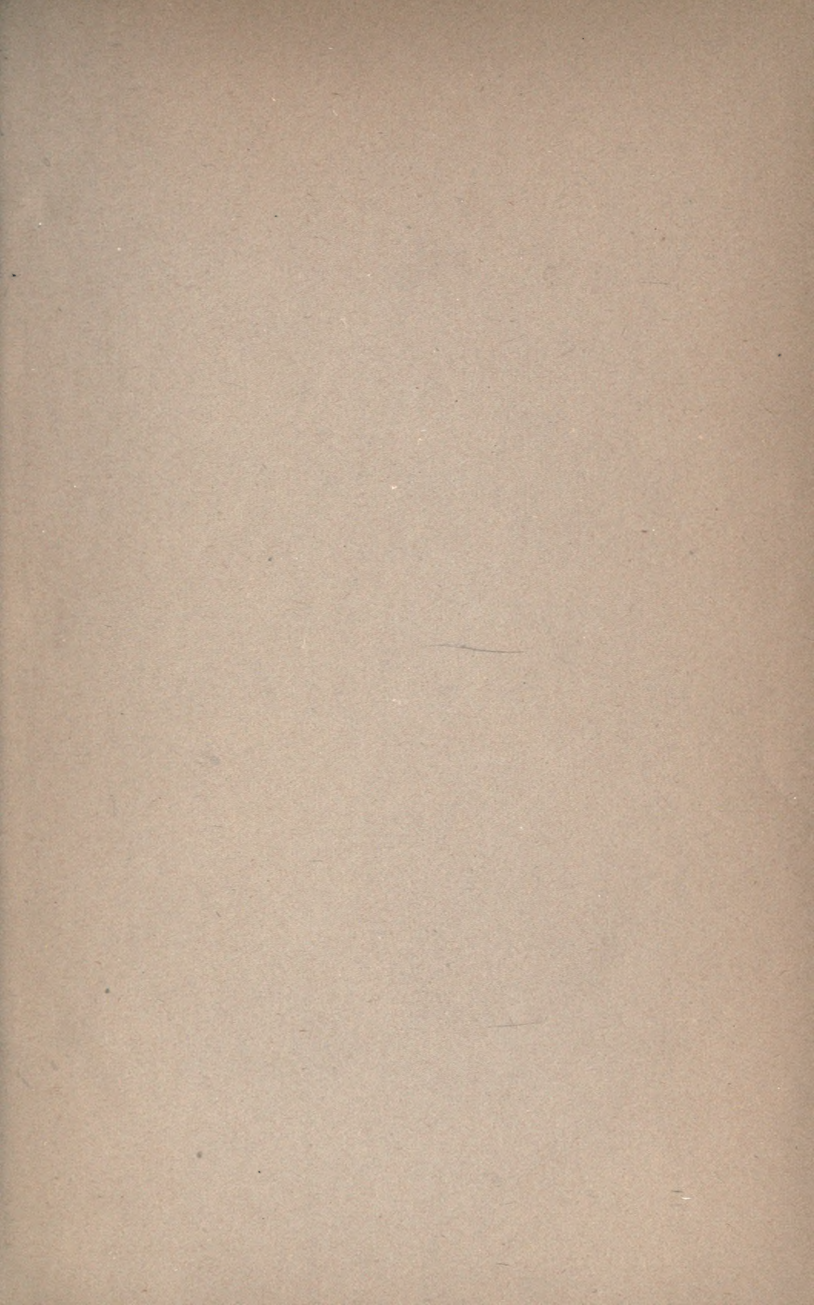


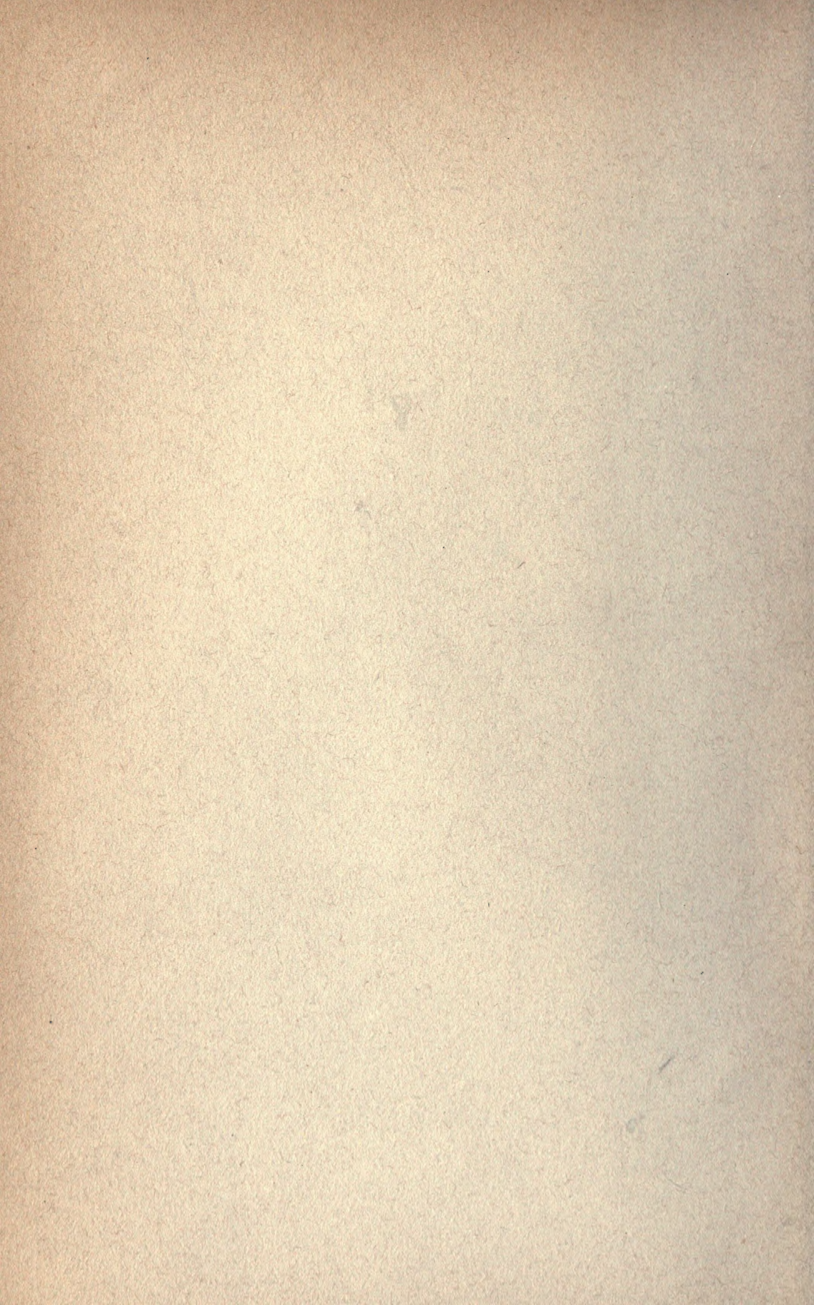










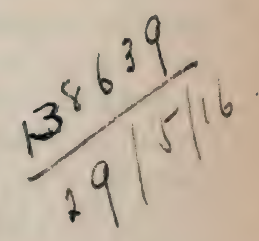


SIX MOIS
DE
GUERRE EN BELGIQUE

Fernand-Hubert GRIMAUTY
ARTILLEUR CYCLISTE A LA 101e BATTERIE

SIX MOIS
DE
GUERRE EN BELGIQUE
PAR UN SOLDAT BELGE

Août 1914 — Février 1915



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1915

SIX MOIS
DE GUERRE EN BELGIQUE

I

LA MOBILISATION EN ARDENNES

Après la partie de cartes, au cabaret, on avait causé de « l'affaire ». Un vieux avait dit : « C'est comme ça que ça commence... » Mais un jeune ingénieur, sorti tout récemment de l'Université, avait répliqué : « Mais non ! mais non ! ce n'est pas comme ça que ça commence... C'était bon au vieux temps, ces histoires-là ! La génération d'aujourd'hui n'en est plus à vouloir ou à espérer des guerres... Et puis, il y a la Conférence de la Paix, à La Haye,... il y a tous les récents accords internationaux,... il y a surtout, au-dessus de tout cela, la volonté des peuples libres ! »

Plusieurs des joueurs avaient hoché la tête... puis on s'était quitté, plutôt contents d'avoir enfin un sujet de conversation assez notoire,

chose si rare en notre milieu de petite localité ardennaise.

Une heure après, dans mon lit, je repensais à notre conversation de la soirée. « C'est comme ça que ça commence... », avait dit le vieux. Et moi qui, durant mes études, avais fait profession de scruter l'Histoire, je me mis à donner à ces paroles toute l'extension dans le passé qu'elles méritaient, et à situer leur fatalisme dans les circonstances d'aujourd'hui, et je me dis que le vieux avait beaucoup d'expérience... Mais je me plus aussi à penser à mon jeune ami, l'ingénieur, et il me parut bien sympathique, avec son indignation contre les paroles résignées du vieux, et avec sa certitude confiante d'idéologue.

Et je m'endormis bientôt en pensant qu'il y avait, en effet, le Tribunal de la Paix de La Haye, tous les récents accords internationaux, et surtout la volonté des peuples libres...

Au milieu de la nuit, il y eut, dans la rue, un grand bruit qui nous réveilla tous. C'était un tambour et une voix. J'ouvris la fenêtre, et, en moins de trente secondes, toutes les fenêtres du voisinage s'ouvrirent comme de grands yeux inquiets... Bientôt nous sûmes : c'était le crieur public, le père Thibaut, qui, de sa belle voix

claire, devenue grave, annonçait le rappel des classes 1912, 1911, 1910, 1909... — 1909, la mienne...

Un train spécial devait partir deux heures plus tard ! Oh ! à ce moment, il y eut bien des figures douloureuses de mères, derrière les vitres... il y eut bien des vieux qui serrèrent les poings... Bientôt, toutes les maisons furent éclairées... Dans les cuisines, suivant la mode de chez nous à tous les événements bons ou mauvais, on prépara rapidement un café bien chaud ; tandis que là-haut, dans les greniers et dans les mansardes, on voyait circuler des lampes autour desquelles tournaient des ombres : c'étaient les mamans, c'étaient les sœurs qui allaient dénicher de leur repos poussiéreux les tenues des réservistes.

Dans la rue, ça s'animait... Les voisins s'interpellaient... Des lanternes rampaient le long des murs, et dans la clarté jaune qu'il y avait devant les vitrines des commerçants, on voyait passer des formes noires... Des bruits de galoches et de souliers ferrés s'approchaient et s'éloignaient... et déjà de temps en temps, un uniforme passait.

Il fallait se hâter... Je quittai bientôt ma pau-

vre chère famille, après quels adieux ! avouons-le... Mais, enfin, ce n'était qu'un au revoir, cet adieu-là... car la Belgique, dans la grande crise qui s'annonçait, avait le bonheur de jouir d'une neutralité inviolable.

Dans le petit train qui devait nous emporter vers la « grande ligne », — comme on dit chez nous, fort exagérément, pour désigner le vieux « banlieue » qui conduit aux lointains express, — ce fut d'abord les cris, les appels, les blagues des vieux camarades qui se reconnaissent... Il y en avait de chez nous et de tous les villages voisins. Un tohu-bohu d'uniformes les plus divers : les plus nombreux, des fantassins, au petit bonnet de police rond et plat, qui barre le front à hauteur des sourcils ; des cavaliers, des artilleurs — dont je suis — au bonnet de police rectangulaire et allongé, qu'on doit appliquer, d'un tour de main, au-dessus de l'œil droit, bien crânement de travers, avec sa « floche » aussi gaillarde qu'un plumet ; les guides, en veste verte, les chasseurs à cheval, et les lanciers, aux parements clairs ; les artilleurs en drap bleu et liserés rouges, et en pantalons blancs...

Après les effusions du début, on s'installe, et on cause...

— C'est-il pas malheureux, me dit un paysan, rappeler tous les hommes comme ça, au moment de la moisson...

— Surtout pour ne rien faire ! interrompt un autre.

— Faut pourtant bien garder les frontières ! dit un troisième.

— Bah ! repartit le premier, la Belgique est neutre... La France a donné sa parole, et l'Allemagne aussi...

— Moi, dit lentement un soldat assis en face de moi, j'enrage d'être mobilisé... Si j'étais libre, j'irais m'engager en France, au lieu de rester bêtement à garder une frontière inviolable...

(Celui-là, je le vois encore, avec son visage qui avait l'air d'être vu dans une glace concave... Il a été tué à Liège, dans les premiers jours.)

— Mon fils, dit un papa qui venait faire un bout de conduite à « son » soldat, mon fils, quand l'ouragan souffle, les pommes tombent... On ne sait jamais quel arbre sera le premier atteint...

— Ta ! ta ! ta ! Rentrez vos boniments, eh ! père Almanach... Vous savez bien que la Belgique n'a rien à craindre !

— Il faut toujours se méfier de la Prusse, dit le vieux.

Chez nous, les vieux d'avant 70 ne disent pas : l'Allemagne. Ils disent encore : la Prusse. Et je ne trouve point, quant à moi, qu'ils aient tort.

A tous les arrêts du train, il y a de nouveaux arrivants. Ce sont les mêmes cris, les mêmes appels, les mêmes adieux qu'à notre départ. On les reconnaît à leurs patois, presque tous différents de village à village, et d'intonations si multiples... Il y a ceux des bords de la Semoy, dont le patois est à peu près celui des Ardennes françaises, avec quelques sons plus durs, comme leurs rochers ; il y a les Gaumais du pays de Florenville, qui parlent en chantant, comme des bons Lorrains qu'ils sont ; il y a ceux des hauts plateaux arides, et des forêts du Luxembourg central, qui posent, de temps en temps, une phrase, comme un axiome, et dont le patois âpre est pauvre en mots d'épanchement... Il y a tous les gars de nos villages travailleurs et paisibles, de nos petites villes qui sont des « centres » avec leurs deux ou trois mille âmes, de nos rochers, de nos rivières, de nos forêts : c'est l'Ardenne qui donne...

II

COUP D'ŒIL SUR BRUXELLES

En route, on se sépare. Des trains nous conduisent vers nos centres respectifs de concentration, vers Liège, vers Namur, vers Bruxelles. J'arrive dans cette dernière ville à 11 heures du matin, après ce long voyage où les trains militaires, courant sur toutes les voies, comme haletants et pressés par la tâche dévolue, avaient accompli ce prodige d'une mobilisation faite en la moitié d'une nuit et la moitié d'un jour.

J'étais descendu au Quartier-Léopold, et avant de me rendre à ma caserne d'Etterbeek, — au « château des mille briques », comme nous l'appelions jadis, — il me prit l'envie d'aller faire un petit tour jusqu'à l'Aiglon, à la Porte de Namur... L'Aiglon ! Quand je passe à un quart d'heure de ce vieux café estudiantin, je renifle

comme un cheval qui flaire l'écurie... J'ai passé là les plus longues heures de ma vie d'étudiant... Justement, pour le moment, il doit y avoir des copains... Allons-y... Quand je prononce mentalement ces derniers mots, il y a longtemps que je suis dans la bonne direction... J'ai vu tant de soldats depuis cette nuit, que mon attention est à peine attirée vers ceux qui emplissent dans tous les sens les rues matinales d'Ixelles... Mais à l'Aiglon, quand j'entre — est-ce bien l'Aiglon ? — Mon imagination vient encore d'évoquer, en chemin, le bon vieux café plein d'une jeunesse à casquettes blanches, et à longues pennes, qui parle, qui fume, qui joue, qui fait un train d'enfer dans cette maison du bon Dieu. A l'Aiglon lui-même, il n'y a que des soldats... ceux comme moi, des compagnies ou batteries universitaires, qu'on blagua tant, et bien à tort, comme on a vu ; les vieux de Médecine, en costumes d'officiers que beaucoup portent pour la première fois, et parmi eux surtout, le grand flandrin de Vintergnier, le socialiste de la bande dont je croyais que le patriotisme s'arrêtait aux limites de Mons, et qui fait de grands moulinets de rage avec son sabre platonique d'aide-major...

On parle de la guerre possible. Peu, pas de confiance. De l'avis général, c'est la guerre certaine entre l'Autriche et la Russie, la France et l'Allemagne. On fait des pronostics, surtout pour ces deux derniers pays... Moi qui suis des Ardennes, je connais bien le pays de France, dont je ne suis séparé que par le fossé creux de la frontière, et je dis ma confiance absolue... Quelques-uns craignent la puissance « colossale » de l'Allemagne, et ceux-là parient contre leur favori...

A ce moment, nous voyons un militaire français monter la chaussée de Wavre. Il a une valise à la main, et il marche en souriant, d'un bon petit air crâne. C'est un qui rejoint... Et voilà que, sans un mot d'ordre, d'instinct, nous nous sommes tous portés sur le trottoir, et que nous l'ovationnons ! Et nous ne sommes point les seuls... Les voisins, les bourgeois, les passants, tous lui jettent un salut et une bonne parole... C'est la population de Bruxelles qui montre son cœur à la France.

A côté de nous, une femme qui pleure, nous lance :

— Pauvres garçons ! Vous irez peut-être bien aussi, allez ! à la guerre...

Nous sourions, à moitié rageurs que ce ne soit pas vrai...

Et nous ne comprenons pas encore le pressentiment des femmes qui pleurent déjà.

III

A LA CASERNE

Le 2 août, à 1 heure de l'après-midi, je rentre dans la vie militaire, vraiment. Je viens d'arriver à ma caserne d'Etterbeek, et je suis repris immédiatement par l'atmosphère. Au corps de garde, un vieux sous-officier qui m'a connu au temps de mon service.

— Ah! Ah! je vous l'avais toujours prédit, raille-t-il, que vous regretteriez la vie d'ici, et que vous y reviendriez...

— Pas pour longtemps, maréchal des logis...

Depuis mon départ, il y a du changement dans l'organisation... On a créé le système des brigades mixtes... Notre régiment fournit l'artillerie à trois de celles-ci, la 18e, la 19e et la 20e, et, en plus, une force, dite l'artillerie divisionnaire... L'infanterie est composée des régiments de carabiniers et de grenadiers.

— Et tout ça forme la sixième division, m'explique le sergent.

Je cherche ma chambrée... 19e brigade, 101e batterie... Et bientôt, me voici au milieu des vieux compagnons du service... On se reconnaît vite, malgré le temps, et malgré la barbe que certains ont laissé croître...

Et l'on s'informe... Celui-ci est marié depuis deux ans. Il a une petite fille. Un autre a deux mioches, et ça fait dur à vivre... Un autre a loué une petite ferme, et il travaille de tout son cœur. Tous ont peiné déjà, mais aucun ne se plaint vraiment de la vie. Il y a de l'énergie et de l'espoir dans la jeunesse d'aujourd'hui. C'est une belle génération de travailleurs dans un pays prospère.

IV

LE DÉPART

Au milieu de la nuit, une voix qui hurle :

— Immédiatement, en tenue de route, pour l'exercice...

Eveil général, ronchonnement général, compréhension générale...

— Pas de blagues, hein ! fait quelqu'un. Des vieux de la vieille, qu'on arrache à leurs foyers et à leurs amours, pour venir faire l'exercice !

Le commandant arrive, précédé d'un sergent qui porte une lanterne. Il réitère l'ordre. Il faut bien se résigner. Les conducteurs vont harnacher leurs chevaux ; les canonniers s'astiquent et font leurs sacs ; une heure après, tout le monde est rassemblé dans la cour.

— Deux vélocipédistes ? demande le commandant, qui en est encore aux termes surannés du langage sportif.

Je me présente immédiatement, suivi d'un brigadier. On nous donne un beau vélo tout neuf.

— En bécane, ça semblera moins long, dis-je à mon copain.

Et voilà comment, par un matin rose à l'est, noir à l'ouest, nous quittâmes la caserne « pour aller à l'exercice ».

Nous prenons le boulevard Saint-Michel, puis l'avenue de Tervueren où nous rejoignons un régiment de carabiniers. C'est un exercice combiné, alors, une manœuvre de garnison, comme ça s'appelle...

Mais, qu'est-ce que cela... des petits groupes de carabiniers se pressent au seuil des maisons... Je m'approche. On y distribue des tartines, on y offre de la bière, du café, du vin. Voilà bien la chose la plus extraordinaire qui soit, dans ce pays si peu militariste, et si peu susceptible d'enthousiasme devant l'uniforme et le panache.

— Il doit y avoir « quelque chose », me dit un artilleur, frappé comme moi par l'anomalie du spectacle...

Je vois un marchand de journaux grimper en courant la rue des Eburons. Et c'est par ce

petit camelot, et par son journal, qu'en ce 3 août, à 5 heures du matin, nous sûmes l'ultimatum de l'Allemagne à la France et à la Belgique. C'est par ce petit camelot et son journal que nous comprîmes... que nous comprîmes que nous étions déjà la Réponse... la Réponse qui s'en allait vers les routes d'Allemagne, avec ses baïonnettes, avec ses fusils, avec ses canons, la Réponse ardente de nos milliers de cœurs jeunes, de nos colères, et de nos espoirs, la seule Réponse qu'il fallait !

Quel incendie de rage il y eut dans tous les yeux ! et de mépris ! L'Allemagne trahissait son serment, reniait sa signature ! L'Allemagne ! Soixante-cinq millions de traîtres qui venaient d'abattre le masque ! Mastodonte d'acier qui levait la première patte, et qui allait planter ses premières griffes sur notre sol ! Armée formidable qui nous trouvait un contre cent, comme dans les plus fantastiques romans de cape et d'épée.

« — Valeureux Liégeois... » scanda une voix, puis dix voix, puis mille voix... Les premiers, les Wallons chantaient leur hymne... C'était parti de toutes les poitrines de ce peuple frondeur, vif, optimiste et chanteur. Leur hymne disait la fierté et la gloire des six cents Franchi-

montois qui étaient tous morts en combattant un contre cent. Quand ils eurent fini, des voix plus graves, plus basses, aussi ardentes, entonnèrent le *Lion de Flandre* qui parle aussi d'un passé lumineux où les communiers flamands se battaient, un contre cent.

Les Wallons reprirent leur hymne, les Flamands développèrent le leur, et quand nous arrivâmes au bord de la forêt de Soignes, ces chansons aux rythmes différents, aux évocations différentes, aux langues différentes, s'étaient fondues en une grande chanson, la Chanson nouvelle de tout notre sol vers tout notre ciel...

Notre brigade s'arrête dans la forêt de Soignes tout autour du cabaret des Quatre-Bras. Une heure... deux heures... qu'attendons-nous? Nous avons rangé notre convoi d'artillerie dans les chemins creux, les carabiniers se sont disséminés en petits groupes verts et jaunes au pied des hêtres, au bord des talus; les profondeurs un peu sombres de la vieille forêt palpitent de couleurs imprévues... Et tout cela prend un air d'épopée légendaire, comme aux temps où, dans les mêmes décors, des preux de même race s'assemblaient pour la bonne lutte...

Une musique... quelques ordres sonores... les

fantassins se rassemblent... puis — le temps de comprendre — le Roi qui s'avance dans la haute forêt, et qui remet, devant les troupes assemblées, devant les troupes frissonnantes, les drapeaux neufs aux deux régiments de carabiniers.. La musique militaire qui joue la *Brabançonne*, le Roi, blond et grave, l'armée debout, électrisée, la grande forêt verte qui vibre. Point de paroles. Un geste, de la musique, et trois couleurs. Des larmes aussi. Il n'y a que cela, cela est tout...

— Qu'est-ce que vous dites de cela? demande le commandant Fayaux — notre commandant, — sans doute pour se faire un peu d'air dans la poitrine.

— Commandant, ceux qui n'ont pas vu ça ne savent point combien ils sont de leur pays.

— Tous les cyclistes avec moi, dit le commandant Van Maldeghem.

Et nous voici partis, pour la première fois, accomplir une tâche qui me deviendra bientôt habituelle : préparer, avec les fourriers, le logement des troupes et des chevaux. Ça s'appelle la « Commission d'installation ».

Ce soir-là, nous cantonnons à Tervueren, et nous sommes chargés d'aménager rapidement

la ferme de Ravenstein pour y recevoir notre 101e batterie...

La plupart de nous vont coucher sur la paille pour la première fois de leur vie... La paille! Pauvre vieille amie, qu'au début on trouva un peu rude, un peu revêche, mais qui devint si vite la douce confidente de nos nuits, de nos fronts parfois fiévreux, de nos fatigues, de nos espoirs, comme un chaud oreiller pour un chagrin d'enfant...

Avant que la batterie arrive, j'écris une carte, là-bas... Là-bas, pour les soldats, c'est le village ou la ville, et surtout la maison, petite ou grande, dont la porte s'est close sur des êtres chers...

« Je suis un peu malade. Une petite grippe. Je suis venu faire une ballade à Tervueren. J'entre demain à l'hôpital. J'aiderai sans doute à soigner les autres malades. En tout cas je n'irai jamais au feu... »

Je souris un peu en écrivant cette carte, mais je sens que ça « leur » fera du bien. Il faut faire tout son possible pour éviter les appréhensions, les doutes, les impatiences qui meurtrissent et qui peuvent tuer... Après, si on en revient, on dira ce qu'on a fait, si on l'a bien fait.

La batterie arrive. Le soir a fait de l'ombre, mais point de silence. Avant d'aller s'étendre sur les « plumes de deux mètres cinquante » — comme a déjà trouvé Pirotte, jeune Liégeois fort dégourdi, — le commandant nous réunit, et nous tient ce petit discours bien militaire, que vous aurez presque textuellement si vous voulez bien placer un « n'est-ce pas? » tous les dix mots :

« L'Allemagne a proposé un marché à la Belgique. Elle nous demande de violer notre parole pour avoir la vie sauve. Sinon, elle se verra obligée de violer la sienne et d'envahir notre pays. Comme il est forcé que l'un des deux soit malhonnête, l'unique solution est de lui laisser ce rôle-là. C'est donc la guerre. Je prends l'engagement de vous payer une barrique de vin du Rhin le jour de notre entrée en Allemagne. »

Maintenant, je ne puis m'empêcher de sourire un peu en pensant à la barrique de vin du Rhin de notre commandant. Mais je songe en moi-même que le vin se bonifie en vieillissant, et je crois bien qu'il y a des gens qui pensent comme moi...

V

LA CONCENTRATION. — WAVRE, NÉTHEN

Le lendemain au grand matin, en marche sous la pluie fine.

Je roule en tête de la batterie, à côté du commandant et du petit lieutenant dont je parlerai souvent. Il s'appelle le lieutenant Nonnon, et ceux d'entre nous qui ont l'esprit contradictoire s'amusent à prononcer son nom à tout ce qu'il dit. Il porte un pardessus gris et est à peu près de la taille de Napoléon. Mais il a — sans doute — sur Napoléon la supériorité d'un bagout intarissable. Ce petit diable d'homme doit parler sans cesse, et se mêler de toute chose, et j'avoue d'ailleurs complaisamment qu'avec la bonne centaine de soldats qu'il a sous ses ordres, il a le quart du temps raison d'agir de la sorte. Il est d'ailleurs plein de bonne volonté, et, bon

garçon au fond, il fait plus de bruit que de mal. Cette opinion que je me suis faite de lui ne s'est jamais démentie un instant, ce qui prouve que c'est un homme fait d'une seule pièce. Cela indique toujours un tempérament.

Après plusieurs heures de voyage sur les belles routes du Brabant, pendant lesquelles nous marchons de concert avec la 20e brigade, dont l'infanterie est composée par les deux magnifiques régiments des grenadiers, nous arrivons à Wavre, petite ville wallonne qui fit tout pour rester un de nos beaux, un de nos meilleurs souvenirs de campagne.

Oh ! les bonnes gens ! Ils nous ont offert tout ce qu'ils avaient, leur pain, leurs confitures, leurs cigares... et mieux que tout cela, leurs cœurs confiants et leur bonnes paroles. Merci, ici, pour le frisson de grande fraternité que vous avez fait passer en nous.

A Wavre, comme en général partout ailleurs, nous logeons dans une ferme, rapport aux chevaux. Comme cycliste, j'ai eu diverses courses à faire, et je suis arrivé après les autres. Ça me vaut l'heur d'être introduit « individuellement » dans l'intérieur des campagnards. Un maréchal des logis s'y trouve déjà : c'est Dieltjens, qui

deviendra par la suite mon meilleur camarade, probablement parce que nous sommes de caractères fort contrastants. Le fermier et sa famille, personnes très avenantes — deux gentilles demoiselles — nous offrent « une vieille bouteille ». Offrir une vieille bouteille, dans ce pays-là, ça veut dire en apporter trois ou quatre, et aller en rechercher, s'il en manque. J'ai connu le nom de notre hôte par un diplôme de comice agricole qui pendait fièrement au mur. C'était la Légion d'honneur de la maison. Il y avait, en belle ronde : « Jean-Baptiste Bos. » J'ai regardé par deux fois le diplôme pour retenir ce nom-là.

Le lendemain, nous sommes sur la route, pour partir. Nous n'attendons que l'ordre. Les automobiles qui viennent de Bruxelles roulent sans discontinuer. Des troupes se déplacent et nous croisent. Les routes ne sont plus qu'une trépidation et un mouvement. On raconte qu'il y a eu des rencontres à la frontière. Les lanciers et les guides ont culbuté la cavalerie allemande. On s'est battu aussi à Visé. Paraît que les Pruscos en prennent. On ne sait rien d'exact, mais l'impression est bonne... Pourquoi ne partons-nous pas ? Nous devrions déjà être à la frontière !

On m'envoie faire une course à la maison

communale. Près du passage à niveau qui se trouve au commencement de la petite ville, je demande le chemin le plus court à une pauvre femme. Elle se met à pleurer sans répondre à ma question.

— Oh ! Monsieur, mon petit Jean est au 2e guides... On dit que les guides se sont battus du côté de Liège... J'ai l'idée qu'il est déjà tué.

— Faut pas se faire des idées semblables, ma bonne dame... Dommage qu'il n'était pas du 2e guides, tout de même... En voilà qui sont en sûreté...

— Mais c'est du 2e guides qu'il est, mon petit Jean !

— Oh ! alors, ne vous faites pas de tracas... Ils sont à Anvers, et je ne crois pas qu'ils en sortent de sitôt...

J'avais trouvé ce mensonge énorme, et ça mit un espoir si clair, si brillant dans les yeux de la pauvre maman... J'ai fait souvent, depuis, des vœux inquiets pour le salut de son fils. La balle qui frappe le soldat ne s'arrête pas toujours dans son corps blanc... Elle traverse, silencieuse, les étendues, et va trouer des cœurs de mères, casser des fronts de pères, et en meurtrir tant d'autres, là-bas, au bout des lieues...

Ma course faite, je reviens à la batterie, et nous restons jusqu'au soir dans l'attente d'un départ qui ne vient pas.

— Quelle organisation! fait un soldat furieux de rester là.

— Vaut mieux qu'on n'ait pas besoin de nous, affirme Dieltjens, mon ami de la veille.

— Enfin! dit Pirotte, bon Liégeois fougueux qui ne connaît pas d'état intermédiaire entre la plus gaillarde gaîté et la colère violente, enfin! puisqu'on commence à se battre à la frontière, c'est-il, oui ou non, raisonnable de rester collés ici, des vingt-quatre heures?

Toute la journée du lendemain, même situation. Le commandement général ne saura jamais quels reproches stratégistes il s'est attirés de la part des « sous-officiers, caporaux et soldats » de la 101e batterie.

J'ai mieux compris depuis lors que c'était là le temps nécessaire et normal pour la concentration de la 6e division.

La 6e division! Nous passions des heures à énumérer la supériorité de ses éléments. D'abord les petits carabiniers, qui sont les régiments les mieux entraînés aux marches et à la dure. Les grenadiers, régiment de la reine, dont la taille

moyenne est de 1 mètre 80, colosses à assommer des bœufs — et des Allemands — à coup de poings ! L'artillerie de la garnison de Bruxelles qui réunit, paraît-il, les officiers les plus compétents de cette arme.

J'ai eu justement l'occasion ce matin de faire la connaissance de notre major. Le major Didier commande en chef les trois batteries de notre groupe. Une belle figure froide. Des yeux nets, une voix qui tranche. Une attitude un peu hautaine, mais point dédaigneuse. Un homme sûr de lui. Il m'est sympathique, sans m'attirer. Je ne lui ferais point de confidences, mais il me trouverait s'il avait besoin de moi. Sans le connaître plus que ça, je suis content qu'il soit avec nous. Plus tard, j'en arriverai à l'estimer complètement, et il y aura — si je ne me suis point trop flatté — comme une complicité d'allures entre nous.

Enfin, le jeudi au matin, l'ordre du départ arrive !

— Si on fait trente kilomètres par jour, ça nous fait presque une semaine avant d'être en contact, dit Pirotte. Pourvu que les frères tiennent jusque-là...

Une marche ardente sous le soleil. Nous allons

enfin où on se bat! Et il paraît qu'il y chauffe ferme! La 3ᵉ division est aux prises avec les Allemands. Elle les a battus à Visé et à l'est de Liège. Les journaux citent déjà des épisodes. Sept officiers supérieurs allemands étaient arrivés sur la crête d'une colline. Ils se profilaient dans le ciel. Une patrouille belge était tapie dans la vallée. Sept coups de feu, sept morts, chacun le sien... Ailleurs, un groupe de lanciers avait culbuté un escadron allemand... Ailleurs encore... et partout, les nôtres terrassaient l'ennemi... Quand serions-nous là aussi, nous autres, pour prendre notre part du danger et de la gloire? Des uhlans s'étaient cependant déjà infiltrés dans l'intérieur du pays... Ils apparaissaient çà et là, comme des spectres gris, puis ils disparaissaient... Bien qu'ils se cachassent des vrais soldats, nous espérions en rencontrer quelques-uns en route. Ça nous servirait d'apéritif!

Je suis filé en avant, avec un cycliste de la 100ᵉ batterie, — histoire d'aller boire une chope, comme il m'a proposé. Nous avons donc dépassé de quelques centaines de mètres la tête de la colonne, et nous entrons dans un petit cabaret campagnard qui se trouve sur le bord de la route.

Dans le fond assez sombre de la salle, deux hommes qui remettent précipitamment des papiers en poche. Il m'a semblé que c'était une carte de chemin de fer. Je n'y prête pas grande attention. Plusieurs personnes entrent. Le verre bu, nous allons attendre notre colonne sur la route. Cinq minutes après, les deux individus qui se trouvaient avant nous dans le cabaret, sortent et prennent un petit chemin qui s'enfonce dans les champs. J'avais eu un petit doute sur le compte de ces deux notables-là... Mais enfin, puisqu'ils prennent ce petit chemin qui ne peut conduire qu'au village proche, ce doit être des gens du pays. Je suis taquiné par l'idée que je devrais m'en assurer... Je me décide à rentrer dans le cabaret pour en avoir le cœur net.

— C'est pourtant le flamand qu'ils parlent, mais c'est un flamand que je ne comprends pas...

C'est un ouvrier flamand qui dit ça aux Wallons qui l'entourent.

— Vous ne parlez pas des deux lascars qui viennent de sortir ?

— Des deux quoi ? Oui, oui, des deux drôles qu'il y avait là...

— Ce ne sont pas des gens du pays, alors ?

— Jamais vus, dit le patron.

Décidément, il faut éclaircir ça... Tout à coup, à deux ou trois cents mètres, nous voyons deux hommes qui débouchent en avant, sur la grande route droite.

— On dirait que ce sont nos deux types, dit mon ami.

Quelques bons coups de pédales. Nous les reconnaissons. Le plus gros des deux porte un chapeau melon de couleur brune.

— Ils sont allés faire un petit tour à la campagne, souffle mon compagnon.

Ils nous ont aperçus et font mine, manière de rien, de vouloir reprendre le chemin de champs qu'ils viennent de quitter.

— Messieurs, il faudra nous suivre jusqu'au prochain village.

— Comment! fait le gros, avec un air de dogue noir.

Il veut discuter et faire le crâneur... J'ai remarqué que l'autre, qui est blond et mince, est devenu blême. Nous les encadrons, le vélo à la main.

— Ce n'est pas une mesure spéciale pour vous, dis-je. Nous avons l'ordre d'arrêter tous les passants... Ne faites donc pas les malins, vous nous suivrez de gré ou de force.

Ce que je viens de leur dire les a sans doute

à moitié rassurés... Ils nous suivent sans trop de murmures... Le gros marche la tête haute, avec l'air de nous bouder. L'autre nous dit quelques mots aimables.

Une demi-heure après nous sommes à Hamme-Mille, et nous remettons nos deux hommes au prévôt de gendarmerie. Je lui explique l'affaire en aparté, et il commence à les interroger devant nous... Ils se disent Flamands d'Alost. Mais aux questions adroites du prévôt, ils ne peuvent dire le nom du bourgmestre, du commissaire de police, ou le nom d'une rue fort connue. Je demande à l'officier de les faire fouiller, et on trouve des cartes.

— Leur affaire est claire, dit le prévôt. Maintenant vous pouvez rejoindre votre colonne, vous avez bien travaillé.

Tous les récits de la guerre auront leur histoire d'espions, et peut-être des gens qui se croient avertis penseront-ils que c'est simplement un chapitre qui fait bien dans le sujet... Mais il n'y a vraiment pas besoin d'inventer : la réalité est assez fertile. Tous ceux qui ont fait la campagne active pendant quelques mois ont flairé ou aperçu cette saleté-là. L'espionnage a empesté l'air où nous passions, et ceux qui,

comme moi, entreprennent le journal ou le récit de leur campagne auront bien des pages à lui consacrer.

La pluie s'est mise à gicler. Après une heure de marche où nous pataugeons par des chemins de terre que la moindre averse rend meubles et malaisément praticables, nous faisons halte dans un grand bois qui forme plateau. J'en profite pour changer de vêtements, de la tête jusqu'aux pieds ; et, comme dans un conte qui rappellerait Gribouille, je remplace, sous la grosse pluie rapide, ma chemise trempée à fond par une autre qui ne le sera qu'à moitié quand l'opération sera faite... Un officier prétend qu'il y a des uhlans dans le bois, mais, comme dans la chanson, nous ne le saurons jamais...

Le commandant Van Maldeghem demande le personnel d'installation. Enfin! On va pouvoir aller se mettre à l'abri bientôt...

Les six cyclistes de notre groupe partent ensemble. Les cavaliers filent à travers bois. Au sortir de la forêt, nous descendons le plus délicieux, le plus pittoresque petit sentier qui soit, pour des touristes. Mais les touristes prennent leurs aises et choisissent leur temps. Et nous ne sommes pas des touristes. L'averse depuis

plusieurs heures l'a transformé en quelque chose qui serait, à la fois, et fort irrégulièrement, un ruisseau et un sentier. Il y a de la terre, de l'eau, des pierres et des racines.

Quelques instants plus tard, nous descendons en vue de Néthen. Je fais irruption dans la première maison venue, comme un scaphandrier qui sortirait de l'eau. Je m'installe au coin du feu — d'autorité — sans demander conseil à personne... J'ai froid, et je me chauffe. Je suis trempé, et je me sèche.

C'était là la première manifestation de cet esprit militaire que nous acquerrons presque tous, inconsciemment. En temps de guerre, l'armée est toute-puissante, et les soldats sont des grands seigneurs. Quand ils ne sont pas en train de se faire casser les dents, il faut qu'on les respecte et qu'on les dorlote. C'est simple, c'est clair, c'est juste. Et c'est une chose que les pékins doivent bien s'enfoncer dans la tête ! !

Quand je m'aperçois que je ne suis pas seul dans la maison, il y a trois jeunes filles et une vieille dame qui sourient autour de moi... Une minute de chaleur a ranimé mon esprit transi, et j'ai un peu honte de mon entrée fort sensationnelle, mais peu polie...

— Un peu de chaleur fait du bien, n'est-ce pas, Monsieur?

— Par ce temps-là un air de feu vaut mieux qu'un air de musique, dis-je, par habitude... Vous m'excuserez, Madame... (et je me mets à débiter un petit discours de regret, assez bien tourné, ma foi, pour prouver à cette vieille dame, et surtout à ces trois jeunes filles, et surtout à l'une d'elles, que je ne suis pas le mufle et le sauvage qu'on aurait pu croire).

Nous parlons de la guerre et de Liège, en buvant un verre de vin... La jeune fille — celle qui compte — est fort emballée, et nous avons vite fait de nous mettre au diapason pour chanter la même chanson. Elle fait de la 3e division et de la garnison de Liège l'éloge le plus ardent et le plus fier que j'aie entendu... Je suis un peu vexé que nous ne méritions pas encore un enthousiasme pareil... Mais je réplique en disant, de l'air le plus naturel du monde, que dans quelques jours nous serions là-bas, aussi...

— Car, dis-je, nous formons ce qu'on appelle la division d'élite, et quand il faudra donner le grand coup, nous serons là...

Je m'en vais préparer le logement pour la

batterie, dans une ferme-château, dont j'ai oublié le nom.

Le lendemain, départ au matin, retour au soir. Le surlendemain, même manège. Le jour suivant, même boutique. Et pendant sept grands jours, ça recommence... Les deux ou trois premiers soirs, je vais faire mes adieux, pour le lendemain, à mes connaissances néthennoises... Une fois, la jeune fille a un petit sourire, oh ! pas bien méchant... Puis je n'y vais plus, et je m'efforce même de ne plus passer dans les alentours de leur habitation.

A la batterie, il y a des rages, et des silences. Des officiers eux-mêmes ne peuvent point cacher ce qu'ils pensent... Pirotte chante, d'un air indifférent : *Nous n'irons plus au bois... les lauriers sont coupés*... Dieltjens, lui, n'a pas changé d'humeur... Il répète sur tous les tons qu'il vaut mieux qu'on n'ait point besoin de nous... que c'est bon signe... et qu'il voudrait que ça dure... Je le tuerais, cet animal-là, s'il n'était point si naïvement sincère, et s'il n'était point ce beau grand jeune homme rose qui aime la vie...

Pendant ces quelques jours pénibles de désespérante monotonie, il y eut cependant un petit incident. Je sortais, en bicyclette, d'un petit

bosquet fort montueux, quand soudain j'entendis crier : « Des uhlans ! »

Au même instant je vis une section de carabiniers qui déjà s'avançait, déployée en tirailleurs... Cinq cavaliers se dessinaient assez nettement sur une crête ; puis ils s'enfoncèrent dans un chemin creux et disparurent... Mais nos braves petits carabiniers ne perdirent pas plus leurs traces, que les limiers de bonne race ne perdent celle du gibier qu'ils lèvent. Une heure après, ils s'en revenaient fièrement avec les cinq prisonniers, qu'ils avaient réussi à cerner...

Il y eut aussi les fusillades contre les taubes. Ce que nous en avons vu de ces oiseaux de malheur, dans les premières semaines de la campagne ! Chaque fois que nous effectuions le moindre mouvement, il y avait un taube qui le faisait là-haut. Nos marches, nos contre-marches, nos attentes, il avait l'air de les singer dans le ciel ! Les tirs à volonté contre les aéroplanes donnent peu de résultats. Nos fantassins parviennent cependant à en toucher un au bon endroit, car il s'en va, voletant et titubant comme un oiseau saoul, s'abattre du côté de Louvain, à ce qu'on nous a téléphoné.

VI

A LA RENCONTRE

Tous les menus incidents ne nous détournent pas de notre pensée essentielle... Nous avons notre esprit à l'Est, comme la boussole a sa pointe au Nord...

Enfin, un jour, — on est parti comme tous les matins, silencieux et maussades, — il nous semble qu'on s'oriente d'une façon nouvelle. Nous sentons, à je ne sais quoi, qu'il y a du changement...

— Eh bien ! me dit le petit lieutenant Nonnon, est-ce qu'on se sent le cœur à l'ouvrage ?

— Dame ! si c'était enfin de la belle ouvrage !...

— Je crois qu'il y a de ça, dit-il.

Et, d'une voix un peu emphatique mais pleine de fougue :

— Je crois que nous allons donner notre concert d'ouverture, ce soir...

La 3e division, en effet, après avoir écrasé complètement à plusieurs reprises les assaillants de plus en plus nombreux, avait commencé à opérer une habile retraite vers l'intérieur du pays. Elle échappa de la sorte à l'enveloppement fatal, après avoir donné toute sa force possible. Seule, l'enceinte fortifiée de Liège, comme une circonférence magique dont on mourait à vouloir l'approcher, tenait tête, avec le front de pierre de ses forts, et les cornes puissantes de ses canons, — concrétisant le symbole de son Taureau fameux, — tenait tête aux assauts déferlants des masses teutonnes. Mais Liège elle-même n'était plus qu'îlot. Des armées allemandes étaient passées au nord, trop au nord, et d'autres étaient passées au sud, trop au sud. Elles s'étaient refermées entre Liège et nous, comme un casse-noix. On sait depuis que Liège fut dure à casser, et que l'outil en fut quelque peu ébréché. Mais enfin des têtes de colonnes allemandes s'avançaient vers Namur et vers Bruxelles, et tout indiquait de grandes batailles prochaines aux limites est et sud-est du Brabant.

Nous recevons aussi des nouvelles de luttes

invraisemblables entre les Français et les Allemands dans le Luxembourg, dans les Vosges et en Alsace... Tous les jours, il y a 50.000 hommes tués... A ce compte-là, la guerre ne peut pas durer longtemps... et je me souviens maintenant que ce qui créait notre impatience du début, c'était non seulement la colère et la haine contre l'envahisseur félon, mais aussi, mais surtout, la crainte d'arriver trop tard ! de ne plus avoir à cogner ! de ne plus pouvoir se venger ! Nous craignions *qu'on ne nous les tue tous* ! Pauvre vieux sentiment des premiers jours, je ne veux point sourire en pensant à toi : tu faisais partie de notre foi, et de notre élan, et de notre belle ignorance de la guerre mauvaise...

Ce soir-là, quoique nous ayons mis en batterie, prêts à tirer, du côté de Dion-le-Val, nous ne donnons pas encore le concert d'ouverture annoncé par le lieutenant Nonnon. Mais tout près de nous, à un quart d'heure à peine, les canons de la 18e brigade donnent violemment... Ça fait du bien dans les cœurs, comme si on entendait battre pour la première fois le grand pouls tragique de la nation. Un maréchal des logis des chasseurs, ou des lanciers, arrive à bride abattue, avec deux chevaux sans maître.

Il nous raconte qu'il était en patrouille avec deux soldats, qu'ils sont tombés sur des dragons allemands très nombreux, que ces deux compagnons sont blessés ou tués, et qu'il arrive avec un cheval belge et un cheval allemand. Ça s'est passé il y a cinq minutes. Le récit du brave garçon est, comme on le voit, assez sommaire et assez diffus. Mais il n'a pas encore tout son calme d'esprit, et son histoire nous suffit. Il a eu affaire aux Pruscos maudits, il s'est bien battu, et nous l'admirons, et nous l'envions !

Le lendemain, nous avançons vers Grezdoiceau. Il paraît que les Allemands d'hier sont en recul. Ce recul de l'armée allemande devant notre 6ᵉ division nous paraît à ce moment la chose la plus naturelle du monde. Mais ils ont beau se sauver, nous espérons bien les rattraper, et leur passer une bonne frottée sur les reins... Avant d'arriver à Grezdoiceau, nous voyons quelques chevaux tués sur le bord de la route. Tout à l'heure, mon ami Gueulton, que je rencontrerai au village, et qui est vétérinaire dans un régiment de chasseurs à cheval, m'expliquera succinctement et rageusement cette affaire-ci :

Deux heures avant, ils s'avançaient comme

nous sur la route de Grezdoiceau... A cinquante mètres de la place où j'ai vu des chevaux tués, il y avait deux gendarmes et deux motocyclistes. On ne prend pas attention à eux, et, tout d'un coup, les voilà qui font tourner un engin du diable dans les motocyclettes, et ta-ta-ta-ta-ta-ta, des mitrailleuses commencent à faucher presqu'à bout portant. La surprise inévitable... et les faux gendarmes, et leurs compères enfourchent leurs machines, et adieu !

— Quels voyous ! clame Gueulton. Ils ont toutes les traîtrises, toutes les lâchetés ! Il est vrai qu'il faut s'attendre à tout de la part de ces bandits qui supplicient les femmes et les enfants.

— Crois-tu que ce soit vrai, tout ce qu'on raconte ?

— Mais tu ne lis donc pas les journaux ?

— Si, mais ce serait trop horrible, je ne veux pas y croire... Peut-être bien des cas individuels...

Mais il doit partir de son côté, et moi du mien. Je ne l'ai plus rencontré pendant le restant de la campagne. Sans cela nous aurions pu continuer ou plutôt reprendre notre conversation sur d'autres bases, plus précises.

Car voici ce que, le lendemain même, à six

heures du matin, il me fut donné l'horreur de voir :

Nous avions quitté Grezdoiceau depuis une heure, et nous marchions de l'avant contre un ennemi qui, disait-on, reculait toujours. J'étais en tête de colonne avec quelques cyclistes. Nous arrivons dans un petit hameau — le nom m'en échappe — qui paraît entièrement abandonné... Une douzaine de maisons en tout... Soudain, la porte d'une grange s'ouvre en hésitant... puis d'un coup, quelques pauvres gens se précipitent à genoux devant nous, sans prononcer une parole, avec des larmes, des sanglots et des baisers.

Nous voulons nous informer, et alors, avec des mots qui sortent comme des hoquets, ils nous racontent que les Allemands sont venus à la pointe du jour, qu'ils ont tué un vieillard sur son fumier, à coups de crosse; qu'eux-mêmes, qui s'étaient cachés dans cette grange, allaient être découverts et subir le même sort, quand les Allemands s'étaient soudain éclipsés... Ils nous affirment que les bandits se sont enfuis à notre approche, et que nous les avons sûrement sauvés de la plus horrible mort.

— Tenez, nous dit une femme, voyez donc là-bas le cadavre du vieux...

Un grand corps maigre étendu sur le dos, une tête à poils blancs avec une brèche au milieu du front, les dents cassées... et du sang noir mêlé de boue et de fumier sur tout cela...

Oh ! ce n'était plus le récit clair et sec des journaux, un de ces récits atroces, déjà nombreux, que je me refusais, la veille encore, à croire entièrement... C'était le corps d'un pauvre grand vieillard auquel les bandits avaient défoncé la tête, une heure plus tôt... C'était le flagrant crime, dont le sang séchait à peine. C'était la preuve et la certitude de tous les crimes.

Et nous avons juré, nous qui avons vu, qu'il y aurait le châtiment et le souvenir ! Le châtiment, nous l'avons infligé déjà sur les champs de bataille où notre ardeur, où notre élan participaient de cette idée de justice à accomplir. Le châtiment ! ceux qui resteront seront là, à la fin, avec leur réquisitoire terrible et vrai d'enfants, de femmes, de vieux, mutilés et tués, avec leur réquisitoire de râles et de trous, de mains coupées et de gorges ouvertes...

Le souvenir ! Il est bien vain de jurer que nous n'oublierons pas... Nos yeux auront jusqu'à la mort le rappel des visions rouges, et nos

esprits, dans les cauchemars que nous aurons, les évoqueront dans leur inégalable horreur, avec des précisions à donner la fièvre.

Mais nos enfants, et les enfants de nos enfants, n'oublieront pas non plus. Nous leur crions, du milieu de cette époque, avec notre voix d'aujourd'hui, ce que nous avons vu avec nos yeux d'aujourd'hui. Nous leur passerons dans les veines et dans les moelles la haine inextinguible qui nous soulève ; et c'est pour eux, pour eux surtout, que nous marquons l'Allemand au front, et mieux qu'au fer rouge, du sang de nos mères, de nos pères, de nos sœurs, de nos enfants assassinés ! Il faut que l'on sache et que l'on dise encore, dans les âges les plus lointains, qu'il est venu chez nous des hommes, qui n'étaient point des Barbares, qui ont allumé des incendies aux quatre coins de notre terre, et qui ont dansé sur des cadavres, à la lueur de ces feux-là !

Nous quittons le hameau tragique où nous avons fait ce serment et aspiré cette vengeance. Nous avançons sur la route de Longueville et de Perwez, nous approchant donc de plus en plus de la province de Liège que les Allemands couvrent d'une innomblable armée en marche vers

nous. Le choc ne peut tarder, enfin ! Les massacreurs d'enfants et de vieillards vont trouver en face d'eux autre chose que des enfants et des vieillards ! Ils vont trouver des soldats qu'ils n'affronteront qu'en risquant leur peau...

J'ouvre ici une courte parenthèse pour fixer notre état d'esprit à ce moment. D'abord nous ignorons la force de l'ennemi. Nous pensons bien qu'il est plusieurs fois supérieur en nombre, mais nous ne connaissons pas le chiffre multiplicateur. Mais l'eussions-nous connu, eussions-nous su qu'ils s'avançaient à trois ou quatre cent mille contre notre division qui compte maigrement ses vingt mille hommes, que nous n'aurions pas encore douté du succès... Les journaux ne nous avaient-ils point raconté depuis le début que les Allemands étaient poltrons comme des poules, maladroits, affamés comme des loups?... « Une tartine au bout d'une baïonnette, ça fait toujours un prisonnier », nous disaient-ils... Ça avait été vrai au début, les Allemands avaient été poltrons, maladroits et affamés... Mais maintenant qu'ils étaient en masses énormes, ils avaient le courage de la Masse, ils avaient l'aplomb du Nombre, ils avaient la satiété de la Rapine.

Mais à ce moment d'ignorance et de confiance superbes, le moindre de nous aurait marché seul contre cent Prussiens ! Ceci explique, avec la haine qui nous secouait, l'intrépidité de nos premières batailles, et aussi, hélas ! malgré les succès, les pertes douloureuses que nous éprouvâmes...

Nous allons mettre en batterie, dans un pays où il n'y a guère de villages, et qu'un paysan m'explique être à peu près au centre d'un triangle dont les angles seraient Gembloux, Louvain et Perwez. Et nous attendons que ces messieurs veuillent bien venir...

Une ligne rouge brisée par des éclairs... Cela débouche d'un bois, sur notre flanc... Cela s'approche... De la cavalerie...

— Ce sont les Français ! crie le lieutenant Nonnon, toute la figure dans ses jumelles...

Un grand frisson me passe dans le dos. C'est toute la France qui vient, avec les culottes de pourpre, les vestes bleues, et l'éclair blanc des casques et des lances... C'est la jeunesse du pays que j'aime qui vient combattre avec nous, avec moi. Il y a quatre-vingt-quatre ans, l'armée de France passa déjà par ici, pour venir faire la Belgique. Elle vient aujourd'hui, pour

la sauver et pour se sauver, et en fin de compte cette France au génie miraculeux sera la grande victorieuse, et, nous ayant donné tout, nous rendra tout.

Une délégation de hussards bleu de ciel, de dragons et de cuirassiers à crinières flottantes vient saluer notre général de brigade — le général Delforge — à cent pas de nous. Des canons, sans doute encore ceux de la 18e brigade, lancent quelques aboiements rauques sur notre gauche.

« Allemands, voulez-vous danser?
La polka va commencer ! »

chante Robin, cuisinier et pointeur, qui a une figure de fillette et des yeux de cosaque.

VII

LA RETRAITE SUR BRUXELLES ET ANVERS

Mais tout à coup un ordre arrive : « La commission d'installation par Overyssche... »

Pour Overyssche ! Près de Bruxelles ! En arrière !

— Cette fois, dit le commandant Cumont, de la 102e, aux officiers de notre groupe qui l'entourent, cette fois je renonce tout à fait à comprendre...

Les officiers sont atterrés, des soldats jurent.

Pirotte raille, avec des yeux douloureux : « C'est comme le chien de Jean de Nivelle, qui se sauve quand on l'appelle. »

Dieltjens explique dans un petit groupe : « Moi je comprends très bien ça : les Français sont trop nombreux ; on n'a pas besoin de nous pour le moment... »

Le croirait-on ? Nous avions tant besoin d'une

explication qui redressât notre confiance et amoindrît notre déception, que nous acceptons cette opinion qu'en effet c'était sans doute qu'on n'avait pas besoin de nous, pour le moment...

Mais il me faut partir en installation. Jusqu'à Wavre, nous suivons un chemin différent de celui pris à l'aller, et nous sommes heureux de ne pas nous montrer à ces gens qui nous ont vus passer. Nous traversons Wavre, la petite ville dont nous avions gardé un si bon souvenir, la tête sur nos guidons, comme des bolides. Les gens accourent vers nous, avec des yeux anxieux... Ils jettent des questions qui nous traversent... « Les Allemands avancent? Vous avez été battus? » A un moment donné, je leur crie, je ne sais pas pourquoi :

— Non! nous n'avons pas été battus... Nous en avons tué cinquante mille tout à l'heure!

Une heure après, nous sommes à Overyssche. La batterie arrive dans la nuit. Les carabiniers s'amènent ensuite, exténués par cette marche forcée. Le lendemain, nous filons à Nosseghem, d'où l'on voit Bruxelles. Qu'est-ce que les Bruxellois vont penser de nous? Allons-nous rentrer dans notre garnison? A midi, ordre de départ pour Sempst, vers Malines et vers Anvers.

C'est la Retraite, la grande Retraite hâtive que les soldats ne peuvent pas comprendre, ne veulent pas comprendre. L'explication est que nous ne pouvons pas nous laisser couper de notre centre d'opération, mais à ce moment nous ne savons pas. Nous arrivons à Sempst à 10 heures du soir. Notre infanterie est harassée. Nous faisons peur aux gens qui nous voient passer. A minuit, départ vers Boom. Nous apprenons que pourtant la 3e division, qui se trouvait à notre gauche, dans le Brabant, avait battu les Allemands à Tirlemont, à Haelen, Egezëe. Les coups de canon que j'attribuais à la 18e brigade, c'était la division de Liège qui les tirait pendant sa retraite stratégique, quand elle faisait ses volte-face fameuses. Nous, nous entrions dans l'enceinte fortifiée d'Anvers avec les Allemands dans le dos... Comme tout cela avait été rapide !

Le lendemain, nous étions à Vieux-Dieu, et nous apprenions que les Allemands se présentaient aux portes de Bruxelles... de Bruxelles que nous n'avions pas défendue, de Bruxelles qui palpitait sous les griffes puissantes de la Prusse, et qui devait, nous semblait-il, nous en vouloir de n'être pas au moins morts entre elle et eux...

La perte de la capitale nous fut un déchirement. C'était comme si on avait donné un coup de poing entre les deux yeux de la nation. Il lui fallait une volonté de ressort et un sang généreux pour s'en remettre. Et nous jurions dans notre rage que nous serions ce ressort et que nous aurions ce sang à offrir !

Ici, tout à l'entour du village, s'accomplissait une œuvre systématique de destruction. On mettait les forts en état de défense ; on leur ouvrait des champs de tir. De grands arbres qui poussaient en paix depuis cent ans étaient abattus, comme des roseaux, par des équipes fiévreuses de soldats du génie. D'autres équipes attaquaient, avec la pioche et le brandon, les riches villas et les maisons de paysans : il avait fallu des mois pour les édifier, et elles grillaient et elles s'effondraient en une heure. On élargissait les horizons, on donnait de l'air aux monstres tapis là, les forts.

A Vieux-Dieu, nous cantonnons dans un château dont le parc s'étend jusqu'à la route qui va à Lierre. Une sentinelle est placée à la porte, et défense nous est faite de mettre le nez dehors. Plusieurs appels par jour, vie de caserne. Ça va durer deux jours comme ça — journées d'impa-

tience, de discipline revêche, et d'ennui. J'y ai une discussion, ou plutôt une dispute violente avec le lieutenant Nonnon, si on peut employer un tel mot pour qualifier un « échange de vues » entre un officier et un soldat. Je lui boude... et comme il avait trouvé presque aussi « parleur » que lui, je pense que ça lui est désagréable ; et tout le monde sait que, dans les mauvais jours, être désagréable à quelqu'un, ça donne une volupté bien douce... Le lendemain, il me fait, pour rallumer une conversation :

— Vous savez, un de ces jours, on va vous faire tondre les cheveux à ras...

— Qu'on me rase donc tout ce qu'on veut... Je suis abruti.

Je prononce ces derniers mots avec une intonation qui veut plutôt dire : « On m'a abruti... »

— Qu'est-ce qu'il y a ? ça ne va pas ?

— Non, ça ne va pas... J'attends une grande bataille... un grand nettoyage...

Si j'ai noté ce petit incident, c'est moins pour être désagréable au lieutenant Nonnon que pour éclairer une impression tout autre que j'aurai dans mes rapports avec lui, deux jours plus tard.

VIII

LA BATAILLE DE MALINES

Donc, après deux jours de cette vie-là, un ordre de départ arrive. Nous éprouvons tous un grand soulagement. Où que nous allions, nous serons mieux qu'ici. Nous sommes comme des engourdis qui ont envie de bouger, comme des asthmatiques qui ont envie de respirer.

— Où ça mène-t-il, ce chemin que nous suivons? demandai-je à un passant.

— A Malines, tout droit, monsieur.

Et c'était vrai! Nous laissions les forts de Vieux-Dieu derrière nous! Nous quittions leur zone protectrice, et nous allions, avec les propres moyens de notre armée de campagne, chercher la bataille et tenter la gloire!

« On y va... on y va... », disaient tous les soldats avec leurs yeux. — « On va partir comme du

champagne qu'on débouche... » « On y va, on y va... », crânaient-ils avec des fières poitrines bombées. — « On en reviendra, on en reviendra... », souriaient-ils aux passants qui les regardaient avec trop de tendresse...

— Est-ce qu'on est bien renseigné sur leurs forces ? interroge Dieltjens.

Mon ami Dieltjens, les chefs avaient peut-être ce renseignement-là... Mais les soldats n'en avaient que faire... Ils ne savaient point la force des Allemands, ils se disaient simplement qu'il suffisait d'être plus forts qu'eux, et ils ne mettaient pas un « si » conditionnel devant leur désir de vaincre...

J'ai hâte d'assurer à ceux qui peuvent lire ce récit que, cette fois, la bataille ne nous échappera point... Nous la tenons : et c'est la vraie, et c'est la belle, et c'est la bonne ! !

Nous arrivons, au soir tombant, en vue de Malines, et nous bivouaquons à l'approche immédiate de la ville. La tête de la colonne a atteint aux premières maisons. Défense de faire du feu et même de fumer. Cette restriction à notre liberté est, quant à moi, une des premières de ma vie que j'accepte sans rebiffade... Ça sent la bataille à moins d'une lieue à la ronde, cette

précaution-là, et j'en jouis comme d'un commencement d'action...

Au matin — ou mieux, à la fin de la nuit, — nous nous mettons silencieusement en marche, dans un de ces brouillards plats comme il y en a au pays flamand... Les Allemands sont, paraît-il, de l'autre côté de la ville, et nous allons les dénicher de là. Nous avons traversé la bonne moitié de la ville épiscopale encore endormie, et nous arrivons juste en face de la gare centrale, quand tout à coup un éclat de bruit sourd, puis deux... le canon ! puis un sifflement, puis deux... on tire sur nous ! Des chevaux se cabrent, nous rentrons inconsciemment la tête dans les épaules... C'est la première fois, et on ne sait pas ce que ça donne... Derrière moi, je vois le général Lannois, commandant de notre division, qui lève la tête, un monocle sur l'œil... Il suit d'un mouvement de tête le sifflement des obus, puis il regarde là-bas, trop haut, s'épanouir les shrapnells à fumée blanche dans le ciel bleuté. Il sourit, en hochant le front, comme un amateur de peinture devant un tableau connu. Le canon fait boum ! boum ! boum ! sèchement... Les obus passent en sifflant... mais ils passent... Nous sommes mal repérés, et nous continuons à avan-

cer sous les trajectoires furieuses des shrapnells, comme sous un arc de triomphe dressé au matin d'une fête... Nous arrivons d'ailleurs bientôt à l'extrémité de la ville, où l'artillerie s'arrête, prête à grimper vers des positions favorables. De là, nous voyons nettement éclater les obus allemands à la crête de la tour carrée de l'église Saint-Rombaud. Il y a une œuvre d'art, à Malines, qui surpasse tout, et les Allemands — d'instinct — visent dessus !

Mais déjà les fusils crépitent là-bas, comme des dents qui claquent... La 100e batterie nous quitte au galop. Nous trépignons sur place. L'action est commencée depuis dix minutes, qu'un blessé, puis deux, puis dix arrivent avec du sang dans les cheveux, dans la barbe, avec du sang qui vient des bras et coule par les manches sur les mains, avec du sang qui vient des jambes et rougit le souliers boueux — carabiniers et grenadiers auxquels la première minute fut fatale parce qu'ils avaient bondi sans ruse et sans prudence, géants nouveaux qui avaient voulu se montrer aussi grands qu'ils étaient !

— Un cycliste ? demande le lieutenant Nonnon.

Nous sommes là trois ou quatre, mais les autres n'ont pas le temps de faire un pas.

— Présent, mon lieutenant.

Je me suis mis en position, la main au front, raide et droit comme les soldats de Napoléon qu'on voit sur les images. J'attends un ordre : le lieutenant Nonnon n'est plus maintenant le petit officier qu'on trouve taquin et auquel on boude. C'est un chef qui a une responsabilité et auquel on obéit, jusqu'à la gauche. L'homme disparaît, il n'y a plus qu'un chef.

— Allez dire immédiatement au commandant Bruyneel que le lieutenant Terlinden, observateur, communique que son tir est parfaitement réglé, et qu'il est nécessaire de tirer par salves.

Je file dans la direction qu'a prise la 100e batterie. Les coups discontinus de ses canons me guident. Enfin, j'aperçois la batterie, presque enterrée et dissimulée par des branchages. Le commandant Bruyneel donne ses ordres à haute voix, de la fenêtre d'une maisonnette située à vingt mètres à l'arrière. Je lui fais ma commission, que je dois répéter à cause des canons qui tonnent sans répit, puis enfin, je regarde...

Je regarde les petits canons qui s'allument et qui font violemment paf! paf! quand on les entend de tout près... A vingt pas, ils sont à peine visibles dans ce coin de plaine... Le com-

mandant Bruyneel hurle ses commandements : « A quatre mille deux cents, correcteur moins un, par salves ! » et paf ! paf ! paf ! paf ! et les quatre petits feux de joie de nos canons !...

Cependant, les Allemands répondent... Leurs shrapnells éclatent à cinquante mètres de nous, comme de grandes fleurs blanches à l'ombre mortelle... Mais il me semble qu'ils tirent trop haut...

— Mais, mille tonnerres, voulez-vous bien ficher le camp ! Vous allez nous faire repérer, et vous faire tuer, à rester ainsi, debout, à la vue de tout le monde !

C'est le commandant Bruyneel qui m'interpelle, du haut de sa fenêtre.

J'enfourche prestement ma bécane pour aller rejoindre ma batterie, et je souris, en chemin, de l'exclamation du brave commandant, si pleinement justifiée et qu'il ne faudra plus souvent répéter quand nous aurons pris l'habitude des batailles...

En chemin, je rencontre notre batterie qui a reçu l'ordre, ainsi que la 102e, de venir prendre position aux côtés de la 100e. Notre commandant est parti reconnaître les environs, et le lieutenant Nonnon le remplace à la tête de la batte-

rie. Je fais évidemment demi-tour et je roule à deux ou trois mètres devant le lieutenant. Nous traversons un court tunnel, et nous en sommes débouchés seuls avec le lieutenant, quand, crac ! un shrapnell éclate au-dessus de nous. Nous entendons siffler les balles qu'il projette. Quelque chose est passé entre le lieutenant et moi. Le cheval du lieutenant Nonnon a eu un écart de côté. Moi, j'ai dit, blagueur, ignorant encore du danger : « Oh ! ne poussons plus... »

— Je donnerais beaucoup pour avoir la balle qui est passée entre nous, dit le lieutenant.

Comme nous nous sommes arrêtés dans le tunnel pour dissimuler notre marche qu'on semble avoir flairée, je cherche la fameuse balle et je la trouve, aplatie contre un caillou. Mais le lieutenant ne l'aura pas... Elle est aussi bien à moi qu'à lui, et si elle était arrivée à son adresse, on ne sait pas lequel de nous deux l'aurait reçue... Quelques instants plus tard je parle à des camarades à vingt pas de là, quand j'entends tout d'un coup le lieutenant — qui ne pouvait pas savoir de quoi je parlais — me crier :

— Ne vous vantez donc pas comme ça... Moi, j'en ai reçu vingt fois autant que vous.

D'abord, je ne parlais déjà plus de ce petit incident. Ensuite il n'en avait pas reçu vingt fois plus que moi, puisqu'il n'y avait eu qu'une balle pour nous deux... Mais si j'ai noté ses paroles, c'est qu'il me semble que le lieutenant Nonnon est tout entier là-dedans...

Mais nous abandonnons bientôt notre refuge, et en avant, au triple galop! Nous allons mettre en batterie dans un champ de betteraves, nous plantons un ruban artificiel d'arbrisseaux devant les pièces, et, cinq minutes plus tard, nos petits canons commencent à parler... Avec ceux des deux autres batteries, ils sont une douzaine à entrer dans la danse, nos petits canons... et plus ils parlent, plus ils s'animent, nos petits canons rageurs... et plus ils s'animent, et mieux ils parlent, nos petits canons vengeurs... Paf! paf! vous avez cherché, vous trouverez... Paf! paf! voilà pour vous, qui nous avez trahis... Paf! paf! paf! paf! pour vous qui avez porté la désolation dans notre pays paisible... Paf! paf! paf! paf! et paf! paf! paf! paf!... pour vous qui avez supplicié nos enfants et fusillé nos parents...

Les petits canons, ils ont pris notre âme à tous... Ils sont autant le prolongement de notre

pensée que le prolongement de notre force... Les obus qui tombent là-bas, c'est encore et déjà notre poing qui cogne et notre rage qui éclate !

Tonnez ! cognez ! brisez ! petits canons de notre cœur... Faites éclore la mort dans les bras de ceux qui l'apportaient... Votre voix, à vous, n'est pas un sanglot, c'est une réplique et un cri d'espoir !

— Les Allemands sont en recul, on se porte en avant, dit le commandant qui vient de recevoir un mot du major Didier... Mais avant de partir, je tiens à partager avec vous les félicitations que le général Delforge nous transmet... Nous avons fauché les Allemands comme de la mauvaise herbe...

Je n'ai pas attendu la fin du petit speech... « On se porte en avant ! » C'est la seule chose qui m'intéresse... Vlan ! en bécane... et je file tout seul, comme un endiablé... Il faut aller voir le travail qu'on a fait !

J'arrive dans les environs de la position conquise... J'entends un gémissement dans un fossé... C'est un grand diable d'Allemand blessé aux reins. Il a un effroi dans les yeux, et il suit tous mes mouvements, sans bouger.

— Pas peur, va... nous ne sommes pas des bandits comme vous autres...

Je lui tourne le dos, et je m'en vais. Je n'ai pas plus de pitié pour lui que pour un sanglier blessé. J'ai, en plus, de la haine et du mépris. Je ne lui fais pas de mal, parce que ça serait lâche. Je le signalerai tout à l'heure à un brancardier.

Un peu plus loin, sur un talus de chemin de fer, un Allemand tué, les pieds en haut, la tête en bas. Il y a une figure toute bleue. Cinq mètres plus loin, un autre, puis un autre, puis encore des autres... Ils sont couleur de sable, dans le sable... L'immobilité de la mort m'a toujours troublé : l'immobilité d'une centaine de morts m'étreint profondément. Une heure avant, ils étaient là, sur ce talus, grouillants et vivants... Maintenant ils sont raidis, sur le dos, le nez dans la terre, dans toutes les positions où la mort les a terrassés. Ils ont des figures noires, d'un bleu-noir, avec des yeux blancs et du sang coagulé au bord des narines. C'est donc ça, la guerre !... et c'est donc comme ça qu'on devient, quand on est tué !...

Mais là, au milieu d'eux, ces uniformes sombres... Oh !

J'ai poussé à haute voix ce « oh! » douloureux qui s'était arraché du plus profond de moi-même... Au milieu des cadavres d'Allemands, touchés par des cadavres d'Allemands, trois petits carabiniers gisent... Ils n'ont pas des figures d'un bleu-noir, comme les autres... Ils sont pâles, ils sont blancs, ils sont comme des malades endormis... Qu'on n'aille point croire que je ne fais que suivre mes haines et mes sympathies jusque dans la mort, en affirmant ça... Non, c'est un fait général que tous les soldats ont pu contrôler... Même physiquement, nous ne sommes point semblables dans la mort.

Et, à ce moment, et à un autre point de vue, je comprends aussi, quant à moi, que tous les hommes ne sont pas égaux dans la mort... J'avais eu, en regardant les Allemands tués, l'impression de ce malaise égoïste indéniable à chacun, devant les morts subits... Mais en découvrant et en voyant les petits carabiniers aux faces exsangues, j'ai pleuré de tendresse et de fierté, devant des hommes de ma race, qui se sont bien conduits...

Du haut du talus, je regarde autour de moi, au loin. Sur ma gauche, et en avant, la plaine est couverte de cadavres allemands. D'ici on di-

rait des taupinières grises dans les champs, dispersées çà et là, sans ordre, comme le fut la retraite. De l'autre côté, d'où nous sommes venus, il y a des petits tas vert-sombre dans l'herbe vert-tendre. Ça fait une ligne presque droite dans la plaine. On dirait qu'un Petit Poucet nouveau les a jetés là, non pour reconnaître sa route dans l'espoir d'un retour, mais pour indiquer le bon chemin, celui qui mène à la victoire... Ce sont nos petits carabiniers qui sont venus par là, tout droit, sur l'ennemi. Les trois d'entre eux que j'ai vus tués au plein milieu des Allemands étaient la tête de leur colonne héroïque... Ils s'étaient fait fusiller à bout portant sans doute... à moins qu'arrivés avec une rapidité incroyable, qu'on ne pouvait prévoir, ils n'aient grimpé sur le talus couronné de Teutons, au moment où nous tirions encore...

Un peu plus loin, j'aperçois des carabiniers assis au bord de la route. Ils sont une douzaine.

— Qu'est-ce que les Alboches ont pris par ici ! leur dis-je.

— Nous sommes tout ce qui reste de notre compagnie... répond l'un d'eux en bourrant flegmatiquement sa pipe.

Deux autres discutent :

— Je te dis que c'est un tel... je vois sa figure d'ici.

— Mais non, c'est un tel... il était là quand il est tombé...

Et ils montrent un camarade tué à cinquante mètres de là...

Ils ne se dérangent pas pour aller le reconnaître... Il y en a tant de camarades tués dans cette première affaire ! Ils se sont jetés si rageusement, si imprudemment, si irrésistiblement sur les Prussiens, nos petits carabiniers de Belgique... et comme ils le feront toujours par la suite, moins imprudemment, aussi invinciblement ; et je me plais avec tendresse à noter ici qu'ils furent totalement braves du commencement à la fin, et que nous, les artilleurs, nous étions fiers de marcher avec eux, et certains, dans les occasions les plus dures, de pouvoir compter dessus. Nous ne leur avons pas connu la moindre panique, dans les batailles les plus violentes et les plus fatales.

Nos batteries arrivent, et je leur emboite le pas, ou pour mieux dire, le galop. Le premier bond en avant est d'importance : dix kilomètres d'un coup, gagnés en quelques heures. Nous

arrivons dans les environs d'Elewyt et d'Hoofstaede... Nous voyons d'ici le deuxième de ces villages. Il a l'air des ruines de l'abbaye d'Orval que j'ai visitées autrefois. Mais il en sort une fumée blanche et des flammes rouges, comme il y en a eu ces derniers temps dans tout le pays à la fois, et qui indiquent l'époque. Nous mettons en batterie dans une plaine basse au bout de laquelle se dresse une colline boisée. C'est dans cette direction-là que nous tirons. Nous tirons jusqu'à huit heures du soir, en allongeant la portée... L'artillerie allemande nous répond. Ses obus arrivent d'abord à cent mètres trop court, puis à deux cents, puis à cinq cents. Ils tirent comme des affolés qui sentent la menace dans le dos, et qui la croient toujours plus proche...

— Ils doivent tirer sur leur arrière-garde, exulte un lieutenant.

— S'ils font comme le nègre, dit le major Didier, ils tireront bientôt de Potsdam sur Berlin !

Nous bivaquons sur place, chaque homme à sa pièce, par crainte d'une surprise. Ces gens-là sont comme des chacals, ils pourraient venir tourner autour de nous pendant la nuit... Nous

dormons donc, le pistolet au poing, les canons pointés, prêts à toute éventualité... Mais la nuit sera bonne, et après la frottée qu'ils ont reçue, les Allemands ont besoin de se masser les reins... Quelques coups de fusil isolés... Nos sentinelles veillent comme des chasseurs à l'affût de bêtes fauves, pendant la nuit.

Le lendemain matin, le concert reprend. Notre infanterie occupe toute la colline boisée qui se trouve devant nous. J'apprends qu'elle est couronnée par une ligne de chemin de fer. Ça en fait, paraît-il, un point stratégique important. Nous, nous tirons toujours dans la même direction que la veille, et nous ne sommes pas mieux repérés que la veille. Cependant, quelques obus sifflent en passant au-dessus de nos têtes. Ça doit être un pointeur qui se trompe... Une batterie à cheval revient vers nous... Elle a un canon entièrement démoli... Il a fallu l'abandonner sur place... Les Allemands auraient-ils visé juste « pour une fois »? Bah ! le hasard est si grand ! Et puis, comme on dit en terme de chasse en parlant des « mazettes », il faut bien que le plomb aille quelque part !

Nous nous portons au delà du village d'Hoofstaede. Sur les routes reviennent une quantité de

blessés, la plupart légèrement atteints aux jambes, car les Allemands, paraît-il, et comme j'aurai l'occasion d'en juger par moi-même plus tard, tirent sans viser, la crosse du fusil appuyée sur la hanche. Dans la guerre de tranchées, deux ou trois mois après, il n'en sera plus ainsi, et ils auront des tireurs assez adroits.

Cependant le nombre des blessés qui repassent devant nous s'accroît de plus en plus. La fusillade se rapproche, et on entend nettement les « moulins à café », suivant l'image courante et très juste pour désigner les mitrailleuses. Seulement, ce sont des hommes qu'elles cherchent à moudre. Si j'avais eu l'initiative de l'appellation, je les aurais nommées des « métiers à tisser ». Elles tissent tout le fond d'une bataille, comme un grand suaire. Et leur ta-ta-ta-ta-ta monotone et sec donne froid, comme un linceul.

Le Roi arrive à l'improviste. Je le vois descendre d'auto, et parler au général Lantonnois. Il a l'air nerveux et triste. Cinq minutes après, il repart. Il y a eu quelques obus dans l'air. Il les a à peine vus. Ça ne l'inquiète pas.

Le soir même, un sergent d'infanterie m'affirmera que le Roi est venu là, qu'il a pris le

fusil d'un blessé, et qu'il a fait le coup de feu à sa place. Ce n'est pas vrai ; c'est un besoin de légende. On m'affirmera plus tard des choses semblables par ailleurs. Je ne nie rien. Mais pour une fois que j'ai pu vérifier une de ces affirmations, je l'ai trouvée inexacte. J'ai entrepris de faire un récit scrupuleux de ce que j'ai vu, et je note ce qui s'est passé ici. Et je pense en moi-même que la vérité sur le Roi est assez belle dans son caractère exact. Le Roi, généralissime de l'armée, avait autre chose à faire qu'à tirer quelques coups de fusil. Il n'avait pas le droit d'offrir sa vie, qui était à nous. La vérité vaut mieux que la légende. Il ne faut pas mettre de rubans sur les statues.

Le Roi est à peine parti, que le commandant Bruyneel reçoit l'ordre de se porter à cent mètres en avant, avec un seul canon. Le commandant Bruyneel, à ce qu'on m'a dit, et comme je le vérifierai, est un pointeur merveilleux. Au polygone de Brasschaet, au bon vieux temps des exercices platoniques, il culbutait la cible au premier coup. Ses collègues prétendaient qu'il avait repéré tout le champ d'exercice. Il a prouvé depuis, dans plusieurs batailles, qu'il devait ça à son esprit sûr, à son coup d'œil unique.

Nous, nous recevons l'ordre de nous porter à trois ou quatre cents mètres en arrière. On dit que le commandant Bruyneel va défendre l'entrée du village... Les Allemands avanceraient-ils donc? De temps à autre, j'aperçois des petits groupes de fantassins, des grenadiers surtout, qui reviennent, couverts de boue... Nous restons en batterie dans un champ, pendant deux heures. Le canon du commandant Bruyneel, à l'autre bout du village, aboie comme un chien qui défend sa maison. Nous, nous ne tirons pas. Des shrapnells éclatent à gauche, à droite, en avant, en arrière, au-dessus. Les shrapnells allemands éclatent à vingt mètres trop haut pour faire grand mal. Pourquoi ne tirons-nous pas? Pourquoi n'avons-nous pas tiré durant ces deux heures? Je me le suis toujours demandé vainement, mais il devait y avoir un motif que j'ignore.

Tout à coup, ordre d'atteler. Le canon du commandant Bruyneel revient au galop. De longues files de grenadiers passent au pas redoublé. Un quart d'heure plus tard, ce sont les carabiniers et ceux de la ligne. On change de position, dit-on. Ce n'est pas un euphémisme, on ne veut pas croire à la retraite ! Nous roulons à

l'allure normale sur la grand'route qui remonte vers Malines. Je rencontre Alfred Delanghe, sergent aux grenadiers, frère de mon meilleur ami, qui est au Congo.

— C'est terrible... terrible... ils étaient trop !

C'est tout ce qu'il peut me dire. Je ne l'ai plus jamais revu depuis lors. Les grenadiers ont eu de très fortes pertes.

Je vois plusieurs lignards, du 3e régiment, ruisselants de boue flasque...

— Il y en a beaucoup de noyés, dit l'un. On a dû traverser le canal à la nage...

Alors, quoi ! est-ce vraiment la défaite, après avoir si bien commencé et si bien travaillé? Hélas, oui... c'est la retraite devant les renforts formidables que les Allemands ont amenés pendant la nuit. Un monsieur, qui est venu de Bruxelles depuis, m'a dit que, pendant cette nuit-là, des trains de blessés et de morts arrivaient sans cesse, et retournaient immédiatement bondés de soldats. Et dans la plupart des batailles que nous livrerons dans les régions d'Anvers et de Brabant, il en sera ainsi. A force égale, nous écraserons les Prussiens comme des mouches. Mais immédiatement après, ils reviendront, comme des mouches, et

nous forceront, par le nombre, à reculer. Mais nos efforts n'auront pas été vains, d'après ce qu'on nous expliquera par la suite.

Sur la route de notre retraite marchent hâtivement des soldats de toutes les armes et de tous les régiments. L'artillerie occupe toute la partie gauche de la route, tandis que les fantassins défilent sur la droite. Malgré la multiplicité des uniformes et le mélange des unités, la retraite s'effectue en bon ordre. La fusion s'est faite pendant le feu de l'action.

Mais soudain nous entendons un sifflement qui devient un glouglou en s'approchant... Ça met vingt secondes à venir... Et ça s'arrête à cinquante pas de nous, dans une explosion épouvantable qui fait bouillonner jusqu'à dix mètres de haut une trombe de fumée noire... Puis un deuxième glouglou, puis une deuxième explosion qui rase une maison complètement, à la même distance de nous... Sous la poussée des fantassins, je fais le plongeon, du haut de mon vélo, dans un fossé. J'ai une demi-douzaine de carabiniers sur le dos. Ils suivent d'instinct une prescription de leur règlement d'infanterie qui est de se jeter dans les creux quand les obus éclatent. La prescription, peut-être super-

flue, est bonne, mais j'en étouffe! Je parviens cependant à me dégager, et à sortir le nez au bord de la route... et que vois-je?... un grenadier et un curé veulent enfourcher ma bécane, chacun de son côté... Ça me fait faire un bond qui m'amène entre eux, et je reprends de force possession de ma machine avec l'aplomb indéfinissable et prestigieux qu'ont tous les propriétaires. Les détonations se poursuivent. Les glouglous roulent jusque près de nous, et la fumée opaque des explosions se mêle de terre soulevée, comme s'il surgissait des volcans de toute la plaine. Je vois des grenadiers partir en rangs au pas de course, à travers les champs. Les carabiniers sont restés là, accrochés en grappes au talus opposé à la direction des obus. Les gendarmes à bonnets à poil ont pris le galop sur leurs chevaux, et brûlent la route, où courent des fantassins, qui se garent devant eux. Seule, l'artillerie, — et je ne dis pas ça pour flatter mon arme, mais parce que c'est une vérité que les fantassins présents ont reconnue, — seule, l'artillerie continue à marcher à son allure normale, qui est de cinq kilomètres à l'heure. Le contraire eût provoqué des écrasements nombreux. De plus, la marche d'une

colonne d'artillerie est une chose délicate, et le moindre accident de chevaux ou de pièces culbutées amène nécessairement les retards les plus dangereux.

— C'est du 280, dit le commandant Bruyneel, de l'air dont il aurait dit : C'est du bourgogne de vingt-deux ans...

— Ce n'est pas dangereux, dit le major Didier qui sourit en nous regardant.

Ce sourire et ces mots-là nous persuadent complètement que ce n'est pas dangereux... Ainsi, dans les grandes circonstances douloureuses de la vie, à l'approche de la mort surtout, ce phénomène de foi malgré tout, devant les affirmations les moins vraisemblables, qui donnent de l'espoir !

Ce qui n'empêche point qu'une heure plus tard, j'ai entendu le major Didier dire à notre commandant :

— S'ils avaient allongé leur tir de cinquante mètres, nous étions tous fichus.

A mesure que nous approchons de Malines, les obus tombent de plus en plus derrière nous. Malgré l'oppression et la rage torturante de la retraite, nous avons l'impression soulageante du danger passé. Ça fait de l'air dans la poitrine. Et

quand nous traversons la petite ville de Malines, qu'on a fait évacuer par ordre, parmi la paix claustrale des avenues, la sensation suprême que nous éprouvons est celle de vivre encore.

Plus tard, quand nous aurons été habitués par les batailles à l'idée de la mort proche, quand, fatigués, nous serons tombés dans cet état de résignation fataliste que tous les vieux soldats connaissent, nous ne nous étonnerons pas de voir les nouveaux venus bondir plus ardemment peut-être que les autres au début des actions violentes, mais respirer aussi plus ardemment que les autres aux soirs des batailles siffleuses et détonantes dont ils sortent comme des rescapés qui ouvrent les yeux, et qui se tâtent.

De l'autre côté de Malines, le cortège trop souvent décrit pour que je veuille, en ces notes brèves, en refaire le tableau lamentable, d'enfants qu'on porte ou qu'on traîne, et qui geignent sans comprendre, de vieillards qu'on véhicule pêle-mêle avec les matelas, les linges, les ustensiles qu'on a sauvés, d'hommes et de femmes chargés de baluchons... cortège surtout de pauvres yeux bouleversés qui se retournent de temps en temps vers les lieux dont la guerre les déracine, et qu'ils abandonnent, poussés par

le vent mauvais des nouvelles de massacres et d'atrocités que d'autres émigrants, venus de plus loin, leur ont contées...

Ce qui m'a frappé aussi, maintenant et par la suite, et qui serait assez amusant si le moment était à sourire, c'est le nombre de parapluies que les paysans flamands emportent dans leur fuite... Chaque ménage en avait une demi-douzaine, et personne n'avait oublié de les emporter... C'est que le parapluie, dans les campagnes, ici comme chez nous, est l'article de luxe dont on est fier. On connaît la trime par tous les temps, et le parapluie semble être un objet superflu. C'est le représentant du luxe, chez les pauvres, le seul. Ils ne s'en servent pas par les plus mauvais temps. Et ils le sauvent en premier lieu, parce qu'il représente leur aisance et qu'ils l'ont tenu longtemps en vénération.

Mais en temps de guerre, on ne fuit pas comme on veut, au long des routes... Les malheureux sont à chaque instant obligés de se garer dans les champs, pour laisser passer l'armée... L'armée, aujourd'hui, c'est la nation. Et c'est elle qu'il importe de sauver, d'abord.

Nous arrivons enfin en vue du fort Waelhem. Dans l'enceinte fortifiée d'Anvers, nous ren-

trons comme un ours dans sa caverne. Nous avons, sous le nombre, été obligés d'y rentrer, soit! Mais nous avons porté de fameux coups de griffes... Nous avons eu des blessures un peu partout, et nous en saignons douloureusement, soit! Mais les Allemands en ont plus que nous, et il faudrait multiplier le chiffre de nos pertes pour arriver au chiffre des leurs!

Nous sommes arrivés au petit village de Rumpst, où nous passons la nuit. Chacun compte les morts! Et on jure bien de les venger avec le reste... Petits tas vert-noir dans l'herbe vert-tendre, vous êtes venus dans mes yeux qui se closent dans l'espoir des combats futurs!...

IX

REETH, BRASSCHAET, ANVERS, BEVEREN-WAES, WILBRYECK

Nous arrivons à Reeth le lendemain. Petit village triste. Presque personne n'y parle le français. Je dois m'exprimer par signes. Cette ignorance du flamand sera une grande difficulté pour moi, et pour tous les Wallons, durant les mois que nous passerons dans la province d'Anvers et dans les Flandres. Nous serons forcés d'apprendre des formules par cœur. La première de ces formules — que nous prononcerons d'ailleurs avec un accent qui ne trompe pas, et qui fera sourire les Flamands — sera : « *Gif mi en glosbier* » (Donnez-moi un verre de bière). Ensuite nous nous hasarderons à prononcer : « *Gif mi en glosbier en en boterham* » (Donnez-moi un verre de bière et une tartine).

et les plus hardis ou les plus gourmets iront jusqu'à ajouter à cette demande : « *en en betje kies* » (et un morceau de fromage). J'ai entendu sur l'Yser des Marocains et des Sénégalais qui s'escrimaient comme nous à se faire comprendre dans la langue indigène. Et je n'ai pu m'empêcher de sourire en constatant qu'ils avaient appris les mêmes formules que nous...

Durant nos quatre ou cinq jours de cantonnement à Reeth, pas d'événement notable. Si, pourtant, un seul. J'étais délégué à l'état-major de la brigade, comme chacun des cyclistes de notre groupe est appelé à l'être, un jour sur six. Je vois arriver Dubois, maréchal des logis à la 102e batterie, avec Jeffroy, autre maréchal des logis à la même batterie. Pendant la retraite de Malines, le second, effrayé par les obus, s'est sauvé et n'est rentré que le lendemain. C'est un cas de conseil de guerre, et son collègue et ami Dubois l'amène, comme un prisonnier. Ils ne se disent pas un mot. Quelques instants plus tard, seul avec Dubois, je lui demande pourquoi il avait l'air si sévère avec son ancien camarade.

— C'est un lâche, dit-il, je ne lui parlerai plus de la vie.

A ce moment, j'ai pensé en moi-même que la

preuve de la lâcheté n'était pas faite. Il y a eu des défaillances plus inattendues que celle-là. Dubois, qui est un brave, en saura quelque chose sur l'Yser. Quelques jours plus tard, quand Jeffroy, dégradé par le conseil de guerre, reviendra comme simple canonnier à notre batterie, j'irai lui donner la main, et je lui dirai ma confiance qu'il réparera sa faute. Il me répondra, avec une grosse voix émue : « C'est un accident, je ne suis pas un lâche. » Il prouvera, en maintes occasions, qu'il est aussi brave que les autres, et il se fera tuer sur l'Yser, touché à dix-huit endroits.

Je reparlerai plus loin de Dubois, et j'essayerai d'étayer mon opinion sur la plupart des cas de défaillance individuelle.

Rien d'autre à noter sur notre séjour à Reeth. Nous apprenons la bataille qui se livre sur la ligne Mons-Charleroy-Dinant-Maissin-Virton. J'apprends quelques beaux faits d'armes des Français. Nous ne connaissons d'abord la guerre qui se passe ailleurs que par épisodes... A Charleroy, il y a tant de morts allemands dans les rües que les derniers tués restent debout. A Dinant, des soldats français grimpent la roche presque à pic de la citadelle, et y replacent le

drapeau belge que les Allemands avaient arraché et remplacé par le leur. A Virton, les Français opèrent un recul stratégique devant le nombre — après s'être battus comme des lions — et se retirent couverts de fleurs par la population. Il en est de même pour les Anglais, dont on cite une magnifique charge de cavalerie dans les environs de Mons.

Cependant, le lieutenant Nonnon me taquine en me disant que les Français sont déjà en recul. Je lui en veux de me taquiner dans mes sympathies. Il ne le fait cependant pas méchamment, car, Wallon de Charleroy, il aime la France aussi. Mais je crois qu'il y a des choses qu'il ne sent pas aussi profondément que moi.

En quittant Reeth, nous nous rendons à Brasschaet. Nous y restons cinq jours. Ici, divers événements assez importants.

D'abord l'activité fébrile pour mettre les intervalles en état de défense. Nous faisons des tranchées du matin jusqu'au soir. Tranchées d'infanterie et d'artillerie. Comme à Vieux-Dieu, quelques jours avant la bataille de Malines, les maisons, les villas grillent et s'écroulent. Les arbres — ici ce sont des sapins, minces et tendres — sont sciés à hauteur d'homme. Des fils de

ronces se recroquevillent dans toute la plaine. Ça fait comme un bas taillis d'épines en fer.

Je suis encore certain maintenant qu'il y a eu, à ce moment, une forte attaque allemande à craindre de ce côté-là. Et nous l'attendions ! Et nous l'espérions ! Après les travaux que nous avions faits et vu faire dans notre secteur, nous étions certains que les Allemands se feraient écorcher jusqu'au dernier sans pouvoir forcer la passe. Plus tard, j'ai eu le cœur serré par le souvenir de notre confiance d'alors. Mais n'anticipons pas maintenant sur un fait qui nous retiendra à son heure.

Nous avons confiance, Anvers est imprenable, vive Anvers !

Le deuxième jour de notre arrivée à Brasschaet, alors que je suis en train de nettoyer ma bicyclette, j'entends le lieutenant m'appeler en criant : « Une lettre pour vous ! » Je me souviens que j'ai pâli, puis que j'ai reconnu l'écriture de ma sœur... La lettre est timbrée de Lierre ! Et voici ce que j'apprends en tremblant : Ma mère, ma sœur, et mon ami Ramaekers sont partis de chez nous, pour venir me voir... On me croyait à l'hôpital, comme l'avait annoncé ma carte de Tervueren, mais on avait eu des

mauvais pressentiments tout de même... Rien n'avait pu retenir ma mère, et il avait fallu la suivre... On avait traversé tout le nord de la France, par Sedan, Mézières, Hirson et Lille, puis, en frôlant les batailles, parmi les escarmouches préliminaires, on était venu à pied de Lille à Courtrai, en train de Courtrai à Gand, puis, pour gagner Bruxelles où on me croyait, on était arrivé à Malines, où on avait subi le premier bombardement. Les obus étaient venus dans la cour de l'hôtellerie où on logeait... On m'avait cherché en vain partout, et on était au désespoir de quitter l'enceinte fortifiée et filer sur le littoral, sans m'avoir trouvé, et sans avoir eu la moindre nouvelle de moi. Ma petite maman n'avait pu mettre que « baisers » au bas de la lettre, avec une écriture qui dansait, comme dansaient sûrement toutes les choses autour d'elle, dans ses yeux chavirés.

Il serait puéril de cacher les pleurs que j'ai eus, en lisant ça. Il y avait là-dedans, au-dessus de la guerre, un absolu d'amour, une tendresse totale. C'était la Douceur éplorée qui se levait au-dessus des visions mauvaises. C'était la Maman et c'était la Sœur qui venaient vers le soldat. C'était toute la Féminité douloureuse, avec

ses yeux aigus, avec son sein haletant, qui venait obstinément, à travers tous les dangers, comme une protection qui se croit d'autant plus efficace que plus proche...

Et si je parle de ça, que j'ai dans le cœur, et que je pourrais conserver pour moi seul, sans nuire à ce récit, c'est que ma petite maman est toute la Maman. Elle est toutes les Mères, comme la sœur est toutes les Sœurs. Des camarades auxquels j'ai montré ma lettre ont pleuré comme si c'était leur maman qui leur faisait signe à travers la mienne.

Et si j'ai parlé de ça, moi qui ai entrepris de rendre plutôt les impressions des soldats de chez nous que les miennes propres, c'est que celle-ci les atteint tous aussi profondément que moi, et qu'il serait sec, injuste et incomplet de parler de cette époque, unique pour les larmes, sans parler des mères.

J'éprouve aussi un grand soulagement de les savoir hors d'atteinte des bandits qui ne respectent rien, et qui ont tué tant de parents, tant de sœurs, de femmes, d'enfants... Beaucoup de camarades ont laissé les leurs dans le pays envahi, et j'ai mesuré leur angoisse à la mienne, de savoir, là-bas, mon pauvre père resté parmi les

Barbares, et dont je ne sus rien, pendant sept longs mois où se dévoilaient tour à tour, comme un rideau qui se serait ouvert sur les moindres villages, les horreurs les plus poignantes que l'humanité ait vues... Cette angoisse-là m'a tenu pendant sept mois, et je plains infiniment tous ceux qui n'en sont pas encore soulagés.

La nuit qui suivit, je dormais avec Dieltjens, Pirotte et un autre, dans une petite maison proche de notre cantonnement. Nous avions fait un léger accroc au règlement, afin de jouir d'un délicieux matelas que les habitants avaient mis à notre disposition. Au milieu de la nuit, Dieltjens, qui ne dort jamais que d'un œil, me réveille brusquement et me dit : « On tire ! » Je me dis d'abord qu'il rêve encore de la bataille de Malines... mais je dois immédiatement me rendre compte de la réalité. Des coups de fusil éclatent tout autour de nous... Les plus proches ne sont pas à plus de cinquante mètres... Qu'est-ce que cela? Une attaque de nuit? Comme nous nous sommes couchés tout habillés, nous sommes vite sur pied, le pistolet au poing... Nous sautons sur la route... Un bruit de moteur qui vient d'en haut... puis une énorme masse, un peu plus sombre que le ciel, apparaît vague-

ment... C'est un Zeppelin ! L'alerte n'est vraiment dangereuse que pour lui... Il est allé tuer quelques civils à Anvers, et il se sauve comme un bandit dans la nuit après son coup fait. La plaine noire qu'il traverse ne l'intéresse pas... Et pourtant, s'il avait su ! S'il avait su, comme je crois avoir su !... Par une indiscrétion venant d'un personnage sérieux, j'avais appris la veille que le Roi logeait dans un château très proche, dont le parc vient jusqu'à la route. Le Zeppelin doit avoir passé au-dessus. Je ne puis affirmer autrement le fait de la présence du Roi à cet endroit, mais je recueille cet indice du nombre anormal de sentinelles qu'il y avait par là, et dont la nombreuse fusillade nous avait réveillés.

Autre incident très caractéristique. Le lendemain, à l'entrée du soir, je me promenais avec deux camarades aux abords du village, quand le lieutenant Hermans, de la 100e batterie, vient vers nous, et nous donne l'ordre d'arrêter et d'amener tous les soldats du 9e de ligne que nous pourrions rencontrer.

— Au moindre mouvement de résistance, à la moindre velléité de fuite, tirez dessus, nous fait-il... Il y a mille Allemands déguisés en soldats de cette arme dans la position.

Quelle rage ! Ainsi donc, toutes leurs atrocités, toutes leurs trahisons, ce n'était pas assez ! Pour la deuxième fois depuis Longueville, ils empruntaient nos uniformes. Ils en avaient dépouillé nos héros morts, et les lâches s'habillaient de leurs tenues d'honneur... Quelle race ignoble nous combattions !

Cette nuit-là, je ne suis pas allé dormir. Je me suis promené sans trêve par les routes, et je n'ai jamais eu, même au plus fort des batailles, une idée fixe plus violente, un désir plus rageur de trouer la peau à des Allemands, qu'à ce moment.

Je me suis promené toute la nuit, en vain. Ils n'étaient point renseignés ici plus spécialement. On les savait à l'intérieur du camp retranché. Quelques jours plus tard, nous avons appris avec délices qu'on les avait découverts, et qu'on les avait laissés agir. Ils s'étaient rapprochés d'un fort, en colonne par quatre, comme un vrai régiment de chez nous. Ils avaient l'air d'exécuter un ordre, l'ordre d'occuper le fort. Ils avaient en effet reçu cet ordre, mais pas de notre état-major. Ce n'était pas des soldats belges, c'était des traîtres allemands. On les avait laissé s'approcher à la distance voulue, parmi les fils de

fer barbelés. Par précaution, on les avait cernés par l'arrière. Précaution inutile : des forts, avec des fusils, des mitrailleuses et des canons chargés à mitraille, on les avait fauchés jusqu'au dernier, comme des lâches, comme des traîtres qu'ils étaient, comme des Allemands qu'ils étaient !

De Brasschaet, un beau matin, ordre de départ. Ça nous étonne, à cause des préparatifs de défense que nous y avons faits. Ça nous semble si beau et si bien agencé que nous regrettons un peu de ne pas nous en servir... Mais, bast ! à la guerre, une chose en remplace vite une autre, et celle qu'on nous annonce est fort tentante : nous nous dirigeons, par Schooten et par Anvers, que nous traverserons de part en part, vers Beveren, dans le pays de Waes, où on signale un mouvement offensif des Allemands, destiné à nous couper toutes communications avec le littoral et les armées alliées.

Notre passage dans Anvers étonna plus ceux qui connaissaient la ville que ceux qui, comme moi, n'avaient fait qu'y passer quelquefois. De tout temps, cette ville de travailleurs, de grands industriels et surtout de riches commerçants, ardente et cosmopolite, d'allure indépendante, presque autonome, presque souveraine, de tout

temps, Anvers avait passé, à juste titre, pour mépriser les armes et les armées. Elle le montra longtemps injustement, aux dires de beaucoup, en écrasant de son luxe méprisant les soldats qui y tenaient garnison. Cette ville de forteresses et de soldats détestait les uniformes. La population de ce camp retranché était antimilitariste. Ce « pistolet chargé » haïssait la guerre. Ce réduit national, espoir de la liberté nationale, étouffait dans son corset de bastions. Elle aurait voulu donner ses forts pour des entrepôts, et tous ses soldats pour six commerçants. On s'attendait à la trouver boudeuse de ce qu'on lui avait apporté la guerre.

Le cœur qu'elle nous ouvrit nous en surprit d'autant plus. C'est un cœur fier, d'abord, qu'elle nous montra. Un cœur fier est toujours généreux. Anvers fut généreuse comme on ne le peut dire. La fierté naturelle, presque exclusive, d'Anvers avait trouvé un aliment nouveau. Après la chute de Bruxelles, elle était devenue la capitale. Elle était devenue plus que la capitale ; elle était devenue, du moins à ce qu'elle croyait alors, l'espoir ultime. Bruxelles avait été la tête du pays : elle en devenait la tête et le sein. Cette destinée lui créait des devoirs. Elle fit plus que son

devoir. Elle se confondit avec l'armée. Anvers et l'armée, ce fut tout le pays. Il y eut fusion, et ça fit bloc. Ce bloc parut longtemps indissoluble.

Donc, nous partons de Brasschaet, par Schooten, et nous arrivons à Anvers... Comme c'est mon jour de délégation chez le général, je roule à côté de celui-ci, en tête de la brigade. Notre brigade est la première de notre division. Notre division est la première de celles qui vont passer. Devant moi, il y a le général Delforge, et ses deux commandants d'état-major, Devos et Bolle. Devant eux, il y a la musique.. Autour de nous, il y a Anvers avec des fleurs, des appels, et des baisers... La musique des carabiniers qui nous précède joue l'*Entre Sambre et Meuse*. Nous avançons dans une mer de tendresse avec une proue de musique. Ce n'est pas une entrée triomphale après une victoire, c'est une sortie pour aller vaincre. Et Anvers veut que nous y allions joyeusement, à la bataille, en grillant des cigarettes, ou en croquant des chocolats... Tout ce qui est le superflu et le très doux aux jours de dure, Anvers nous l'offre. Friandises, tabacs, vins, champagnes..., ils ne peuvent rien donner de meilleur, et ils le regrettent. Et ils ont tort! Ils ont donné, ce qui est mieux encore

que tout cela, le frisson de fraternité qu'il nous fallait. Anvers a été, après la chute de la capitale, la sœur aînée qui remplace la mère. Quand elle tombera à son tour, nous en éprouverons un chagrin filial. Nous la quitterons comme un tombeau, mais avec la certitude, en plus, d'une résurrection proche.

Le passage de l'Escaut, sur des ponts de bateaux, nous conduit dans les Flandres. Nous avons une revanche à prendre, et nous allons la chercher, en musique, où on nous l'offre. Je me hâte de dire que nous ne l'aurons pas. Les Allemands, qui seront pris de coliques, remettront la partie. Ils feront le vide devant nous, sans combattre. Nos musiques militaires iront jouer des valses aux lieux où les leurs voulaient jouer des marches. Ça nous fait une promenade jusqu'à Beveren. Elle n'est pas inutile : nous venons montrer ce qui a fait fuir les Allemands... Avancer, et les suivre, nous entraînerait trop loin de notre base. C'est peut-être ce qu'ils espèrent. Mais c'est une faute que nous ne commettrons pas. Nous existons à l'état de menace, comme l'épée de Damoclès. Il ne faut pas frapper dans le vide.

Nous rentrons à Wilryck, où nous resterons

deux jours. Après cela, nous aurons une nouvelle bataille, une grande. Ce que je note pendant notre court séjour à Wilryck, c'est la connaissance, que j'approfondis, de Toussaint et de Van Waefelghem, deux motocyclistes de l'état-major que je rencontre à mes jours de délégation chez le général. Avec Carlier, maréchal de logis de chez nous qui y est planton permanent, nous formons une bande d'amis comme il n'y en a qu'à la guerre. Tout soldat a son groupe de camarades. Ils prolongent son inquiétude et son risque, dans la bataille. Il saigne de leurs blessures. Quand l'un d'eux est tué, il y a quelque chose qui meurt en lui. Ces trois-là, avec Dieltjens, sont mes camarades de guerre. Nous nous sommes connus sous la mitraille, la mitraille seule peut nous désunir. Nous nous sommes rendu les services de la croûte de pain et du verre d'eau. Parfois cette croûte de pain était un bifteck, ce verre d'eau, un verre de vin. Mais c'est la même chose.

Je parle de cela sans m'y attarder, pour moi-même d'abord, et ensuite parce que tous les soldats ont connu ça. Ça rentre dans la psychologie des armées en campagne, et ce sentiment d'amitié rapide et complète vaut qu'on le souligne.

X

LA BATAILLE DE WERCHTER ET DE ROTSELAER

Nous avions remarqué, à divers indices, que « quelque chose » se préparait. Impatients d'agir, nous étions arrivés à un degré de divination que bien des astrologues nous eussent envié. Nous flairions les événements à distance, comme les chiens de chasse la proximité d'un gibier. Nous levions le nez vers les bruits qui courent, et nous cherchions la direction. Il y avait dans l'air quelque chose qui ne trompe pas. On avait remplacé « activement » tous les vivres de réserve consommés. On avait prié les officiers de dormir dans le voisinage de leurs troupes. On voyait des estafettes filer à toute allure, avec des plis.

L'état-major avait demandé de lui remettre l'état des munitions d'artillerie. On vérifiait jus-

qu'au nombre des cartouches de pistolets, et on comblait immédiatement les vides. Enfin, la veille de la deuxième nuit, on décrétait qu'on dormirait en cantonnement d'alarme.

— Je crois qu'on va avoir une nouvelle conversation avec ces gentilshommes de Poméranie, dit Pirotte en se mettant au lit... dans sa botte de foin.

— Pour aller les attaquer, il faut qu'on soit presque aussi nombreux qu'eux, énonce Dieltjens, qui ne pose pas au héros, mais dont la sincérité naïve et le goût de vivre m'amusent, comme quelque chose de très original par le temps qui court.

Pirotte avait bien prévu. A minuit sonnant, réveil général dans les granges. Nous devons nous mettre en tenue de route immédiatement. Les conducteurs ont une demi-heure pour atteler les chevaux. Et le départ se fait par une nuit d'étoiles, un peu fraîche. Bien que nous marchions pendant longtemps encore à l'intérieur du camp retranché, il est strictement interdit de fumer et de faire du bruit. Je ne crois cependant point que nous ayons eu la moindre surprise à craindre à ce moment-là. Peut-être n'était-ce qu'une précaution contre les taubes, et

sans doute devions-nous frapper un coup à l'improviste...

Mais je ne sais point si c'est la monotonie de la marche, la défense de fumer, le silence nocturne qui m'obsèdent, mais je me sens comme une gêne dans la poitrine. On dirait que j'y ai un centre douloureux qui aspire tout mon être, comme une pieuvre. Et je pense à des histoires, que j'ai lues autrefois et qui m'ont fait sourire d'incrédulité, des pressentiments de mort dont beaucoup de soldats parlent. Pour la première fois — et pour la dernière, d'ailleurs — cette idée mauvaise me hante... Et quand, au matin venu, après un bon verre de schnap vidé dans un cabaret proche, je sentirai qu'elle est partie, j'éprouverai comme une joie et un soulagement. Je ne suis point superstitieux, et n'y veux encore voir qu'une coïncidence, mais j'ai remarqué de nombreux cas où des soldats semblaient prévoir nettement leur blessure ou leur mort. J'ai constaté aussi qu'en général les veinards se trouvent parmi les pires casse-cou. Et presque tous les casse-cou sont les types confiants dans leur « bonne étoile ».

Il y a là-dedans un phénomène inconnu qu'il ne faut point, de parti pris, nier. Tous les

joueurs, et spécialement les joueurs de cartes, parlent naturellement de veine et de déveine. Il y a des types chanceux, et il y a des guignards. Il y en a qui sont entièrement l'un ou entièrement l'autre, suivant les jours. Et il y eut ainsi, parmi les pressentiments de nombreux soldats, quelque chose d'inexplicable et d'angoissant... Je me hâte de dire d'ailleurs que les pressentiments les plus sombres, comme les confiances les plus claires, ne se justifièrent pas toujours. Mais je suis certain que tous les soldats qui pourraient lire ce récit, pour un peu observateurs qu'ils aient été, s'accorderont avec moi pour dire qu'il y eut là un phénomène digne de retenir l'attention.

A part ce petit malaise, qui disparut d'ailleurs au matin, j'ai toujours eu, au cours de la campagne, une confiance sans limite dans l'invulnérabilité de ma personne. Quand, plus tard, je sentirai vraiment la mort de très près, je crois que mon premier sentiment sera l'étonnement.

Pendant la matinée, nous passons par Reeth, où nous avons séjourné quelques jours après la bataille de Malines, et nous suivons une route parallèle à la première ligne des forts. De là, nous assistons à un nouveau bombardement de

Malines que ne justifie cette fois aucune intention stratégique. Les obus allemands s'acharnent à faire des ruines dans les ruines. Le fort de Waelhem répond avec ses coups énormes de marteaux-pilons.

Nous traversons quelques petits villages habités et vivants, puis nous sortons de l'enceinte fortifiée du côté de Tremelo. Les quelques hameaux qui se trouvent sur le chemin de ce village ont reçu la visite des Allemands. Mais comme ils n'étaient point nombreux, et qu'ils nous flairaient à proximité, ils n'avaient fait que passer, avec des torches, et n'avaient pu allumer que quelques incendies, au hasard. Ils avaient rapidement tué quelques personnes. Dans un château, où nous nous arrêtons pendant une heure, les portes ont été enfoncées à coups de crosses. Des paysans nous disent qu'ils ont fusillé le père et le fils, et qu'ils les ont enterrés dans le jardin. Et, en effet, nous découvrons là un rectangle de terre nouvellement remuée, avec de la cendre dessus. On voit les traces d'un piétinement. Et tout autour, dans le jardin, des boîtes de conserves aux marques belges, des bouteilles à bordeaux, à bourgogne et à champagne. Les assassins-fossoyeurs ont festoyé sur le lieu de

leur crime avec le produit de leurs vols. Ils se sont, en riant, gavés et saoulés sur les cadavres aux sangs mêlés d'un père et de son fils.

A Tremelo, ce n'est pas une maison brûlée et deux cadavres que nous trouvons. Les bandits s'y étaient sentis plus hors d'atteinte. Ils avaient eu le temps. Ils avaient porté le brandon partout, et seules deux ou trois vieilles maisons récalcitrantes semblaient avoir étouffé le feu dans leur sein de terre et de mortier. Et seuls, quelques affolés sortaient d'on ne sait où, avec des yeux qui n'osent pas croire... C'étaient les sains et saufs, ceux qu'on avait cherchés et qu'on n'avait point trouvés.

Nous bivaquons sur place, dans la pluie. Il n'y a plus un toit où se blottir. Je suis agent de liaison chez le général, et, même à ce titre, je n'ai point d'abri. Le général lui-même dort à la belle étoile. A la belle étoile, c'est une façon de parler : ça veut dire dans la pluie, dans le vent, dans le froid.

Au matin, nous sommes contents de partir. Nous descendons vers Werchter, aussi et plus ruiné que Tremelo, et nous passons le canal qui traverse ce village. Notre groupe d'artillerie prend position et se met en batterie de ce côté-

là. J'avance avec notre petit état-major de brigade, et la douzaine de cyclistes, agents de liaison, plantons permanents, qui l'escortent. Le canon donne violemment sur notre droite. Les carabiniers se hâtent, comme des fourmis, au bout de la plaine. Toutes les unités, compagnie par compagnie, batterie par batterie, s'éparpillent devant nous. C'est un éparpillement méthodique qui, en fin de compte, va s'étendre sur une ligne. De temps en temps, les coups de canon d'une batterie invisible et proche étonnent violemment. Puis bientôt, ces coups répétés, venus de ci, venus de là, nous entourent de leur concert de voix âpres, fouetteuses, brisantes... C'est l'attaque, vive et subite, comme nous l'aimons !

Comme au début de la bataille de Malines, les Allemands fléchissent sous le choc. Nous enlevons assez facilement leurs premières positions, et je vois toute notre ligne d'infanterie avancer régulièrement, avec cet ordre et ce calme qui sont plutôt les caractères des grandes manœuvres, mais qui sont restés pourtant des qualités nôtres dans les actions les plus meurtrières.

Notre état-major de brigade s'est rencontré et réuni avec l'état-major de la division. Tout près

de nous, sur la droite, se trouvent deux bataillons de carabiniers en réserve. A deux cents mètres de nous, dans la même direction, un groupe de trois batteries tirant par salves, continuellement et rapidement, comme si quelqu'un de très fâché donnait sans discontinuer des coups de trique, à la même place.

Le commandant Van Maldeghem revient de son observatoire, qui se trouve à cinq ou six cents mètres de là, dans la plaine. C'est une maison isolée dans le grenier de laquelle on a percé une meurtrière ou deux...

Il vient donner un renseignement, et je l'entends dire au général Delforge :

— Je suis au théâtre, et je vois les acteurs... C'est un corps de ballet : ils dansent...

Je voudrais un billet aussi, pour ce théâtre-là... Justement le commandant Van Maldeghem désire avoir un cycliste avec lui, pour lui éviter les courses d'apporter les renseignements. Naturellement, comme artilleur-cycliste, je suis élu. Et nous voici partis, pliés en deux et rampants, vers l'observatoire et les premières loges... Les balles rasent la plaine, avec un vrombissement de gros insectes invisibles... Du grenier où nous nous installons, les deux yeux dans les petites

meurtrières carrées, nous les entendons venir vers nous, et s'aplatir contre le mur de pierre, avec un petit bruit mat... Mais nous leur offrons une partie si minime de notre individu, que le danger existe à peine... Le seul ennemi sérieux de l'observateur est le canon. Plus tard les Allemands essaieront de détruire, à coups d'obus, tous les lieux susceptibles de dominer le combat et d'abriter un éclaireur d'objectifs. Et s'ils se sont acharnés sur des clochers d'églises, ce n'aura pas toujours été en vain, comme on verra. Souvent d'ailleurs, nous n'agirons pas autrement. J'exclus évidemment du rapprochement les bombardements par les Allemands, et sans autre intention que celle de la Destruction, des tours de cathédrales et des monuments d'art. C'est un monopole qu'ils ont, et qu'ils auraient, même chez eux.

Le commandant Van Maldeghem avait raison. C'est un vrai spectacle qui nous est offert... à l'œil. Et je vois maintenant où cognent si violemment les coups de triques... Au bout de la plaine, il y a une colline verte avec une grande ferme blanche au pied... C'est cette colline et cette ferme que nos obus attaquent. Dans nos jumelles, nous voyons nettement nos petits

pioupious sombres qui avancent en tirant... Au bord de la colline boisée, il y a un fourmillement gris dans les branches... Ça bouge et ça luit comme des grains de sable dans du soleil... L'action combinée de notre artillerie et de notre infanterie offre un tableau d'ensemble qu'il est presque exclusivement donné aux observateurs d'apprécier... Les shrapnells passent, en trajectoire tendue, au-dessus de nos fantassins, et vont éclater dans le bosquet à cent mètres de leur première ligne... A ce moment précis, la première ligne bondit pendant quelques secondes, puis se terre à nouveau... Les lignes suivantes font comme elle... Puis aux premiers éclatements blancs des shrapnells, à la lisière du bois, on recommence...

— Veuillez aller prévenir qu'il y a, à cent mètres à gauche de la ferme, et au bord du bois, un rassemblement sérieux qui n'a pas encore été atteint, me dit le commandant Van Maldeghem, qui vient effectivement de le découvrir et de me le désigner...

Je porte le renseignement, et je m'attarde, près de l'état-major, à un tableau que je n'oublierai jamais, parce que c'était la première fois qu'il m'était donné d'y assister...

Je vois le colonel Servais, des carabiniers, qu'on vient de faire appeler, parler et discuter avec le général Lantonnois, puis se diriger vers un commandant de carabiniers dont les hommes sont en réserve, près de nous.

Le colonel Servais est un petit homme autoritaire et sec, que sa face énergique et ses yeux francs, et que son courage absolu surtout, ont rendu sympathique, sans réserve, à ses soldats. Il est sévère, mais brave. Il ne flanche pas devant la discipline, mais il ne flanche pas devant l'ennemi. C'est un homme d'une pièce. Ses soldats comprennent et admettent sa rigueur au cantonnement, parce qu'il ne change pas d'un pli à la bataille.

Pendant le temps de paix, il a fait de son régiment un instrument merveilleusement entraîné et discipliné. Il a préparé des soldats de premier ordre. Et, la guerre venue, les petits carabiniers n'ont eu qu'à continuer, pour rester et pour être une des plus merveilleuses unités de combat que j'aie vues. Entre ses hommes disciplinés et confiants, et les premières balles de la première bataille, il s'est promené en fumant son cigare, sans dire un mot. A partir de ce moment-là, il fit de ses petits carabiniers tout ce

qu'il voulut, c'est-à-dire tout ce qu'il était possible de faire.

Pour le moment, il allait les envoyer à la baïonnette contre les Allemands de la colline. Le soir commençait à tomber, et il était d'avis d'en finir par un bon coup. Il fait donc appeler le commandant Lemaire, et voici de quel air et sur quel ton il commanda ça :

— Commandant Lemaire, c'est à vous et à votre bataillon que je donne l'honneur d'aller prendre la position d'assaut — immédiatement.

C'est tout. Il a prononcé cette phrase d'une voix rapide, nette, vibrante, avec des petits coups de langue, comme s'il jouait de la trompette.

Le commandant Lemaire salue, puis il se retourne vers ses soldats, et commande fièrement :

— Pour le troisième bataillon, baïonnette au canon, en rang par quatre !

Cinq minutes après, le bataillon défile devant nous, hérissé de lames luisantes. Les officiers qui restent serrent la main et font leurs adieux aux officiers qui partent. Les soldats nous jettent un petit signe de tête. En tête du bataillon flambe le drapeau neuf du régiment, celui de

la forêt de Soignes. On va le montrer aux Allemands. On va leur mettre sous le nez ces trois couleurs-là en liberté. On va faire avancer ces trois couleurs-là vers eux.

Cependant, ça serre le cœur de voir partir nos petits camarades. Les assauts à la baïonnette sont les épisodes les plus meurtriers — les plus glorieux aussi — d'une guerre. Il faut avancer sans tirer vers les balles. Tirer est une perte de temps et une défaillance. Il faut courir vers des fusils braqués. Plus on s'approche, plus le tir ennemi devient précis. Plus on s'approche, plus on est grand, comme cible. Il faut bondir vers les coups à bout portant. Il faut s'offrir au danger plus grand, à la mort plus proche. Il faut diminuer soi-même ses chances de vivre. Ça ne ressemble en rien aux autres moments des batailles. Là, on s'efface, on se cache, on se terre... on manœuvre avec habileté. Ici, on n'est pas habile, on est héroïque. On se montre, on se dresse et on avance. Je n'ai jamais eu fort peur dans les combats, mais n'ayant jamais fait d'assaut à la baïonnette, je ne me vante point que j'y serais à l'aise et sans défaillance. Je n'en sais rien. Je me rends compte de ce que c'est, et je salue ceux qui y ont été en braves.

Un petit groupe de soldats, motocyclistes et plantons, s'est formé autour de l'état-major. Ils ont l'air d'écouter ce que les officiers supérieurs disent ; leurs yeux s'animent, et ils font de grands gestes. Leurs figures sont illuminées ; leurs nez semblent se retrousser de joie. Je m'approche et pose :

— Qu'est-ce qu'il y a ?...

— Il y a, dit le général Lantonnois, qui se retourne vers moi et qui, dans sa joie, oublie les distances, il y a... qu'ils sont fichus !

Alors, quoi ! c'était vrai? Nous tenions la victoire, et la bonne cette fois ! Nous les chassions à coups de trique sur les reins, à coups de pied dans le derrière...

— Si ça continue, dit le colonel Orts, de l'artillerie divisionnaire, nous dînerons demain soir au Métropole.

Le colonel Orts, que j'ai connu pendant mon service militaire, est un homme froid. Il ne blague pas. S'il affirme ça, c'est qu'il le croit. Et s'il le croit, c'est qu'il a des raisons sérieuses.

Mais tous ceux qui ont entendu cette promesse en ce soir de bataille, n'oublieront jamais l'espoir qu'elle leur mit au cœur... Ils évoquè-

rent l'entrée prestigieuse dans la ville reconquise, avec leur drapeau planté dessus ! Et les Bruxellois que j'ai rencontrés depuis m'ont dit qu'à Bruxelles aussi, à la même heure, et pendant les deux jours qui suivirent, on évoqua cette entrée, avec ce drapeau. La ligne de bataille des Allemands s'étendait de Louvain à Vilvorde ; elle passait à dix kilomètres de Bruxelles. On entendait hurler les canons allemands, et les nôtres, plus lointains, qui semblaient s'approcher. Les Bruxellois, comme les Parisiens pendant le siège de l'autre guerre, sortaient de chez eux pour aller écouter. Mais cette fois, les vœux étaient pour les assiégeants ; plus les coups étaient forts, plus on jubilait, plus on espérait ! Nous avons d'ailleurs tous pensé depuis que ce qui arriva était préférable. La reprise de Bruxelles par nous ne pouvait être qu'éphémère ; la loi du nombre ne le voulait pas. C'eût été donner aux Allemands l'occasion et l'excuse d'un irréparable bombardement, et des plus sanglantes représailles.

Mais à ce moment, nous ne pensions pas à cela. Nous ignorions, ou plutôt nous nous moquions de la loi du nombre. Nous étions vainqueurs, et nous en avions l'âme. Nous sou-

riions à la Fortune, comme à une amie dont on ne craint point l'infidélité.

Cependant la pétarade qu'on entendait depuis un quart d'heure, et qui avait salué sans doute le départ de la charge à la baïonnette, la pétarade, qui fut, après une autre qui durera pendant deux jours et deux nuits sur l'Yser, la plus violente et la plus intermittente que j'ai entendue, la pétarade s'obstinait à ne vouloir point cesser, devant les baïonnettes, contre et malgré les baïonnettes; comme si vraiment ces lourdauds Teutons avaient l'intention et le pouvoir de rester là-haut sans pâlir, et de faucher, au fur et à mesure, les francs soldats bondisseurs de chez nous...

— Un cycliste ? demande le général Lantonnois.

Ses yeux tombent sur moi. Les autres sont d'ailleurs en course. Je m'approche.

— Mais c'est un agent de liaison de l'artillerie, dit le commandant Bolle.

— M'en fiche ! Cycliste, vous allez immédiatement essayer de rejoindre le commandant Lemaire, et lui demander s'il faut lui envoyer un bataillon de renfort.

— Bien, mon général !

Et hop! en bécane, fier de ma mission, et curieux de voir.

Quand j'arrive à proximité de la colline, je vois tout d'un coup une multitude déployée de petits carabiniers qui se précipitent en avant, avec des cris terribles! Je ne sais point ce qui se passe en moi, à ce moment... Mais on m'a dit d'atteindre le commandant Lemaire, et je vois des carabiniers qui font seulement l'assaut. Je me figure qu'ils ont été repoussés, qu'ils reviennent à la charge, pour la deuxième, pour la troisième fois, peut-être... Il faut savoir à tout prix, et de suite, s'ils ont besoin du renfort offert...

J'abandonne ma bicyclette dans un talus. Et me voici courir, à deux cents mètres derrière eux, pour essayer de rejoindre les carabiniers et leur chef. Pendant dix secondes, il y a tant de balles qui sifflent qu'on ne les entend plus. Puis toute la fusillade s'arrête d'un coup. Je bondis, avec mes jarrets de chasseur ardennais, à travers les fossés et les branchages... Au haut de la colline, je rattrape mes hommes. Je sais à peine parler, tant j'ai couru. On me désigne le commandant Lemaire. Je le vois encore, avec sa tête poivre et sel, plutôt sel, pleine de sueur. Il

a son képi à une main et son sabre à l'autre. Il ruisselle et il jubile. Je lui fais ma commission, et il éclate de rire...

— Contre qui, du renfort? fait-il... Nous les avons jetés dans le canal jusqu'au dernier... Ils ne nous ont même pas attendus, pour aller faire le plongeon!...

Et effectivement, comme un sergent de son bataillon me l'explique par la suite, les Allemands avaient tiré tant qu'ils avaient pu, et dès qu'ils les avaient vus venir. Mais dès que le signal de l'assaut avait été donné, ils avaient vidé les cartouches qui se trouvaient dans leurs fusils, et quand les carabiniers eurent fait deux bonds, ils tournèrent le dos; quand ils arrivèrent au sommet de la petite colline, il n'y avait plus personne... les Allemands en fuite barbotaient dans le canal...

Ce fut la nuit qui arrêta la poursuite... Les ténèbres, amies des Allemands, sauvèrent les Allemands pour ce jour-là. Et demain nous verrons comment ces quelques heures d'ombre servirent aux Allemands, plus et mieux encore que nous ne le supposions.

Pour nous, nous poussons simplement jusqu'à Rotselaer, reconquis. Il y reste deux ou trois

maisons avec un toit, pour abriter nos blessés. Tout le reste est noir, avec des brèches. Les bandits sont supérieurs, comme incendiaires, que comme soldats. Mais ça nous frappe à peine : nous nous couchons sur de la paille, autour de grands feux de bois vert, au beau milieu du village... Et quand la somnolence vient engourdir mes membres harassés, je clos l'œil sur ces feux de joie, et je m'endors dans des rêves moins fantastiques que la réalité, et moins lumineux que mon espoir.

Le lendemain, je suis remplacé à mon poste de délégué, et je rejoins ma batterie. Celle-ci s'est établie dans les champs bas qui s'étalent entre Werchter et Rotselaer, au sud du canal. La plaine s'étend devant nous, sans obstacle, jusque dans les environs de Louvain. Sur ses deux côtés, il y a des bois. Au bout, nettement profilées, et qui d'ici paraissent blanches, les usines Remy, occupées par les Allemands. Les douze pièces de notre groupe se trouvent disposées sur une ligne droite de deux à trois cents mètres. Nous ne sommes aucunement défilés, ce qui me donne à penser au début de la journée que nous avons une grande supériorité sur l'artillerie ennemie. J'ai moins compris par la suite notre

disposition de combat, mais je ne suis sans doute point qualifié pour discuter ou critiquer une position stratégique...

Vers huit heures du matin, nous ouvrons le feu. Je me trouve avec les cyclistes près d'une maison isolée dans la plaine, à trente mètres des pièces. J'entends les commandants des batteries fixer le tir à quatre mille cinq cents. Nous voyons très nettement nos obus éclater, apparemment à proximité des usines Remy. Je crois même que celles-ci sont restées pendant tout un temps notre objectif, et que nous les avons atteintes à de nombreuses reprises. La veille l'artillerie allemande a été presque entièrement muette, mais nous ne devons point caresser longtemps aujourd'hui l'espoir qu'elle restera manifestement inférieure... Elle répond immédiatement à notre salut... Coup pour coup, salve pour salve! Le tir est ouvert depuis cinq minutes, que les shrapnells allemands, au sifflement métallique, viennent s'épanouir dans notre plaine. Nous répondons avec nos paf! paf! qui vont porter là-bas aussi leurs béliers de fer ou leurs arrosoirs à plombs. Comme nous, les Allemands mêlent au passage strident de leurs shrapnells, et à leur éclatement floconneux dans

l'air, le glouglou des percutants lourds qui lancent en l'air vingt mètres cubes de terre, avec des flots de fumée noire ou rouge. Et nous assistons, non point comme spectateurs impartiaux, mais comme juges et parties qui sont bien forcés d'être justes, au plus formidable duel d'artillerie, en campagne, qu'il nous fut donné de voir pendant toute la guerre. Nous étions en train de faire du café au seuil de la maison. La pluie des shrapnells nous en chasse, et bien nous en prend : deux minutes plus tard, un gros obus vient piquer la tête au beau milieu de notre marmite. Nous nous sommes réfugiés sur l'arrière de la maison... Décidément les Allemands en veulent à la cambuse ! Deux chevaux qui se trouvent à dix mètres de nous sont blessés à plusieurs endroits par trois ou quatre shrapnells consécutifs. Comme nous sommes à l'abri d'un mur, nous n'avons absolument rien à craindre des shrapnells allemands qui éclatent, en gerbe, comme les nôtres, suivant la trajectoire. L'artillerie française seule peut régler ses shrapnells avec éclatement en arrière. C'est une des nombreuses raisons de sa supériorité terrible. Mais si nous n'avons rien à craindre des shrapnells, nous sommes menacés, plus qu'en plein champ,

par les explosions des énormes brisants et percutants qui vous culbutent parfois une maison comme un château de cartes. Baoum ! Baoum !

Comme je pense justement au danger de s'abriter derrière une maison, lorsque celle-ci est manifestement une cible aux obus lourds, un choc formidable nous secoue, un craquement nous déchire, et nous en sommes à peine revenus que nous voyons une brèche énorme dans le mur, à quelques mètres de nous. Et nous sommes à peine revenus de cette constatation, que nous voyons sortir, du trou où est passé l'obus, l'ordonnance du lieutenant-docteur. Il n'a pas l'air de quelqu'un qui sort violemment par la fenêtre, mais de quelqu'un qui sort par la porte, le plus naturellement du monde. Et quant à moi, je suis à peine revenu de cet obus, de cette brèche et de cette sortie, que je vois l'homme en question me faire un clin d'œil, puis m'ouvrir un coin de son manteau sur une volaille bien rissolée, et me dire fièrement, avec un sourire : « Elle était justement cuite à point... » Il rigolait comme s'il avait fait la pige à l'obus. On n'invente point ces choses-là...

Cependant, les obus allemands, qui au commencement battaient la plaine dans tous les

sens, se sont concentrés autour des batteries. Nous sommes à trente mètres de celles-ci, et nous voyons à maintes reprises se dessiner les petits canons noirs dans la fumée des obus éclatés à quelques mètres trop court, ou disparaître complètement quand cette fumée et la terre enlevée jaillit entre eux et nous.

Et je remarque maintenant, comme je remarquerai souvent par la suite, le peu d'efficacité des obus lourds de nos ennemis, comme tueurs d'hommes. Au contraire des nôtres, et surtout des obus français qui rebondissent pour éclater en avant, et faucher, les grosses « marmites » allemandes s'enfoncent presque perpendiculairement en terre, pour rejaillir verticalement. Comme nous dirons plus tard, après en avoir vu éclater plusieurs à six, et à quatre, et à trois mètres de nous : « Il faut les attraper dans le creux de l'estomac pour que ça fasse du mal... » Ce qu'ils ont atteint le plus efficacement, c'est le moral des troupes, et particulièrement le moral des fantassins. Je crois qu'on aurait préservé ceux-ci de grandes tensions douloureuses, si on leur avait fait une théorie sommaire sur les différents genres d'obus, et sur leurs dangers. Cela eût contrecarré fortement le résultat de démo-

ralisation que les Allemands ont eu l'espoir — qui s'est parfois réalisé — d'atteindre, par un système d'aspergement intensif que leur permettait le nombre, au début surtout, imposant de leurs canons lourds.

Cependant, après deux heures de roulements d'obus dans les airs, de formidables détonations, et de trous profonds par tous les champs, un des canons de la 102e est atteint. Il a le bouclier traversé de part en part, un tué et deux blessés derrière... Le tué est un Liégeois, joyeux garçon et brave copain. Avant de mourir, il a eu deux mots : « Femme... enfants... » Je suis bouleversé par cette mort... Je vois ceux que la guerre tue, et ceux qu'elle atteint... Dans cinq minutes, je n'y penserai plus, ou à peine... Ça entre dans la carcasse comme une nouvelle vengeance à prendre! Toutes ces vengeances à prendre forment la Vengeance. Elle nous est déléguée par les morts sanglants, et, après eux, par les femmes en noir, et par les enfants qui ne comprennent pas...

Mais je suis filé sur ma bécane vers une colonne automobile d'ambulance qui se trouve un peu à l'arrière. Le chauffeur, guidé par moi, suit de bon gré... mais je le vois un peu pâlir

en entrant dans la plaine où passe la rafale d'obus. C'est que, si on s'accoutume, en effet, de la façon la plus invraisemblable, à toutes les situations, encore faut-il le temps de s'y habituer. Le chauffeur arrive d'un endroit calme, pour entrer dans cet enfer-ci... Je crâne, bien entendu, un peu, pour lui marquer ma supériorité, mais je souris de bon cœur, je crois, quand je le vois freiner à chaque roulement des obus proches. Tout à l'heure, je verrai le même chauffeur aller régulièrement sa petite allure normale, par le même temps... Lui aussi, il y sera fait...

De retour à mon poste, je vois tout à coup arriver un grand major des grenadiers vers nous. Comme s'il avait besoin d'expliquer sa présence ici, il nous raconte que ses compagnies se sont déplacées sous le feu enragé des Allemands, et qu'elles se sont terrées ci et là, il ne sait où...

Mais immédiatement, avec une révolte intérieure, je suis persuadé que cet officier a abandonné son poste, et qu'il donne une explication affolée à son acte. Et je lui lance, comme un défi :

— Si vous voulez, mon major, comme je n'ai pas grand' chose à faire comme cycliste ici, je

ferai le tour de la plaine pour trouver vos compagnies et leur transmettre vos ordres...

— Je vous remercie... Je n'ai pas d'ordres à donner pour le moment...

Mon opinion est faite sur le major. Je lui demande pardon de mes sentiments à ce moment-là... Une heure après, alors que, sous la rafale persistante, les fantassins délogés de leurs positions intenables commencent à se replier hâtivement, et que même les troupes établies autour de nous comme soutien d'artillerie se mettent à suivre le mouvement, le grand major est allé se planter au beau milieu de la plaine, et sous la mitraille endiablée, agitant largement son képi au-dessus de la tête, il essaie de rallier à lui ses grenadiers... Pendant une demi-heure, il a ce geste-là, et ce cri continuel, énergique et monotone : « Grenadiers ! A moi, grenadiers ! Grenadiers ! A moi, grenadiers !... » Il en réunit vingt-cinq à trente, tout au plus... Beaucoup sans doute ne l'entendent pas... J'en vois quelques-uns se détacher d'une compagnie en retraite, mais ils sont arrêtés par des obus. Et au milieu de son petit groupe de soldats couchés à plat ventre, le grand major, debout tout seul sur la plaine, continue à agiter son képi et

à lancer son appel!... Il ne baisse pas la tête pour les shrapnells qui le couronnent presque, pour les gros obus noirs qui l'éclaboussent... C'est un brave, qui reste debout, par un miracle. Je note son nom : major d'Oultremont. Je le reverrai ailleurs.

Cependant, toute l'infanterie qui se trouvait devant nous s'est repliée. Le tir de l'artillerie allemande se rapproche et converge uniquement vers nos pièces. Mais comme au début de la journée, nous répondons coup pour coup, salve pour salve! Le ravitaillement en munitions se fait individuellement, sous les obus, avec un calme et un ordre unique. Je vois Jeffroy, le maréchal des logis dégradé après l'affaire de Malines, porter tranquillement ses deux obus sous les bras, tout en grillant sa cigarette... Une batterie, accourue se mettre en position à un kilomètre derrière nous, soutient notre tir. Ses projectiles passent au-dessus de nos têtes, et augmentent le vacarme infernal qui secoue l'air. Et ainsi, sans un fantassin, rien qu'avec nos petits canons intrépides, nous tenons depuis une heure et demie. Depuis une heure et demie, nous brisons l'attaque des masses formidables que les Allemands ont amenées pendant cette nuit...

Quand, tout à coup, quelques ordres brefs du major Didier :

« Pistolet au poing, contre de la cavalerie ! »

« Les avant-trains en avant... en bataille ! »

Et, tandis que les avant-trains s'amènent au galop pour atteler, là-bas, sur notre gauche, à quelques centaines de mètres, une avalanche de cavaliers vole vers nous. Nous les avons à peine reconnus, qu'ils ont fait la moitié de la distance... Dans trente secondes on se tuera, à deux mètres, à coup de brownings et à coups de sabres...

Ta-ta-ta-ta-ta... La première ligne de cavalerie ennemie pique la tête... les lignes suivantes se culbutent dessus... puis le mouvement s'immobilise, comme s'il se cabrait tout entier... Et nous le voyons bientôt dévier en un grand arc de cercle qui retourne en arrière.

C'est une auto-mitrailleuse, arrivée à l'improviste par le chemin qui suit le canal, qui l'a fauché net, avec son niveau de balles.

Cependant, les avant-trains sont arrivés, et déjà on soulève les canons pour l'attelage, quand le major Didier, qui scrute froidement la plaine, s'écrie : « Nous sommes fichus... Replacez les canons... Tir à volonté sur cette batterie que voilà... A mille mètres ! »

Et il désigne une batterie allemande, accourue en triple vitesse se poster là, droit devant nous. Peut-être a-t-elle cru à une retraite plus rapide de notre part, ou simplement, par coup d'audace, veut-elle nous empêcher de partir, et nous clouer sur place, avec ses obus...

Déjà un de ses canons s'allume, et son obus tombe à cinquante mètres de nous. Mais nos douze pièces, avec leurs derniers percutants, ripostent. C'est la lutte à mort, pour nous... A la deuxième salve, le tir est réglé ; au bout de trente secondes, le dernier des canons allemands saute en l'air, comme les autres, avec notre dernier obus... C'était une batterie de six pièces à quatre-vingt-dix... pas de tir rapide... elle n'avait pas eu le temps de tirer un second coup... Si un seul de ses canons était resté en usage, la retraite immédiate que nous effectuons en ligne droite, sur un kilomètre de plaine découverte, eût été complètement impossible... Et cependant, à ce moment, l'infanterie allemande occupait les tranchées de nos soutiens d'artillerie, et criblait nos pièces de balles... Tous les derrières de nos caissons en étaient atteints... Elle ne put déboucher, grâce au feu d'une batterie d'arrière, dont les obus frôlaient

nos têtes, pour aller éclater en shrapnells à deux cents mètres de nous...

J'ai mis forcément un certain temps pour raconter ces divers événements, et j'ai dû les superposer dans mon récit. Mais à notre vue, et dans le souvenir que nous en aurons, la charge de cavalerie à notre gauche, la batterie postée et détruite en face de nous, et l'apparition de l'infanterie allemande à deux cents mètres sur la droite, forment un seul tableau mouvant et violent, comme ils sont une même action, et une même culbute.

Notre recul s'opère alors dans le calme, et si n'était un gros obus isolé qui nous rattrape près du pont de Werchter et qui écrase deux carabiniers à trente pas de nous, nous serions sortis de la grande attrapade comme au temps plat qui suit les manœuvres quand le signal terminal est donné. Des rapports ont d'ailleurs établi, je crois, qu'à ce moment précis, alors que nous filions vers le Nord, les Allemands filaient vers le Sud. Nous battions en retraite, en même temps, sans doute parce que ni l'autre ne croyait pouvoir tenir, suivant le mot fort répété depuis, « un quart d'heure de plus que l'adversaire »...

Et cela semble si vraisemblable qu'à Werchter même nous eûmes le temps de nous arrêter une heure, et que je pus assister à une scène qui, malgré le décor de la guerre — et aussi la façon de s'y prendre ! — rappelait beaucoup plus les soirs de cantonnement après la fatigue et l'entrain libre des grandes manœuvres... Les soldats, déchargés de leurs sacs, assis au bord des trottoirs ou des accotements, avaient chacun une bouteille de Gueuse-lambic ou de Jack-op en main... et ils trinquaient comme à la fête, et buvaient au goulot... Tous ces flacons provenaient des caves d'une brasserie en ruines, et une corvée obligeante de quelques soldats les extirpait des profondeurs de voûtes tutélaires, et faisait la distribution générale à tous ceux qui passaient... Nous sommes bien sûrs d'avoir eu à ce moment l'acquiescement tacite et lointain du propriétaire... On buvait « la bière du pays », comme chantait Clesse, en défendant le pays de ces bières-là...

Après une marche qui ne dépasse pas une heure de l'autre côté de Werchter, nous arrivons au bivouac, dans un grand champ bordé de quelques ruines du côté de la route. Cependant, au milieu de ces ruines, nos cuisiniers fureteurs

ont déjà découvert six mètres carrés avec un petit toit dessus, et ils font déjà flamber un feu clair dans la cheminée qui par extraordinaire s'y trouve... Je m'y suis réfugié immédiatement avec eux, pour m'y réchauffer de la pluie fine qui nous transperce depuis des heures... Nous sommes harassés, comme si on nous avait donné des coups sur la nuque depuis le matin.

Tout à coup — nous sommes arrivés d'un quart d'heure, et nous grelottons encore sur le feu clair où nos habits ruissellent — ordre de départ ! Nous retournons à la bataille... La 3e division, violemment aux prises et qui se replie sous une étreinte dangereuse, a besoin d'artillerie, à une heure de là... Nous partons sous la pluie qui gicle de plus en plus fort, à travers des chemins de terre qui s'enfoncent dans une forêt noire de mélèzes... Et nous prenons position dans le soir tombant, et dans l'ombre lourde des sapins, où la flamme des canons rougit et s'exagère, et où leur bruit se prolonge, cassant puis sourd, dans l'étendue... D'autres coups, plus loin, bondissent des bois noirs, des nôtres ou des leurs, c'est à peine si on les distingue... Sinistre acharnement des outils de mort, jusque dans le secret des ombres et la paix des nuits...

Il est onze heures du soir, quand nous tirons les derniers coups. On attelle, dans la nuit et dans la pluie, pour regagner le bivouac préparé à la tombée du jour. Et c'est un cortège presque inénarrable de canons s'embourbant et cahotant par les chemins trempés, de chevaux glissants dans des embardées de deux mètres que l'obscurité empêche de prévoir,... et de malheureux cyclistes qui suivent la file, entre deux canons, guidés par leur roulement et leurs chocs, et pataugeant dans le sable flasque, la bécane sur le dos, la figure coupée par les branches, par les feuilles, par la pluie oblique et le vent qui rase... suant pour rester dans le chemin, et pour éviter l'écrasement qu'ils sentent dans le dos ! Quelle marche ! Quelle nuit ! Quand nous arrivons à proximité du bivouac, il nous semble que nous approchons d'un lieu enchanté. Ce n'est cependant qu'un champ battu par l'averse, où on pourra enfin s'arrêter, où on pourra enfin se reposer !

Cependant, à l'entrée du soir, les cuisiniers avaient découvert dix mètres carrés, avec un toit dessus, et une cheminée où faire flamber le feu dégourdissant, le feu doux au corps humide...

Comme je n'ai à m'occuper que de ma bicy-

clette, j'ai vite fait de dénicher le petit lieu béni... J'entre : bonheur ! il y a du feu... Devant le feu, quelqu'un, assis, qui se chauffe...

— Qu'est-ce que vous venez ficher ici ? dit une voix de dogue.

Je vois un gros officier des carabiniers couché sur de la paille, la veste déboutonnée.

— J'ai froid, et je viens me chauffer, lui dis-je d'une voix ferme.

Celui qui est assis tourne le visage vers moi, d'un air aimable.

— Fichez-moi le camp, au galop ! grogne l'autre.

Je fais un pas en arrière, et comme le toit a un rebord, et qu'il pleut à verse, je reste là, les dents serrées, à regarder fixement le feu.

— Allez-vous ficher le camp ? hurle-t-il à nouveau.

Puis, avec une lourde, avec une mauvaise ironie, en faisant un grand geste, comme pour éloigner une saleté :

— Vous ne voyez pas que vous empêchez l'air pur d'entrer !...

Je n'ai pas eu un instant l'intention d'atteindre ici la caste des officiers. Quels sont ceux d'entre eux d'ailleurs qui voudraient se solidari-

ser avec celui-ci? Mais je note son attitude, et je me souviens de sa figure. Et je me venge en pensant et en affirmant qu'un officier de cette sorte ne peut pas être un brave. Il a manqué de fraternité parce qu'il manquait de compréhension. Il n'a pas eu le frisson. Les officiers les plus braves ont été les attendris et les enthousiastes. Les officiers les plus braves ont été les chavirés par l'attaque, et les dressés pour la vengeance. Ils ont senti la meurtrissure à la nation et à la race, et ils se sont levés, unanimes, avec la nation et la race. Ils ont été les fils de la race, et ils sont dressés, avec des frères. Jusque sous la mitraille, les officiers les plus braves ont eu des gestes et des paroles de frères. Tous les soldats ont senti ça, s'ils ne se le sont pas toujours expliqué.

Cet officier butor m'a empêché de dormir, cette nuit-là. Une balle vaut parfois mieux qu'un affront. Aujourd'hui, que l'incident date, je ne puis oublier encore cette figure, ce geste et cette parole... Et cependant je me rends mieux compte, maintenant, que c'est là un cas accidentel, et je me console en pensant à des officiers meilleurs, qui sont restés intacts et grands dans mon souvenir, comme le major d'Oultre-

mont, le major Didier, le lieutenant Terlinden, par exemple, et précisément certains et la plupart des officiers de carabiniers que j'ai connus.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous allons prendre position à l'endroit de la veille; mais l'action, malgré le nombre extraordinaire des batteries concentrées en cet endroit, ne sera point violente. Nous exécutons des tirs par section, de temps à autre. Les Allemands aspergent encore les forêts, pour ne pas perdre l'habitude, mais ils ne parviennent pas à nous découvrir. Par ci, par là, un bruit lointain de mitrailleuses, ou quelque pétarade peu dense, agacent l'oreille. On dirait que la bataille expire, comme un bal, quand tout le monde est las de danser, et qu'on voudrait aller dormir... Aussi, quand l'ordre arrive d'atteler et de partir, nous l'acceptons sans curiosité et sans désir d'explications... Et quand nous nous mettons en marche vers le nord, vers Lierre, nous n'avons pas l'impression d'y être contraints, et d'être battus.

Et nous ne sommes point battus, et au contraire, comme l'indiqueront les « ordres » de l'état-major général, le lendemain, nous avons accompli notre mission, une mission glorieuse, comme on pourra voir. Comme notre sortie de

Malines avait coïncidé avec la bataille de Charleroy, l'action que nous avons engagée ici, — et que ceux de notre brigade appellent « bataille de Werchter » parce que c'était là surtout que nous, nous avions été engagés violemment, et que d'autres dénomment différemment pour le même motif, — l'action que nous avons livrée pendant ces derniers jours, et dont nous sortons, coïncide d'une façon précise aux premiers jours de la bataille de la Marne. Et en faisant venir sur nous, comme on nous l'expliquera, les troupes de Liège, de Bruxelles, et les renforts qui passent par là ; en arrêtant, par indécision, une division allemande qui avait dépassé Audenarde, vers la France, qui revient sur ses pas, s'immobilise, et perd ainsi deux jours de marche ; en attirant sur nous des soldats nombreux qui auraient pu faire peser leur force par ailleurs, nous avons collaboré, pour notre légère part, à la merveilleuse victoire de la France, qui sauva le monde, à mon avis, comme Poitiers, en d'autres temps et proportions, sauva l'Europe.

Il faut souligner cette concordance de dates, et cette unité de but. Nous n'avons pas assisté en témoins sympathiques et lointains, mais nous

avons participé, avec nos fusils, avec nos canons, avec notre foi, avec notre sang, à la plus rande bataille, qui fut la plus grande victoire, et la meilleure, et la plus digne, de tous les temps et de tous les lieux.

On a dit qu'à Liège nous avions aidé la France à se sauver. Qu'on dise aussi qu'au mois de septembre, et dans la force de nos moyens, nous avons — un peu — aidé la France à sauver le monde.

XI

A LIERRE

Quand nous arrivons à Lierre, nous ouvrons des yeux ronds comme si nous n'avions jamais vu une agglomération pareille. Il y avait cependant à peine huit jours que nous avions vécu dans la petite ville, aussi animée, de Wilryck ; mais depuis lors, nous avions vu tant de ruines, nous avions traversé tant de champs désolés et tant de forêts, que nous étions devenus, sans nous en douter, les « hommes des bois » les plus complets et les mieux réussis dans leur genre. Nous pouvions à peine nous figurer qu'il y avait encore quelque part des maisons avec des toits, des fenêtres avec des carreaux, et des rideaux derrière, et, dans ces maisons et derrière ces fenêtres, des magasins achalandés, des pâtisseries, des charcuteries, des débits de boissons ; et

parmi tout cela, des hommes qui n'avaient point d'uniformes, des femmes en toilette, et des enfants joueurs. Nous étions étonnés, en quittant les champs de mort, de trouver une ville en vie. Le phénomène qui caractérisa le mieux notre état d'esprit, c'est que l'argent retrouva sa valeur. Ça prouve toujours en effet qu'il y a agglomérat, et vie civilisée dans cette agglomérat.

Nous resterons huit jours dans cette petite ville affriolante.

Plusieurs jours de suite, je suis délégué chez le général, en remplacement volontaire des autres cyclistes. Ça me donne l'occasion de me retrouver avec mes amis Toussaint, Carlier et Van Wafelghem. Du matin au soir, nous jouons d'interminables parties de cartes qu'interrompt seulement l'arrivée des « ordres » que pour ma part je dois porter au major Didier, établi avec nos officiers, à proximité des batteries, à un bon quart d'heure de la ville.

Mais surtout l'apparition des journaux d'Anvers, vers les 4 heures de l'après-midi, nous fait bondir. Ils nous apportent les nouvelles de la France, et de la Marne, le grand événement, le seul événement. Je me souviens du jour où

je lus le fameux ordre du jour du général Joffre : « A partir d'aujourd'hui, on ne recule plus... » J'ai enfourché ma bécane, et je suis couru jusqu'à notre batterie, lire ça... aux cuisiniers et à quelques-uns. Je leur dis, en arrivant :

— Bonne nouvelle... les Allemands sont fichus...

J'anticipais un peu sur l'événement. Je leur dis :

— Les Français ne *veulent* plus reculer, alors les Pruscos vont faire la culbute.

Et chaque jour, pendant la bonne semaine que nous restons à Lierre, je leur apporte le communiqué du grand état-major français, avec tous les commentaires enflammés des journaux : « Les Allemands arrêtés ! Les Allemands en retraite ! Les Allemands en fuite ! La victoire française ! La déroute allemande ! la débâcle allemande ! le désastre allemand ! » J'accours leur apporter ça, avec la joie que j'ai. Ils n'ont point la liberté de venir en ville comme ils l'entendent, et je veux leur faire partager de suite les bonnes nouvelles qui réconfortent... Je suis pris, pour mes amis de la dure et du danger, d'un sentiment profond que je ne puis mieux

définir que par une impression de solidarité qu'il est impossible d'aussi intensément éprouver dans d'autres circonstances. Le paysan et l'ouvrier qui se battent à mes côtés sont mes égaux dans le moment le plus tragique de la vie. Je compte sur eux, et ils comptent sur moi. La main de l'un protège l'autre, l'œil de l'un sauve l'autre. Les facultés se complètent et les courages se fondent. Ceux qui ont pointé et tiré les derniers obus dans la plaine de Werchter m'ont probablement sauvé la vie. Je leur ai peut-être été, ou leur serai peut-être d'une aide aussi complète, par ailleurs. Nous avons le devoir et l'intérêt d'être un pour tous. C'est si naturel et si simple, que le contraire serait fatal. La solidarité n'est pas une idée, c'est un instinct. Nous avons compris ça dans le feu des combats, mieux qu'on identifie un métal dans la cornue d'un alchimiste — ou le laboratoire d'un savant.

Ce prime sentiment de solidarité nous a rapprochés, et nous a permis de nous connaître. En général, j'ai découvert chez mes camarades un tel sens de tact et d'honnêteté, une telle intelligence fraîche, et une bonté si confiante, que ce serait leur faire injure d'y insis-

ter, comme si j'en marquais un certain étonnement. Je leur ai donné ce que je sentais et ce que je pensais, et nous avons eu des poignées de mains puissantes.

C'est donc la bataille de la Marne qui prend notre temps et notre émoi à Lierre. Comme événements spéciaux à nous, pas grand' chose. Une nuit cependant, nous sommes réveillés par des coups de feu tirés dans les abris de la briqueterie où nous logeons. Nous cernons l'endroit, pistolet au poing, mais nous ne découvrons pas les agresseurs. Le lendemain soir, comme je viens apporter des ordres au major Didier, je vois une forme noire qui se sauve devant moi et s'engouffre dans les champs. Le jour suivant, à cinquante mètres de l'endroit, on saisit cinq Allemands dans une maison inhabitée. Tous ces petits événements se tenaient sans doute, et on peut voir par là toute la hardiesse de renards de nos ennemis.

La bonne huitaine que nous passons à Lierre est une période de repos complet. Un jour, du matin jusqu'au soir, je me livre, dans un lac proche, aux douceurs de la pêche à la ligne... Il fait un soleil frais, et dans le calme des choses, dans les couleurs et dans les rires d'une

bande d'enfants qui jouent dans l'herbe, c'est à se croire à cent lieues des drames présents. Ainsi, quand des parents ou des amis lointains pensent avec des larmes à « leur » soldat, et l'évoquent dans les tueries violentes, souvent celui-ci jouit-il d'une petite vie paisible, au charme bourgeois, comme moi en ce jour de pêche à la ligne, par ce soleil frais et parmi ces enfants qui jouent...

Ce séjour à Lierre, cependant peu fertile en événements, marque pourtant dans mes souvenirs de campagne. Il marque, pourrait-on dire, comme lacune. Pas de tension d'esprit, pas de tension de nerfs. C'est comme une petite villégiature pour des gens qui n'y seraient guère habitués. C'est un soleil et une paix de huit jours dans nos souvenirs.

Quand nous quitterons la petite ville calme, il nous semblera que nous partons pour une campagne nouvelle. Et nous aurons en effet, à notre prochaine bataille, comme une ardeur rénovée et un élan des plus beaux jours.

Mon ami Dieltjens seul ne s'y remet point complètement de la fatigue qui l'accable. Son visage jeune a jauni, ses traits se sont tirés, et lui qui, au début, malgré son caractère inquiet

et flottant, avait parfois des bons rires sonores et des yeux clairs, il reste maintenant des heures sans rien dire, ou mieux, comme nous l'avons remarqué en plaisantant un peu cruellement, il ne prononce plus que ces mots : « C'est scandaleux ! » Il a pris le tic de les employer — comme interjections ou comme réponses — dans tous les cas.

« Dieltjens, je crois qu'il pleuvra demain... » — « C'est scandaleux ! »

« Dieltjens, la guerre n'est point finie... » — « C'est scandaleux ! »

« Dieltjens, le commandant visitera le cantonnement, un de ces jours... » — « C'est scandaleux ! »

« Dieltjens, on mangera à l'heure habituelle, ce soir... » — « C'est scandaleux ! »

En prononçant sa locution, il lève les yeux vers le ciel, en secouant la tête... Tout ce qu'il pense, et tout ce qu'il sent, il le met dans ces mots et ce geste-là.

Un jour que par extraordinaire il se laisse aller à me faire un discours, il articule ceci, simplement :

« Moi, j'aimerais autant faire la guerre pendant des années, si j'étais sûr de ne point mou-

rir... Je n'ai pas peur de me battre, j'ai peur de me faire tuer... Je suis si jeune, et j'aime tant de vivre... »

Si je parle assez longuement de mon ami Dieltjens, c'est qu'il est vraiment un phénomène parmi nous... mais c'est un phénomène qui m'est si sympathique, avec sa sincérité naïve, et son goût de vivre...

D'ailleurs, dans les batailles, jamais il ne flanchera à son poste de chef de pièce. Il aimerait mieux mourir que de flancher : ça n'empêche point d'aimer la vie, et de le dire.

Plus tard, sur l'Yser, il sera blessé à mes côtés, et on me dira, quelques jours après, qu'il est mort de sa blessure. Mais je crois cependant qu'il y a eu erreur, et que mon ami Dieltjens, friand de vivre, se repose quelque part.

XII

LA BATAILLE DE MALDEREN ET DE LIPPELO

Notre petite villégiature ne pouvait durer : le travail, après le repos ! La bataille que nous allons livrer ne participe plus, je pense, d'un plan général des alliés. Je crois que nous y travaillons pour notre compte. L'action qui se déroule sur un assez grand front, au sud du camp retranché, et qui se développe pour nous dans les parages de Malderen et Lippelo, peut sans doute être considérée comme une contre-offensive, de notre part, contre les premiers éléments de siège de l'armée allemande vers Anvers. Je crois qu'à ce moment, l'idée d'une résistance à Anvers, avec toute notre armée, était encore fort en honneur.

Nous accomplissons en un jour l'étape qui va de Lierre à Puers. Il faut prononcer *Purss*, et

non *Pu-ërs*, comme le faisaient les Wallons en arrivant dans ce petit pays perdu... La marche avait été rapide et longue, et il ne fallait pas être grand clerc pour deviner que l'action aurait lieu à bref délai. En effet, le lendemain, on se met en route au point du jour, et vers midi, après une étape assez fatigante, nous nous développons en ligne de bataille, de l'autre côté de Malderen. Nous n'irons pas plus loin, car l'état-major, comme précédemment, craint, sans doute à juste titre, de s'éloigner de la base des opérations. Nous attendrons que les Allemands se présentent. Je pars en avant, comme éclaireur, avec le commandant Van Maldeghem, et nous établissons notre poste dans un vieux moulin à vent, qui a neuf cents ans d'existence. C'est son propriétaire qui nous l'affirme, en nous disant son appréhension. Il aime son moulin, comme un seigneur aime son manoir. Mais il se rend bien compte que les vieux moulins se profilent dans le ciel flamand, comme des cibles. Parce qu'ils dominent, ils sont souvent des postes d'observation que l'adversaire abat, à priori. Ce ne sont plus les Don Quichotte seuls qui se battent contre les moulins... Le bravache légendaire a eu des descendants fort méthodiques, et

Cervantès n'aurait point le courage et la pensée de rire des combats d'aujourd'hui contre les moulins de Flandre.

Le rôle d'éclaireur d'objectifs, que j'aurai souvent par la suite, est un des plus attrayants qui soient.

L'éclaireur choisit son poste avant la bataille, pour la bataille de ce jour-là. C'est un grenier, un clocher, un moulin, ou un arbre, car il doit pouvoir fouiller toute la plaine. Dès que les brumes sont devenues transparentes, il sort sans bouger du rêve immobile qui l'attendrit ou qui l'exalte, et sa pensée devient aussi aiguë, aussi fixe que son regard.

Devant lui, vers lui, doivent fourmiller et se mouvoir les hordes maudites ; derrière lui, ses frères, qui vont dresser leur obstacle rouge de cœurs d'hommes.

Devant lui, les armées violentes des Barbares, l'Allemagne en armes, toute la race des Teutons qui se rue, l'envie aux yeux, fouettée de haine, le fusil ou la torche en main.

Derrière lui, derrière ses frères ardents qui savent, le Pays — le Pays où l'on chantait si doucement la vie, le Pays du miracle de vie claire et fraternelle, le Pays grave, le Pays

endeuillé et fier, où la douceur des sourires a fait place à des compatissances infinies.

Devant lui, les Germains qui ont marché sur une partie du pays, qui en hurle !

Derrière lui, ce qu'il en reste d'inviolé, et qu'il faut défendre...

Mais là... ce mouvement qu'il a cru percevoir, et qui s'est éteint, cette tache qui a bougé puis qui s'est évaporée au bout de sa lorgnette... mais là... cette palpitation indistincte dans la terre grise... mais là, cette ligne imperceptiblement mouvante à l'horizon, et puis, soudain ! cet horizon qui se met en marche... et là... là... et là... ces grouillements qu'il connaît, derrière les meules jaunes, derrière les fermes trouées, au bord des taillis, le long des chemins, des haies, des remblais... et là, tout d'un coup, ces quelques éclairs brefs et l'aboiement des premiers obus... la journée commence...

Et bientôt, lorgnette aux yeux, les cornets du téléphone de campagne à sa portée :

— Allô, c'est vous, mon major... Une colonne ennemie est en marche sur la route de X. à Z... Avez-vous votre carte au $\frac{1}{40.000}$, mon major? La tête de cette colonne se trouve à peu près à hauteur de l'arrêt du chemin de fer.

— Bien, mon major, j'observerai le tir...

— Mon major, veuillez faire allonger le tir de 200 mètres, et le faire corriger de 50 mètres sur la gauche...

— La direction est bonne, mon major... Allongez de 100 mètres... Il y a encore un peu de brouillard, c'est assez difficile...

— Bien ! mon major... par salves ! Nous sommes en plein dessus !

Puis en lui-même, presque sans le savoir :

— Ah ! mes cochons, on va vous en mettre plein les dents !

Et pendant des heures, immobile, il dirige le front d'acier des obus qui vont culbuter, comme des béliers à la vitesse incroyable, les ouvrages, les abris, les poitrines prussiennes...

Le champ s'est élargi dans le jour plus clair. Tous les mouvements, il les devine : « A telle distance, à telle hauteur ! » Tous les mouvements, il les atteint... Les canons flambent et tonnent ; les fusils, les mitrailleuses semblent tisser un fond aux sifflements de trains des obus ; les hommes courent, bondissent, reculent, tombent, s'assemblent, s'éparpillent... des maisons s'affaissent, des toits sautent, des villages brûlent...

— Une filtration assez importante se produit

par le nord-est du petit bois de M... C'est ça, faites balayer immédiatement cet endroit, car ça pourrait menacer sérieusement le bataillon du major V.

— Rapidement, mon major... Notre infanterie est aux prises avec des forces supérieures vers le talus du chemin de fer... Oui, à 2500...

— Mon major, cette batterie, qui commence à devenir menaçante, je vais vous la repérer. Veuillez voir sur votre carte, mon major...

L'attaque est brusquement devenue plus violente, des masses ennemies sortent de tous les replis du terrain... et l'éclaireur, tout en transmettant ses renseignements, est pris d'une colère muette...

Son coup d'œil est précis, sa voix nette et brève...

Devant lui, le flot montant, le flot gris-boueux des bandes teutonnes...

Devant lui, ces ennemis qui brûlent les villages, supplicient les femmes et les enfants... derrière lui, des villages, des enfants et des femmes... sa mère, sa femme, ses enfants...

Devant lui, ces reptiles énormes hérissés de fusils, ces monstres aux rugissements sanguinaires, cette avalanche de la Destruction, ces

milliers, ces milliers, ces milliers d'envahisseurs assassins qu'il faut écraser, si l'on veut vivre, cette Prusse et cette Allemagne qui voudraient souiller à tout jamais le pays où l'on a les pensées, les chansons, les sourires que nous avons, le pays où l'on a aussi les douceurs et les libertés que nous avons, mais le pays où l'on a aussi les colères et les courages que nous avons.

Entre les deux! Il en est ivre! Il voit la menace, il la désigne, et on la brise. Et il la brise! Car n'est-il point le regard et l'âme des petits canons qui cognent et fauchent à l'improviste, si violemment, si clairement, si gaiement... leur voix de basse ardente n'est-elle point le prolongement, l'écho de sa parole qui indique l'écueil à briser, et le chemin de vaincre?

Et les Prussiens peuvent, s'ils veulent, tirer sur son clocher, sur son grenier, sur son moulin, ou sur son arbre : lui qui les voit, il les dénoncera aux petits canons vengeurs, aux petits canons qui cognent et fauchent si gaiement ; il les dénoncera aussi longtemps qu'il le pourra, jusqu'à la fin de la bataille, jusqu'à la blessure, et jusqu'à la mort très possibles.

En nous installant dans la salle haute du vieux moulin, le commandant Van Maldeghem me dit :

— Je ne crois pas que nous resterons fort longtemps ici... Il se peut bien que l'ordre arrive de reporter la ligne de combat à un kilomètre ou deux en arrière...

— Mais, commandant, ne serait-ce point un kilomètre ou deux qu'il faudra reprendre, à un dur prix?...

— Non, dit-il. On devrait bien expliquer à tous les soldats que l'objectif n'est point d'avancer, mais de tenir. Nous ne pouvons pas avancer, nous ne devons pas avancer... Ce ne sont naturellement pas les raisons stratégiques qu'il faudrait exposer aux hommes, mais simplement le but proposé.

Ces paroles étaient justes. D'abord la compréhension d'une tâche double la faculté d'effort. Elle développe et prolonge l'intérêt qu'on y porte. Et enfin, elle bannit la désillusion chez ceux qui, par ignorance, voient au delà du but, et plus grand que le possible.

Elles étaient d'ailleurs fondées sur des renseignements exacts. A peine, du haut de notre observatoire, avons-nous découvert une avant-garde ennemie, contre laquelle nos postes avancés escarmouchent déjà, et que nos batteries aspergent, que l'ordre prévu arrive de porter le

gros de nos forces à un demi-kilomètre en arrière. Elles s'établissent tout le long du petit chemin de fer qui coupe le pays au sud de Malderen, et la bataille y fait rage, jusqu'au soir.

Nos troupes ont creusé de rapides tranchées, contre lesquelles les forces allemandes viennent se casser. Je parviens à repérer à notre major une batterie ennemie, dont il éteint le feu. Le lieutenant Terlinden, qui se trouve en observation sur notre droite, fait diriger le tir contre de l'infanterie qui essaie de déboucher d'un bois. L'artillerie allemande, comme au début de la plupart des actions que nous engageons contre elle, est assez faible. Nos ennemis travaillent par masses : ils arrachent tout d'un point pour le jeter de tout son poids, d'un seul coup, sur un autre point. Cela explique le prix invraisemblablement coûteux de leurs échecs.

Je parlais tout à l'heure des moulins à vent, et de l'attendrissement que j'avais pour leurs morts de martyrs dont les bras au ciel avaient l'air d'implorer grâce. Voici une histoire que me content des fantassins :

Ils étaient du côté du moulin qu'il y a là-bas, et qu'ils me désignent. Chaque fois qu'ils faisaient un mouvement, ils étaient sous les shrap-

nells allemands... Ils se déplaçaient pour les éviter, et les shrapnells les suivaient avec une précision inexplicable. Elle fut expliquée, cependant. Pendant qu'ils se cassaient tous la tête pour avoir le fin mot de l'affaire, un de leurs sergents s'était immobilisé des yeux devant ce moulin-là... puis il avait dit tout d'un coup : « Ça y est... c'est le moulin. » Et il avait fait remarquer, et on remarqua en effet, qu'une des ailes du moulin avait seule de la toile, et qu'elle tournait, à gauche, à droite, comme un grand doigt. Quand ils allaient à gauche, le doigt montrait la gauche. Quand ils allaient à droite, le doigt montrait la droite. Les signaux étaient même plus compliqués que ça, mais c'était suffisant pour éclaircir l'affaire ! Le meunier et son fils étaient demeurés seuls dans le moulin... On leur avait dit que, s'ils avouaient, on ne leur ferait pas de mal, et qu'on leur donnerait même une récompense. Alors ils avaient admis qu'ils avaient reçu 25.000 francs pour trahir... Ça leur avait coûté des morts et des blessés... On avait fusillé immédiatement les deux paysans contre le mur de leur moulin.

Ce n'est pas la seule fois que la cupidité ou la bêtise de certains paysans nous ont trahis. Mais,

à part des cas rares, comme celui d'un fermier, sur l'Yser, qui nous fera coucher presque côte à côte avec des artilleurs allemands cachés dans sa maison avec un canon, je pense, quant à moi, qu'ils agirent plus généralement par ignorance, que par lâcheté et bassesse de fond...

Au soir de cet engagement préliminaire, nous recevons l'ordre de nous porter encore à un demi-kilomètre en arrière. Des grand'gardes et des avant-postes restent seuls sur la ligne de combat. Ceci prouve bien que nous reculons sans y être forcés, mais que nos différentes petites retraites obéissent plutôt à une décision supérieure.

Le lendemain dans la matinée, nous évacuons Malderen pour établir définitivement notre ligne de combat entre ce village et Lippelo. L'action, à ce moment, va s'intensifier brusquement. L'artillerie des Allemands, dont le nombre de pièces s'est fortement accru, devient plus méchante, et leur infanterie veut mordre. Pendant toute la bataille, je suis tour à tour éclaireur avec le lieutenant Terlinden, et agent de liaison entre l'état-major de la brigade et notre groupe d'artillerie.

Avec le lieutenant Terlinden, nous nous sommes établis dans une petite maison qui sur-

plombe, du haut de sa colline, toute la plaine qui s'étend en pente douce jusqu'à Malderen. Notre poste se trouve à plusieurs centaines de mètres en avant des premières lignes d'infanterie. La batterie du commandant Cumont est d'ailleurs en position à hauteur de ces premières lignes, et c'est spécialement à elle que nous adressons le détail de nos renseignements.

Les Allemands essaient de déboucher en masse du village de Malderen, mais ils ont à peine mis le nez dehors, qu'un petit coup de téléphone... et paf! paf! paf!... nos batteries leur cassent les pattes... J'ai rarement joui aussi totalement d'une bataille qu'aujourd'hui. Qu'ils bondissent par compagnies serrées, ou qu'ils se développent en tirailleurs, comme des petites souris grises que nous verrions trottiner dans la plaine, nous les faisons prendre sous nos shrapnells multipliés, comme sous des filets de plomb... Ils se précipitent comme s'ils allaient courir au bout du monde, et cinquante ou cent mètres plus loin, tout le mouvement rebrousse, comme s'ils avaient flairé des gaz asphyxiants...

— Regardez quel grouillement, à travers la grande haie... à gauche de l'église... me fait le lieutenant Terlinden.

— J'ai beau regarder, je ne vois rien, lieutenant...

Au même instant, quatre petits shrapnells blancs en plein à cet endroit, et des Allemands affolés et courants qui se profilent dans la fumée...

Depuis un moment déjà, la 100e et la 101e tirent à brisants sur le village. De temps en temps, je vois un mur qui s'écroule, un toit qui s'enfonce, une maison qui dégringole... Mais, tout d'un coup, le village semble pris de convulsions... les maisons dansent, et sautent en l'air... En cinq minutes, Malderen est rasé, comme si un tourbillon irrésistible s'y était engouffré, comme si un tremblement de terre, localisé au village seul, l'avait secoué dans ses derniers fondements...

Interloqué, je questionne le lieutenant :

— Poudre à la mélinite, fabrication française, répond-il en jubilant.

— Le stock de nos obus est épuisé, me dit-il. Alors, comme nos canons sont aussi du calibre de 75, la France nous en repasse.

Il n'y a pas à dire, c'est unique comme rendement !

— C'est épatant... c'est renversant... c'est épa-

trouillant... dis-je, pour résumer mon impression, et sans songer que j'emploie les mots essentiellement *ad hoc*...

Ce jour-là les Allemands qui n'en sont pas morts doivent avoir trouvé que j'avais qualifié fort justement le résultat de notre tir...

A l'entrée du soir, après douze heures d'un spectacle unique, je vais prendre mon poste de délégué chez le général Delforge. Nos batteries vont passer la nuit à Puers, et ne doivent revenir que si l'ordre leur en arrive. C'est encore un indice de l'indécision qui régnait dans les hautes sphères quant à la ligne de conduite à tenir contre les armées bientôt assiégeantes. Il est facile de faire le prophète après coup, et j'avoue d'ailleurs n'avoir rien flairé sur le moment, mais maintenant tous les indices de l'indécision d'alors concordent pour expliquer à quel moment et dans quelles circonstances naquit l'idée de faire abandonner Anvers par l'armée de campagne.

Si l'idée de soutenir un siège à Anvers avec toute l'armée avait dominé, l'armée de campagne aurait dû s'opposer de toute sa force, et en dehors de la ligne des forts, à l'approche de l'armée ennemie et à la mise en batterie aux

endroits propices des grosses pièces de siège.

Si on avait l'intention de faire abandonner Anvers par l'armée de campagne, il était inutile, pour gagner deux jours, de lui faire livrer des batailles violentes et coûteuses...

Nous n'avons fait ni l'un ni l'autre. Nous avons livré une bataille, mais on ne s'acharna point à la vouloir puissante et victorieuse... Pendant notre action entre Malderen et Lippelo, la 18[e] brigade, qui avait pris part au commencement de la bataille, était retournée en repos à Puers...

Il y avait dans tout cela quelque chose d'anormal, et je suis furieux par après-coup, contre moi-même, de n'en avoir rien vu...

Cette nuit, notre batterie rentre à Puers. C'est moi qui viens d'aller transmettre cet ordre au major Didier. C'est moi d'ailleurs qui irai l'avertir pendant la nuit qu'il ait à revenir pour la pointe du jour... Quand je rentre au quartier général — petite maison isolée dans les bois, en toute première ligne, — le commandant Bolle, de l'état-major, me fait dégainer et armer mon browning. Les autres cyclistes se sont déjà jetés sur la paille, et je m'aperçois qu'ils dorment, eux aussi, pistolet au poing. Les officiers d'état-

major en sont au même régime... C'est qu'en effet nous n'étions pas éloignés des Allemands, et que s'ils avaient connu la présence du général ici, par cette nuit et dans ces bois, une surprise eût été fort probable... et, en tout cas, fort possible...

Mais la nuit est calme. Je fais mon voyage à Puers, et au petit matin, la bataille recommence aussi naturellement qu'un air de valse, avec un court entr'acte, après une polka...

De notre côté, les shrapnells allemands éclatent à une hauteur désastreuse... pour nos ennemis. La hauteur des shrapnells a d'ailleurs toujours été la pierre d'achoppement de l'artillerie allemande. Avant l'Yser, je n'ai jamais guère vu qu'à la bataille de Berlaer leurs shrapnells s'ouvrir à la hauteur vraiment dangereuse. Durant toute la matinée, le combat se poursuit avec avantage pour nous. L'ennemi ne fait pas céder une demi-section de notre infanterie. A cent mètres de la toute première ligne, il y a des compagnies entières en réserve. L'effort cependant violent des Allemands se brise contre le barrage mortel de nos obus. Vers midi, l'artillerie allemande fouille les replis de terrain où sont défilées nos batteries. A ce moment, bien que

devenue grave, la lutte ne présente pas le moindre désavantage pour nous. Cependant l'action allemande redouble, sans que l'ordre arrive de faire donner nos réserves. Nous apprenons que la division qui se trouve à notre droite est en léger recul. L'ennemi en profite pour lancer une attaque de flanc. A ce moment l'ordre arrive de nous replier légèrement jusqu'à Lippelo. Je suis chargé d'aller transmettre cet ordre à la 102e batterie et à la nôtre. Comme je vais arriver à la batterie du commandant Cumont, qui se trouve même au delà de la première ligne d'infanterie, j'entends une voix qui me crie :

— Arrêtez-vous... Arrêtez-vous vite...

Quelques soldats joignent l'invitation du geste à celle de la parole. Ils se tiennent accroupis à la crête de la petite colline que je grimpe. Je saute de bécane, et je m'approche en rampant, pour aller voir ce qu'il y a... A l'instant où j'atteins mes hommes, qui ne font déjà plus attention à moi, partent des ta-ta-ta-ta-ta... comme je n'en ai jamais entendus... Six mitrailleuses à la fois, visées sur la plaine, fauchent — le temps de l'écrire — un bataillon allemand qui s'avance en colonne par quatre...

C'est comme un jeu de quilles, où il y aurait plus de neuf quilles, mais où l'on ferait censément « le neuf ». Ça ne dure guère plus, et tout le mouvement ennemi a l'air d'être rasé au pied.

On ne dira jamais assez le rôle efficace et terrible des mitrailleuses. J'ai entendu, parmi les soldats de deuxième classe, des stratèges affirmer que les armées futures n'auraient plus que des 75 et des mitrailleuses. D'autres stratèges que les soldats qui se battent peuvent sourire de cette affirmation, mais elle indique néanmoins bien quel rôle accordent aux mitrailleuses ceux qui ont pu en apprécier les résultats, avec leurs yeux, ou dans leur chair...

Les Allemands savaient si bien que ces résultats frapperaient les esprits, qu'aux batailles du début, malgré le nombre considérable qu'ils en possédaient, ils crurent bon d'employer des... imitations : engins manœuvrables à une main, qui n'avaient de la mitrailleuse que le bruit, et dont les ta-ta-ta propices ne pouvaient avoir qu'un résultat moral... Pour atteindre le moral, il n'y a pas besoin de plomb, et je crois qu'ils arrêtèrent parfois de braves élans avec du bruit...

Mais en tout cas, maintenant et ici, nos mitrailleurs ne se sont pas seulement contentés de

leur frapper l'esprit, et ils leur ont mis autre chose qu'une vague hésitation dans la carcasse. Leurs « moulins à café » ne sont pas des imitations. C'est du moins ce que tend à faire croire le nombre restreint des Allemands qui parviennent à jouer des jambes pour aller raconter leur histoire ailleurs.

Mais j'ai déjà repris ma route, interrompue une minute — le temps de voir quelques douzaines d'Allemands piquer du nez — et j'apporte l'ordre de retraite au commandant de la 102e.

— C'est dommage, fait-il, on les soignait aux petits oignons...

Je file à la 101e, qui se trouve fortement sur la droite. Ses coups de canon répétés me guident. Un shrapnell éclate pas loin de moi... Sans y attacher d'importance, j'énonce, en scandant les syllabes et en fredonnant : « Éclatement prématuré. »

Un deuxième vient piquer sa cocarde blanche sur un peuplier voisin... puis bientôt un autre, et un autre tout près... Je deviens rageur, et je pense :

« On ferait bien de vérifier les pièces et les obus !... C'est comme ça que des accidents arriveraient... »

J'arrive à notre batterie. J'entends des servants crier : « Voici le cycliste avec des ordres ! » Eh bien ! oui, me voici... et après ? Il n'y a pas à trépigner pour ça... Pour sûr que je ne vous apporte pas une brassée de citations à l'ordre du jour !

Mais le commandant lui-même a l'air de s'intéresser à moi... Cependant, aux premiers mots, il me plante là et va hurler des ordres plus loin...

Moi, je rejoins mon poste comme si je n'avais rien vu d'anormal... Ce n'est que le soir que j'apprends par ceux de ma batterie qu'au moment où je suis arrivé, la situation était vraiment périlleuse... L'artillerie allemande les avait découverts et les arrosait de shrapnells, tandis que l'infanterie s'approchait de plus en plus et ne se trouvait guère à plus de deux cents mètres d'eux à ce moment.

Je n'avais rien vu, je n'avais rien compris de tout cela... Je ne sais point où j'avais été prendre que les premiers shrapnells étaient des nôtres qui éclataient prématurément, mais le fait est que j'étais tenu par l'idée fixe qu'il n'y avait point de danger... Les servants m'avaient vu arriver comme le sauveur. Mais je ne me dou-

tais pas du rôle qu'ils me faisaient tenir. Et je n'en avais point l'âme, et probablement, point la tête.

Toute notre brigade se replie donc sur Lippelo. Ce petit village est bourré de troupes. On a l'air d'arriver au cantonnement. Un cantonnement d'une heure. L'ordre arrive bientôt de réintégrer Puers. Le cortège habituel des fuyards se met en marche. Je suis navré de cette retraite que je ne comprends pas. Tout à coup, nouvel ordre : d'aller réoccuper les positions abandonnées une heure avant. Je suis chargé de rejoindre nos batteries déjà en route depuis un moment, et de leur faire faire demi-tour. Je pars, la tête sur le guidon, comme si j'allais rattraper la victoire un instant dérobée. Je crie aux paysans qui s'arrêtent en me voyant : « *Geen schrick, geen schrick*... pas peur, pas peur ! » Je ne sais où j'ai été dénicher ces deux mots de flamand. Je leur souris et je leur fais signe de retourner à leur village. Ils n'ont cependant pas été fort aimables avec les soldats, dans ce patelin... Mais enfin ! ils ont l'air si minable, maintenant... et puis, je suis si emballé par la meilleure tournure que prennent les choses... Quand, du haut de ma bécane, je lance mon ordre à

notre major, il me semble que j'ai l'air d'un coq qui lance un cocorico...

Nous rappliquons bon train à Lippelo. Un petit frisson a secoué la troupe. Nous allons donc enfin vouloir quelque chose !... Nous allons avoir à accomplir la volonté d'une décision nette...

Un coup de téléphone de la division : il faut décidément se replier sur Puers.

Il est impossible de ne pas souligner l'hésitation qui préside à toutes ces manœuvres. Et si je la souligne, d'ailleurs, ce n'est point pour critiquer ou blâmer, mais c'est plutôt comme plaidoyer à « notre » retraite, et pour bien établir que ce n'est pas à la valeur des troupes qu'il faut attribuer la tournure de cette dernière bataille.

XIII

ANVERS ASSIÉGÉ

Pour la première fois les Allemands viennent se frotter à la ligne de nos forts. Ça nous semble vraiment d'une outrecuidance rare. Auparavant, lors de nos autres sorties, lorsque, sous l'arrivée de leurs masses de renforts, nous étions obligés de nous replier à l'intérieur du camp retranché, ils demeuraient à distance respectable, comme des renards avertis et prudents qui parviennent à vaincre la tentation de chair fraîche dans le piège qu'ils devinent. Dans la place forte d'Anvers, nous nous sentions aussi à l'abri que dans la lune. Et maintenant encore, qu'ils s'avancent avec un air menaçant, il nous semble narquoisement qu'ils veulent prendre la lune avec les dents... ou la descendre à coups de canon!

— Eh bien, qu'ils viennent voir! dit Pirotte...

S'ils ne savent pas ce que c'est que de mettre la main sur un porc-épic...

L'expression est assez juste, pour nous... Il nous semble qu'Anvers est comme un grand porc-épic insaisissable.

— C'est scandaleux, articule Dieltjens...

— On dit qu'ils viennent avec des canons formidables, fait un autre.

— Ils les useront contre nos coupoles, alors.

— Nous avons des vivres pour dix ans, affirme Pirotte avec un aplomb de grand intendant.

— Dans dix ans, il y aura longtemps qu'on aura chanté le bout-de-l'an du dernier Prussien, dit Charlier, paysan luxembourgeois pour qui la mort et les messes qui l'enveloppent se confondent.

— C'est scandaleux, fait l'ami Dieltjens.

— Dix ans sans revoir Bruxelles ! dit Robin, le cosaque aux yeux de fillette... Ce serait à devenir anthropophage !

— Bah ! fait Pirotte avec son sourire de Liégeois... Anvers est une jolie ville... On ne s'y embêterait peut-être pas...

Voici, à peu près dans les termes et tout à fait dans l'esprit, une des conversations que nous avons alors.

Anvers est l'écueil et le phare. L'écueil à briser, comme verre les vagues les plus acharnées. Le phare, où, narguant la tempête, luisent la liberté et la souveraineté de la Nation. Phare aux lueurs rouges debout sur le monde, où luisent aussi le courage et la douleur de la Nation. Nous nous sommes groupés sur ce refuge et sous ce phare, et nous défions l'océan mauvais des vagues teutonnes. Celui qui nous eût dit que, deux ou trois semaines plus tard, nous aurions échangé notre ligne puissante de forts contre un ruban d'eau de dix mètres de largeur, au plat pays du Furnenbach, nous l'eussions lapidé comme un traître, ou enfermé comme un fou. Il a été magiquement prouvé par la suite qu'il en valait mieux ainsi. A ce moment, nous péchions par de multiples ignorances, et par la confiance presque innée chez tous les Belges qu'Anvers était censément imprenable.

Nous nous établissons donc dans le secteur de Bornhem-Dorreghem, légèrement sur la droite de Puers, et dans l'intervalle des forts qui portent le nom de ces endroits. Je ne sais point quel objectif nous visons, mais nous tirons violemment durant trois jours. Cependant, aucun

projectile allemand ne vient marquer l'entrée en ligne de leur artillerie proche. Le temps est merveilleux, et nous avons l'air de nous livrer à un petite guerre sans danger... A un moment, on a crié :

— Les Anglais !

Et dans la plaine, nous avons vu rouler, à douce allure, un train militaire avec un panache de drapeaux rougeâtres au front, et sur toute sa longueur un frétillement de petites ailes blanches, le bonjour lointain des mouchoirs...

Si les Anglais arrivaient jusqu'à nous, c'était donc pour autre chose qu'une résistance. Et je me souviens avoir développé devant mon auditoire de canonniers le plan d'un grand mouvement tournant des Alliés, par Lille, Audenarde, Anvers...

Cependant, il sentait vaguement quelque chose de mauvais, dans les journaux. Il n'y avait pas de précisions, mais il y avait comme une gêne dans l'air. On parlait de canons énormes, et les gazettes allaient jusqu'à envisager des éventualités qui nous faisaient bondir. Le terme de « quatre-cent-vingt » commençait à peser dans les esprits. On ne niait pas l'existence des engins monstrueux. Une partie de la redoute de

Koningshout avait été pulvérisée en deux heures. Ce n'était qu'une redoute, et même qu'une partie de redoute, mais elle avait été rapidement réduite, tout de même. De l'infanterie allemande s'était infiltrée par là à l'intérieur de la ligne des forts... elle avait été décimée, presque annihilée, mais elle s'y était donc introduite, tout de même. A Lierre, il y avait de grands combats autour des forts... Nos troupes résistaient avec un courage héroïque, tuant les assaillants par grappes de mille... Mais il fallait résister avec un courage vraiment héroïque, tout de même...

La confiance de la troupe avait été fêlée comme par un obus invisible des canons monstres. La cuirasse d'indifférence à propos de l'attaque allemande avait été atteinte, et laissait sentir les palpitations du cœur. Mais il y avait des réactions violentes et des courages dressés.

Un jour que nous discutons ça entre camarades, et que j'affirme, moi, l'invincibilité d'Anvers aux flancs de pierre, le lieutenant Nonnon intervient et nous lance, en plein dans les dents, ces nouvelles-ci :

— Anvers imprenable? Sans blague?... Mais nous allons l'évacuer, Anvers ! Le dépôt de notre division est déjà filé sur Ostende, et nous

allons tâcher de l'y rejoindre... Pourvu que nous ne soyons pas écrasés en route, du côté de Gand !

Quand je connaîtrais la bonne source de ces renseignements, je les démentirais vertement, comme je le fais. Le lieutenant Nonnon ne se doute pas qu'il y a des mots qui coupent les jarrets. On ne doit point les prononcer devant ceux qui ont besoin de toutes leurs forces. On ne doit point parler de morts dans les maisons des malades. On ne doit pas désosser l'espoir d'une armée qui se bat.

Voici comment je me venge de l'imprudence du lieutenant. Celui-ci vient de partir, et le commandant passe près de nous.

— Vous permettez, commandant?... Est-ce vrai que l'armée doit abandonner Anvers pour gagner le littoral, à moins qu'elle ne se fasse écraser en route?

— Qui est-ce qui peut raconter des balivernes semblables? dit le commandant d'un air furieux.

Je n'aurais point poussé la cruauté plus loin, mais Pirotte intervient :

— C'est le lieutenant qui dit ça... C'est sans doute pour nous encourager...

J'avais interpellé de la sorte le commandant,

à moitié pour nous venger du lieutenant, à moitié pour satisfaire la fringale de réconfort dont nous avions besoin.

Voilà ce qui était parlé : des balivernes ! Voilà le mot qu'il nous fallait pour qualifier toutes les menaces : des balivernes ! Voilà le mot qu'il faut appliquer, pour les soldats, à toutes les forces à craindre : des balivernes !

Cependant, le lendemain, les pronostics pour l'abandon d'Anvers s'argumentent de petits faits nouveaux. Tous s'accordent à des préparatifs de route. Nos batteries, vers midi, se mettent en marche. Nous rencontrons le régiment de carabiniers de notre brigade dans un village proche. Je dis « le régiment de carabiniers », car depuis Lierre déjà les deux régiments qui marchaient avec nous ont fusionné. Il y avait eu plus de la moitié de pertes dans chacun. L'effectif du régiment actuel n'est pas complet.

La rencontre de nos petits carabiniers et la formation d'une colonne de marche indiquent un déplacement assez long de la brigade.

Voici en effet que nous traversons l'Escaut sur un pont de planches récemment construit, à L'Écluse. J'ai encore dans les yeux le panorama de cette petite ville pimpante, qui se regarde dans

l'eau calme. Le bruit se répand à ce moment que nous allons livrer une bataille du côté de Termonde, et j'ai comme le pressentiment que nous quittons le camp retranché d'une façon définitive. J'en conserve donc, dans les yeux, le dernier tableau qui y passe, et je crois que c'en est le coin le plus joli : petites maisons à pignons flamands, roses et blanches, devant l'Escaut, comme des coquettes devant leur miroir.

Nous arrivons le soir même à Zeele, petite ville qui doit se trouver à peu près à mi-chemin d'Anvers à Gand, en suivant le fleuve.

C'est entre cette ville et Termonde (qui se trouve de l'autre côté de l'Escaut), aux alentours des villages de Berlaer et de Bosch, que nous livrerons demain la bataille violente qui permettra la retraite du restant de l'armée vers le littoral.

XIV

LA BATAILLE DE BERLAER

Pour bien comprendre cette bataille au point de vue stratégique, il faut établir, ne fût-ce que dans les grandes lignes, ce que voulaient les Allemands et ce que nous voulions, les moyens employés de part et d'autre, et finalement le résultat atteint.

Voici les indications, à dessein succinctes, pour ces divers points :

Le but des Allemands était d'empêcher l'armée belge de quitter Anvers pour le littoral et d'opérer sa jonction avee les Alliés — soit en lui barrant la route, soit en l'accolant, pour la battre, aux frontières de Hollande.

Notre but, à nous, était au contraire d'arrêter les Allemands pour permettre au reste de l'ar-

mée d'accomplir cette jonction, par le nord des Flandres et le littoral.

Pour réaliser leur but, les Allemands, venant du sud, devaient traverser l'Escaut en aval de Gand.

Pour réaliser le nôtre, nous devions nous opposer à ce passage.

Les Allemands, ayant le choix de l'endroit, s'étaient habilement présentés devant Termonde. Nous devions venir nous opposer à eux du côté de Berlaer. Je dis que les Allemands avaient habilement choisi l'endroit. Voici pourquoi : l'Escaut y fait une boucle profonde ouverte vers le nord. Nous devons donc nous aventurer dans cette boucle, et exposer nos flancs. Et l'on verra, par la suite de la bataille, quel inconvénient et quel danger pouvait avoir pour nous le terrain de combat auquel les Allemands nous avaient astreints.

Quant au résultat atteint, l'histoire de notre retraite sur le littoral et de notre résistance sur l'Yser l'éclaircit suffisamment.

Donc, au matin grisailleux, nous quittons Zeele pour prendre la direction du sud. Par coïncidence, je suis encore agent de liaison entre le général et notre artillerie. Ce n'est point

là un poste sans danger : depuis le début de la campagne, la moitié des cyclistes attachés au général ont été tués ou blessés.

Des forces nombreuses se développent dans la boucle boisée. Notre brigade se trouve en tête, et nous allons occuper la région immédiate de Berlaer. Les Allemands cependant sont avertis de notre mouvement, et les premiers ils se découvrent et nous saluent. La bataille ne commence point — comme un air de musique — par une espèce d'accordement des instruments. Elle débute d'un seul coup, et de ce premier coup, nous sommes tous au diapason. Des centaines de coups de canon marquent la première minute. C'est une surprise de violence, comme deux duellistes qui, dédaignant de ferrailler, n'auraient attendu que le signal pour se précipiter l'un sur l'autre. Nous nous portons en avant, dans la plaine déjà bouleversée d'où monte la fumée d'une quantité de petits volcans. Nous allons atteindre Berlaer, quand, tout à coup, quatre shrapnells se cassent avec un bruit sec juste au-dessus de nos têtes... Tous les cavaliers, général y compris, sont jetés à terre par les chevaux cabrés. Heureusement, point de mal : les shrapnells, se développant en gerbes

suivant leur trajectoire, ne peuvent toucher immédiatement en dessous de leur éclatement. Si nous avions eu six mètres de retard, nous étions balayés comme des mouches.

En arrivant à Berlaer, de nouveaux sifflements, plus courts, plus vifs, se mêlent aux grosses ferrailles qui mugissent dans l'atmosphère : les balles passent par les intervalles des maisons de gauche, et vont s'aplatir contre les maisons de droite. Nous traversons ces intervalles en courant et en nous faisant tout petits ; nous longeons les murs des maisons et des jardins, et nous baissons la tête pour ne point dépasser le faîte de ces derniers. Des petits obus de 77 enfoncent, de ci de là, des façades ou des toits, tandis que de grosses marmites déracinent des maisons et des pâtés de maisons. Du bord du village, nous voyons l'autre rive de l'Escaut, où s'allument en même temps des pièces par douzaines.

Deux batteries allemandes, situées sur une même et courte ligne, tout au bord du fleuve, ont été éteintes sous notre feu. Leurs servants ont été tués et chassés, et l'on peut voir les huit canons noirs abandonnés et muets, comme des ferrailles inutiles. Plusieurs fois, des artilleurs

ennemis essaient de venir les réoccuper et leur rendre vie, mais ils sont tassés et retassés en chemin par nos shrapnells.

De notre côté cependant, les pertes s'accentuent... Dans les rues de Berlaer, sous les obus et parmi les balles, une file ininterrompue de blessés sanguinolents et clopinants que des projectiles nouveaux abattent parfois! Minables rescapés au corps troué, qui rampent et manœuvrent encore pour éviter de nouveaux trous, pour sauver leur pauvre chair déjà frappée...

Le général Delforge m'envoie auprès de notre major pour demander de faire avancer immédiatement une section par ici. Le major Didier se tient un peu à l'arrière, avec notre batterie en réserve. Petit voyage rapide où les distractions ne manquent pas. Les imprévus non plus. Les imprévus, ce sont les shrapnells qui piquent, de ci de là, leurs flocons blancs, parmi la chanson des balles et la grosse caisse des obus lourds.

J'en ramène le lieutenant Nonnon avec deux canons. Le général lui donne les indications nécessaires, puis il ajoute d'une voix ferme :

— Que les hommes soient tués, je m'en fiche... Que les canons soient démolis, je m'en fiche...

Que les chevaux soient abattus, je m'en fiche... mais il faut tenir jusqu'au bout !!

Je sourirais de la gradation qui caractérise, en augmentant, l'intérêt que le général attache aux divers éléments d'une batterie, si le moment n'était point plutôt à applaudir aux paroles viriles.

Le lieutenant Nonnon est tout blanc. Je me hâte d'affirmer que ce n'est point de peur ou même d'appréhension. Le lieutenant Nonnon est devenu tout blanc parce qu'il vient d'être secoué par le grand frisson de la responsabilité, et du rôle délicat et glorieux à accomplir.

Voici ce qui nécessitait l'entrée en ligne d'une section avancée :

Pendant la nuit, quelques soldats allemands étaient parvenus à passer l'Escaut à la nage, et, à l'aide de longues cordes, à la faveur d'un rideau de peupliers, ils avaient tiré à eux des radeaux chargés d'autres soldats. Ensemble, ils avaient renouvelé l'opération en plus grand, et ils étaient même arrivés à amener de ce côté-ci un léger matériel d'artillerie.

Ils venaient de se démasquer et menaçaient de flanc une de nos premières lignes.

La section du lieutenant Nonnon rejoint donc

l'infanterie engagée contre eux, et commence le tir à six cents mètres, sur but visible. J'ai entendu dire, après la bataille, par des fantassins, que ces deux petits canons leur avaient sauvé la vie. En tout cas, l'attaque des Allemands à cet endroit est coupée net pendant un bon temps.

Cependant Berlaer est de moins en moins tenable. Le cyclone de mitraille qui s'abat sur le village s'acharne, tourbillonne, et le secoue de fond en comble. Je reçois l'ordre d'aller porter un nouveau message au major Didier. La plaine est un enfer strident et fumant. Je suis heureux néanmoins d'avoir à la traverser, rien que pour aller respirer trente secondes en dehors de tout cela. Quand je reviens, cassé en deux sur ma bécane, à folle allure, j'entends quelqu'un me crier sur ma gauche : « Fernand ! Fernand ! »

Je tourne la tête et je vois mon camarade et compatriote, Maurice Ch., qui se traîne le long d'un fossé. Il me montre sa jambe et me fait signe qu'il y est blessé. Mais comme nous nous trouvons dans une plaine battue de shrapnells, et que j'ai un pli urgent à porter, je n'ai point le temps de m'arrêter et de m'informer de sa blessure. Mais de voir quelqu'un de chez nous saigner d'une balle allemande, me donne une

petite rage spéciale — comme le frisson du petit patriotisme spécial que nous avons tous pour notre ville ou pour notre village. Sous la mitraille même, la vue de mon ami blessé m'évoque les francs gars et les bonnes gens de chez nous, et toute notre petite localité calme et familière, où l'on parle français, comme des gens de la grande race que nous sommes, et où des Allemands, maintenant, jargonnent dans quelque affreux dialecte poméranien ou bavarois.

Un peu plus loin, je rencontre le commandant Van Maldeghem, qui revient de Berlaer. Il m'arrête et me conseille d'attendre le général un peu en arrière, avec lui. Mais j'ai un pli à porter, et je le porterai, coûte que coûte! D'ailleurs, le général peut avoir besoin de moi pour un message nouveau! Je me contente donc de croiser le commandant Van Maldeghem, et je pousse en avant... A Werchter, nous avons eu la journée des gros obus... Sur l'Yser, nous aurons la semaine des « gros noirs »... Aujourd'hui c'est la journée des shrapnells... Ils font des rideaux de fumée blanche dans les arbres; dans la plaine, ils ont l'air de fumées blanches qui sortent d'une multitude de maisons et de cheminées invisi-

bles... Aujourd'hui, pour la première fois avec constance, les shrapnells allemands éclatent à la bonne hauteur. Je me suis vainement demandé parfois pourquoi leur tir à shrapnells était en général si défectueux, surtout quand je les vois travailler comme aujourd'hui... Peut-être est-ce nous qui leur avons donné une petite leçon, en leur indiquant, avec une précision mathématique, avec les éclatements aux ellipses mortelles de nos projectiles, la hauteur propice à faire s'épanouir les petits engins meurtriers, la hauteur où ça rend et où ça tue!...

Devant moi, derrière moi, barrant la route, s'éclaboussant sur les pavés, hachant les arbres, hersant la terre, les shrapnells se déchirent avec des craquements secs, et déversent leur pluie de plomb. Il n'y a plus de prudence qui tienne... Il n'y a plus à s'arrêter ou à reculer : la mort est partout, ici, en arrière, comme en avant... Il n'y a plus qu'à compter sur sa chance, et à faire son devoir! Je pousse en avant, dans les fumées qui persistent un instant, parmi les éclatements métalliques des shrapnells, qui font oublier les *ziii-ip*, *ziii-p* aigus et nombreux des balles. Quand j'arrive à Berlaer, quelques fantassins accroupis contre un

mur m'annoncent que le général vient de partir. Ils m'indiquent le chemin qu'il a pris, et qui retourne à l'arrière, suivant une ligne presque parallèle à celui qui m'a amené. Ces deux chemins bifurquent presque, à cinq cents mètres de Berlaer ; une ferme seule se trouve entre eux. C'est là que l'état-major vient de s'établir. Le commandant Van Maldeghem s'y trouve aussi. Le général l'envoie en mission, et je l'accompagne pour plus de sûreté. Nous sommes partis depuis cinq minutes, qu'aux sifflements des balles et des shrapnells se joint un roulement mugissant de gros obus, puis deux, puis trois, puis dix. Nous nous sommes jetés à plat ventre, et nous les voyons lancer leurs bombes noires le long de la route. Le tir d'artillerie des Allemands s'accentue encore, brusquement. Le commandant Van Maldeghem me charge d'aller indiquer la situation à notre major. Il emploie des termes techniques dont j'ai perdu le souvenir aujourd'hui, mais qui veulent dire clairement que le commandant désire partager la responsabilité, et qu'il demande la présence du major. Je fais la traite qui me sépare de ce dernier en un quart d'heure. Les shrapnells et les gros obus surtout ont l'air de s'acharner sur la

route. On dirait que celle-ci est repérée de plusieurs côtés à la fois, et que les Allemands veulent l'abîmer ou casser une retraite qu'ils prévoient.

Mais nous avons à protéger le grand mouvement qui va d'Anvers au littoral, et malgré la puissance formidable qu'ils dressent contre nous, ils ne passeront que quand notre but sera atteint, ou quand nous serons tous cloués là, aux cailloux des chemins, ou culbutés là, dans la terre des champs ou les feuilles des bois.

Je rejoins notre major, et je lui explique l'affaire. Il saute immédiatement en selle. Je lui dis :

— Major, vous allez entrer dans la fournaise, mais je ne suis pas sûr que vous en reviendrez.

Il me regarde dans les yeux. Il sent bien que c'est grave. Je lui ai dit cela naturellement, non pour envisager son danger personnel, mais pour lui indiquer la situation. C'est bien ainsi qu'il le comprend : le major Didier n'aurait pas une contraction de sourcils devant la mort certaine.

Je reviens auprès du général, qui s'est porté un peu en arrière. Tout autour de nous, nos petits canons, soudain multipliés par le replie-

ment ici de plusieurs brigades, allument un grand cercle de feu, et répondent fiévreusement à l'attaque acharnée qui s'abat vers nous. Nos fantassins et nos mitrailleurs occupent les petits bois environnants, et l'on entend de très près les milliers et les milliers de bruits mats de leur tir. Pendant toute la fin de l'après-midi, notre artillerie bombarde Berlaer, que nous avons évacué quelques heures auparavant. Cependant les projectiles allemands ont l'air de converger vers nous. Ils vrombissent de droite, de gauche et de l'avant. Leurs roulements s'entre-croisent au-dessus de nos têtes. A l'entrée du soir, l'état-major se porte légèrement en avant. Nous nous tenons derrière une petite maison basse, quand une pluie de shrapnells venus subitement de la gauche-arrière s'abat autour de nous. Mon camarade Carlier, qui s'est affalé de fatigue au pied du mur, n'ouvre même pas les yeux. Je l'invite à venir se mettre à l'abri contre l'autre façade; il me répond : « Laisse-moi dormir... je m'en fiche ! » Un gendarme, planton à l'état-major, me montre sa main dont le pouce vient d'être arraché. Le général Delforge ne fait pas un pas pour se garer. Toussaint me dit :

— Veux-tu partager ma boîte de sardines?

Et tandis que les shrapnells accourent se casser presque au-dessus de nos têtes, et que les gros obus noirs viennent faire de grandes fosses autour de nous, mon ami Carlier roupille comme un bienheureux, le gendarme bande sa main, le général fait quatre pas en avant et quatre pas en arrière, Toussaint et moi cassons la croûte, et Van Waefelghem raccommode un vieux caban déniché quelque part et dont il s'affuble comme d'une cape...

Une heure plus tard, je vais porter un nouvel ordre à notre major, qui a rejoint à l'arrière les échelons de ravitaillement. Quand je reviens, j'apprends que notre état-major s'est encore porté assez sensiblement en avant, et je le trouve dans la ferme que nous avions occupée vers midi, à cinq cents mètres des lignes ennemies. Je veux approcher, mais je suis arrêté par une sentinelle, et j'aperçois les autres cyclistes qui se tiennent, eux aussi, à distance de la maison. Je les rejoins, et ils m'expliquent que le général Lantonnois et un général de brigade viennent d'arriver, et qu'ils tiennent conseil dans cette ferme. Défense d'approcher, parce qu'il s'y discute, paraît-il, des questions graves. Je n'ai

point pu contrôler la véracité de ce que mes camarades racontent, et je vais donner leur récit à simple titre documentaire pour notre état d'esprit :

Nous nous sommes engagés forcément dans une boucle du fleuve que les Allemands attaquaient par la pointe. Maintenant, ils s'étaient portés aussi sur la gauche et la droite de cette boucle, et, de la rive méridionale de toute cette partie de l'Escaut, ils nous bombardaient les flancs et même l'arrière. Ils nous entouraient par trois côtés, et, si nous n'étions pas cernés effectivement sur notre dos, du moins établissaient-ils un barrage d'obus lourds presque intraversable. Devant cette situation, les généraux réunis discutaient de la continuation d'une bataille très meurtrière et presque sans issue, ou d'une reddition qu'on allait jusqu'à envisager. On avait entendu le général Delforge dire :

— J'aimerais mieux mourir avec toute ma brigade...

Je répète que j'ignore si cette histoire avait le moindre fondement, sauf les paroles du général Delforge qui sont certaines, mais à ce moment elle nous atterrait. Mais nous tînmes, nous aussi, les cyclistes, notre petit état-major... Nous

décidons que, dans toute éventualité, nous ne nous rendrions pas, et que nous essaierions, quant à nous, et coûte que coûte, de nous faufiler par un endroit quelconque, et d'échapper, fût-ce par la mort, à la honte et à l'horreur d'être prisonniers de ces bandits. Je m'empare du fusil et des cartouches d'un mort culbuté là, à quelques mètres, dans un fossé, et sous la lune naissante, mes camarades, qui sont des carabiniers cyclistes, m'enseignent le maniement du mauser, avec des voix graves et des yeux qui luisent...

Cependant, la nuit se passe calmement. Un cycliste de la 102e vient me remplacer chez le général, et je rejoins ma batterie dans un tout petit village de l'arrière. Pour ma part, je couche sur de la paille, dans un cabaret où flambe un bon feu de bois, et où on nous fait continuellement de grandes cruches de café. Après bon travail, bon gîte! Maintenant c'est le feu clair et le café qui fume dans ma grande jatte à fleurs : jouissons de l'aubaine, sans penser de quoi demain sera fait...

Elle n'est point longue, la nuit que nous passons dans ce paradis... Il faut encore allumer les lampes dans les maisons, et les lanternes dans

les granges et sur la route, quand l'ordre de départ arrive. Par des petits chemins mal frayés et qui font des zig-zags dans les champs et dans les bosquets, nous allons prendre position dans une plaine étroite bornée de taillis. Pendant deux heures, c'est le silence. Par ci, par là, une fusillade peu dense qui s'éteint rapidement. Il y a comme une hésitation de part et d'autre à engager la bataille. Cependant, quelques coups de feu bien séparés partent à côté de nous, et nous sommes étonnés d'entendre siffler les balles. Il doit pourtant y avoir de notre infanterie de ce côté-là... Mais brusquement la fusillade s'accentue, et les balles siffleuses se multiplient. Nous changeons de position, et nous nous portons à deux ou trois cents mètres sur la droite, un peu en arrière du hameau de Bosch. Les balles nous suivent comme une cible mouvante. Comment se fait-il que notre infanterie ne réponde pas? La fusillade allemande a l'air de s'approcher sans cesse.

Nous voyons passer une section de fantassins à cent mètres derrière nous. Notre commandant interpelle son officier et lui demande de s'établir auprès de nous, comme soutien immédiat d'artillerie. Les fantassins, peu nombreux, se pos-

tent dans un fossé, à dix mètres de nous, et derrière une meule qui se dresse à cinquante pas sur notre gauche.

Le sous-lieutenant Servais — ex-adjudant promu depuis quelques jours au grade d'officier — arrive au galop, je ne sais d'où. Il demande au commandant si nous n'avons pas reçu l'ordre de battre en retraite, puis il ajoute :

— Les deux autres batteries sont déjà parties, depuis au moins une demi-heure.

Le commandant n'a rien reçu du tout. Il me commande d'aller voir ce qu'il en est, et, comme je saute sur ma bécane, je l'entends qui ajoute :

— En tout cas, pour rester dans ces parages, il faudra changer de position.

Je file à toute allure vers la grand'route. J'entends tonner le canon sans arrêt, mais je ne vois point éclater de projectiles. Quand j'arrive sur cette grand'route, je suis étonné du nombre de fantassins qui y circulent. Il en arrive des compagnies par tous les petits chemins latéraux. Il en sort des bois, et j'en vois dans la plaine qui longent les haies pour y arriver. Toute cette infanterie se meut suivant la direction du nord. Un peu plus loin, la grand'route fait un coude brusque qui va vers Zeele. Le mouvement

quitte alors la grand'route, et s'engage dans un chemin de sable assez large qui s'enfonce dans les sapinières et les bruyères. Je puis à peine avancer sur le chemin mou. Je dépasse cependant et continuellement les fantassins qui y cheminent. Les obus commencent à éclater pas loin de nous : on les entend venir de droite et s'abattre sur notre gauche, ou venir de gauche et s'écraser sur notre droite. Tous les obus tirés — qu'ils viennent de l'un ou de l'autre côté — passent au-dessus de nos têtes. Ça plafonne comme une voûte basse au-dessus du chemin que nous suivons. Le mur de fer que les Allemands essaient de dresser là a un trou ; le barrage a une porte et une issue. C'est par là que nous passons sans pertes, par miracle.

Cependant, je rejoins le commandant Bruyneel à la tête de sa batterie. Il y a plus d'une heure en effet qu'il a reçu l'ordre de battre en retraite. J'aperçois le général Delforge, et je vais lui expliquer la situation de notre batterie. Je lui demande ensuite s'il n'a point d'ordres pour elle. Le général jette de grands cris en disant que l'ordre de retraite avait été adressé depuis longtemps, que la batterie devrait être ici, qu'elle allait être prise par les Allemands, et

qu'il fallait essayer de la sauver par tout moyen.

Le général avait en effet envoyé l'ordre aux trois batteries à la fois, mais nous ne l'avions pas reçu. L'intermédiaire a dû avoir quelque chose à se reprocher. J'espère pour lui que ç'avait été une distraction...

Je dis au général : « Je vais tâcher de lui transmettre l'ordre », et je file en bécane, remontant tout le mouvement de retraite, à travers sables mouvants, ornières, bruyères... à travers les fantassins qui doivent se garer, et qui ne me disent point de gros mots au passage, parce qu'ils sont étonnés de me voir rouler avec tant d'intrépidité vers les lieux dont ils s'éloignent avec la même allure. Au bout d'un temps, les intervalles s'allongent entre les unités de fantassins qui battent en retraite, et j'en peux rouler mieux à mon aise et plus rapidement à ces moments-là. Les fantassins que je rencontre successivement marchent successivement de plus en plus vite... Si la voûte allait se casser... si le barrage allait s'écrouler... si le trou allait se boucher !!...

Plus je roule, plus ceux que je croise me regardent avec intérêt... Je ne suis point vantard de tempérament, et je souris un peu de

devoir raconter ça... Mais ce jour-ci, j'ai vraiment fait mon devoir, et l'aventure devient assez caractéristique pour que je ne puisse l'exclure de « mon » récit de campagne. Il y a d'ailleurs beaucoup de soldats qui en ont vu et fait de plus « drôles »...

J'arrive donc, en fin de compte, à l'endroit où j'avais rejoint la grand'route en venant de notre batterie. Je prends le chemin de sous-bois qui conduit à l'emplacement où j'avais laissé la batterie en position, et quand j'arrive, bernique! plus de batterie, plus de soutiens d'artillerie, plus rien! Je me souviens de l'intention du commandant de changer en tout cas d'emplacement, et je me mets à la recherche de la nouvelle position probablement choisie. Je tourne dans les parages depuis dix minutes — et, sincèrement, je me sens fort isolé, et je trouve que c'est long, — quand tout à coup je vois quelques fantassins du 10e de ligne déboucher d'une ruelle, en courant à quatre pattes. Ils m'aperçoivent et crient :

— Demi-tour! demi-tour! Les casques à pointe à cinquante mètres!

Je saute en bas de ma bécane que je retourne d'un coup de poignet, et quand je mets le pied

sur la pédale pour filer en sens inverse, et que je jette un coup d'œil oblique derrière moi, je vois débouler sur la voie six, huit, dix Allemands... Je ne pense vraiment pas à les compter. Mais déjà je pousse comme un enragé, quand les balles commencent à me frôler les oreilles. C'est comme si toutes les abeilles d'une ruche étaient lâchées contre moi. Un instant, j'ai l'envie de me jeter en plein bois avec ma bécane et de fuir comme je pourrai, mais je crois que c'est la crainte d'être fait prisonnier qui m'en retint. Et je continue donc pendant plus de cent cinquante mètres de grande route toute droite sous la grêle de balles qui giclent autour de moi. Il me semble que j'ai l'air d'un de ces gibiers que je chassais, au bon temps de paix, dans nos montagnes d'Ardennes. Je connaîtrai désormais l'état d'âme des sangliers ou des chevreuils quand ils détaleront sous les coups de feu de nos chasses futures. J'ai une allure qui n'a rien à voir avec les 10 kilomètres à l'heure recommandés par les poteaux indicateurs à l'entrée des villages. Je traverse une partie du hameau de Bosch, avec une célérité à côté de laquelle Petit-Breton, Garrigou, Van Houwart ne seraient que de la petite bière. Et

cependant, je jurerais bien avoir eu, dans mon encadrement de balles prussiennes, un petit sourire fort réel. Il me semble que j'avais l'air de jouer à la marelle avec elles, et que je me disais : « Elles ne m'attraperont pas ! elles ne m'attraperont pas ! » Maintenant, je pense qu'il fallait que j'aie affaire à de fichus tireurs, pour n'être point dégringolé dans ces conditions-là. Maintenant, je pense que j'ai mis un gros quart d'heure pour raconter ce pédalage intensif qui ne dura pas un quart de minute. Il me semble que j'y ai eu des impressions diverses, qui ne sont peut-être venues qu'après coup.

Enfin, la route faisant un coude à environ cent cinquante mètres de mon départ, je suis assez rapidement à l'abri, et vingt coups de pédales plus loin, je m'arrête pour réfléchir...

Je me dis : « Mon petit, c'est pas mal réussi comme emballage, ce que tu viens de faire là... mais si tu continues la prouesse dans la direction de cette route, ta batterie et tes copains, qui ne sont probablement pas loin d'ici, ne recevront l'ordre que tu leur apportes que dans un temps fort lointain...

Ce rappel de la batterie et des copains déter-

mine sa conduite. Je pars, vélo à la main, browning au poing, par un petit chemin latéral. Ah ! mes braves copains Dieltjens, Pirotte, Charlier, Robin, et tous les autres, et vous aussi, mes petits canons aimés, si vous êtes là, quelque part, ignorant encore du danger, et s'il reste un brin d'espoir de vous avertir et de vous sauver, comptez sur moi : je vais battre tous les champs et toutes les haies, et s'il y a des Allemands entre vous et moi, peut-être du moins entendrez-vous les coups de fusil proches, révélateurs de leur présence. Mais j'ai beau chercher pendant de longues minutes, et retourner même flairer du côté où j'ai servi de cible aux casques à pointe, j'ai beau tourner et retourner tout le coin de plaine, je ne vois rien. Ce qui m'étonne presque autant, c'est de ne point me trouver à nouveau nez à nez avec des Allemands. Je viens de rattraper la voie large qui longe le hameau de Bosch, et, en désespoir de cause, je pense à rejoindre la retraite, s'il en est temps encore. Je grimpe donc sur ma bécane, et j'en donne à pleins jarrets, quand tout à coup, dans un petit chemin boisé perpendiculaire à la grand'route que je suis, j'aperçois une bande d'Allemands qui s'a-

vancent, l'arme au bras. Je suis passé trop vite au bout du tunnel de feuilles de leur sentier, et ils n'ont pas eu le temps de tirer. Une idée me traverse : je freine sur place, je dépose ma bicyclette sur un tas de cailloux, bien à la main, pour pouvoir la reprendre du premier coup, je dégaine mon browning, et je me rase jusque dans le buisson qui se trouve à l'entrée du sentier. Je vois les Allemands approcher à quarante ou cinquante mètres, et pan ! pan ! pan ! sept fois je leur décharge mon browning dans le tas... Ils se précipitent dans le taillis. J'en vois un qui entre dans les branchages, à la renverse. Il y en a sûrement un de touché ! Je ne sais rien de plus. Ce n'est pas le moment d'aller contrôler le résultat du tir. Je saute sur mon vélo, et, jubilant, je détale avec une allure auprès de laquelle de nouveau Petit-Breton, Garrigou ou Van Houwaert seraient de la petite bière...

Au bout d'un bon quart d'heure, je rejoins une petite troupe de fantassins belges en retraite sur la grand'route. Ils ont l'air fort étonnés de me voir. Leur officier m'interroge :

— Qu'est-ce que vous faites par ici, artilleur ?

— Comme vous voyez... je bats en retraite...

— Comment, vous battez en retraire tout seul, vous ? Vous n'avez pas eu d'émotion par là !...

— Par le fait, je me suis déjà senti plus en sûreté... Mais maintenant que je tombe sur votre bande de lascars, je suis vraiment bien à mon aise.

— C'est ça, dit le lieutenant en plaisantant, si les Allemands arrivent, nous nous mettons tous autour de vous, et nous vous défendons jusqu'à la mort, comme le drapeau.

Nous continuons notre route, tout en blaguant. Nous nous racontons nos petites histoires respectives de ces deux jours de bataille. Cependant, l'idée de ma batterie me serre le cœur... Je ne l'ai point vue sur la route de la retraite, et je pense avec angoisse qu'elle a peut-être été prise par les Allemands... Cette inquiétude me pousse à abandonner mes « piotes » du 10e de ligne, pour essayer de rejoindre ma brigade, et de savoir ce qu'il en est. Je remonte donc, d'un train enragé, toute la route de la retraite. D'abord je ne rencontre que des unités de la 4e division, puis enfin je tombe sur des grenadiers de la 20e brigade, c'est-à-dire de notre division. Je les suis pendant un bon temps, puis je finis

par les dépasser, et je découvre bientôt une compagnie de carabiniers de la 19e brigade. Ils sont isolés dans la 20e, mais leur officier connaît l'itinéraire à suivre, et je les accompagne pendant une heure. Puis, comme il me semble que ça traîne, et qu'en définitive je sais que je n'ai qu'à pousser de l'avant pour rencontrer forcément notre brigade, je repars de nouveau tout seul, le long d'une colonne maintenant ininterrompue de fantassins de tous régiments. Vers 4 heures du soir, on me signale de l'artillerie en avant. Je la rejoins, et j'ai la veine de tomber enfin sur le commandant Bruyneel. Mais il n'a pas de nouvelles de notre batterie. Je tombe un peu plus loin sur l'état-major de la brigade, mais les commandants qui y sont attachés et que je questionne ne savent rien... Je reste auprès du général, car c'est sans doute ici que j'aurai les premiers renseignements. Le major Didier s'y amène bientôt, mais pas de nouvelles...

Nous arrivons ensemble dans un petit village où cantonne, depuis le début de la guerre, de la garde civique de l'agglomération bruxelloise. Ces braves gens attendent anxieusement leur ordre de départ... Dame ! si l'armée se replie, c'est qu'il y a vraiment du danger... Leur rôle

n'est pas de protéger la retraite de l'armée, affirment-ils en se démenant... Je crois bien !!

Je reconnais un de leurs officiers. Poignée de main...

— Tiens, dit-il, je viens de voir Meyer. Il est fourrier, maintenant.

— Comment, Meyer est par ici?

— Oui, il est avec sa batterie... dans le petit chemin qui longe ces peupliers là-bas.

Alors, quoi ! Serait-il possible que la 101[e] soit ici?... Je laisse mon officier de garde civique un peu interloqué de mon brusque départ.

Cinq minutes après, j'arrive comme un bolide au milieu de ma batterie.

Je serre la main à tous les copains. Dieltjens me dit :

— J'ai eu bien peur...

— Vous avez été serrés? lui fais-je en souriant déjà.

— Ç'a été dur... mais c'est pour toi que j'ai eu peur! répond-il d'un air gentiment vexé.

Et il m'entraîne par le bras jusqu'auprès du commandant. Celui-ci me donne la main, et me fait raconter ma petite histoire. Puis il me dit :

— Oui, je vous signalais déjà disparu... Je vous croyais mort ou prisonnier... Je pensais

bien que vous reviendriez par là, apporter la réponse... Nous n'avons pu l'attendre...

Et il m'explique que notre batterie, oubliée sur place, et dans une position de plus en plus intenable, était partie d'autorité au dernier moment, par des chemins invraisemblables.

Somme toute, nous avions été réciproquement inquiets sur notre compte, et moi qui, le matin, étais parti vers notre batterie comme un sauveur, j'y rentrais le soir comme un rescapé.

A 8 heures du soir, l'ordre de départ arrive. La bataille de Berlaer a atteint son but, et les deux divisions qui y prirent part vont à leur tour, dégagées, entreprendre la grande retraite vers le littoral, et rejoindre le restant de l'armée, dont elles ont efficacement protégé le mouvement.

XV

LA RETRAITE SUR GAND, BRUGES, DIXMUDE ET LE LITTORAL

Tous les cyclistes et des cavaliers de la brigade et même de la division filent sur la grand'route qui conduit vers Gand. Nous partons avec une mission double : d'abord en commission d'installation, ensuite pour éclairer le chemin contre des patrouilles ou même contre un mouvement possible des Allemands de ce côté-là. Cependant, nous ne rencontrons rien d'anormal. Nous roulons en vitesse, et nous arrivons à Gand vers 11 heures de la nuit noire. Pas une âme sur notre passage... De temps en temps, du fond de rues ou de ruelles latérales, des galopades en sabots qui s'enfuient... Parfois, quelqu'un nous interpelle avant de se sauver : « Sales Alboches ! Smerlap !! » On nous prend pour des

Allemands... Nous traversons toute la ville ainsi. Les chevaux trottant et piaffant font jaillir des étincelles sur les pavés noirs; les cyclistes roulent sans bruit, en file, comme des ombres... Nous sortons bientôt de Gand, pour aller préparer le cantonnement dans un petit village proche qui s'appelle Mariekerke, ou Mariaburg, ou quelque chose d'approchant... Je sais qu'il y a Marie ou Maria dans son nom... A mi-chemin, nous tombons sur un convoi militaire en halte. Je reconnais immédiatement les petites voitures : ce sont les Français... On s'arrête, on fait connaissance : ce sont les fusiliers marins qui se dirigent vers Anvers... Un petit groupe avec lequel je converse montre beaucoup de curiosité au récit de notre bataille de la veille... et du jour même! Il y en a parmi eux qui n'ont pas encore vu le feu, et je leur fais l'effet d'un vieux combattant de 1870 qui raconte ses histoires, et que l'on envie pour ses belles aventures... Je sens qu'ils sont affamés de combats et de gloire, mes jeunes nouveaux amis, et qu'ils ne rateront pas le morceau quand il se présentera! Tout le monde sait maintenant que ça n'a point tardé, et l'histoire des huit mille héros de Melle et de Dixmude est connue du monde. Durant des mois,

dans ce petit coin de Belgique, ils ont fauché des masses allemandes, et récolté une gloire unique. Beaucoup d'entre eux ont été écrasés par la gloire. Ceux qui en restent maintenant sont laurés par la gloire de tous : c'est un héritage d'héroïsme à soutenir. C'est une Histoire à continuer. Il faut se découvrir devant les fusiliers marins qui survivent, qui soutiennent un Passé lourd, et continuent une Histoire immortelle...

Une demi-heure après avoir quitté les bérets ronds à pompons rouges, nous arrivons au patelin terminus. Et il est rudement temps qu'il soit terminus ! Pendant que le commandant Van Maldeghem et les fourriers sont à l'intérieur de la maison communale pour arranger l'ordre des logements, je m'assieds sur le trottoir, le dos à la façade... et je m'y endors... Quand je me réveille, deux heures plus tard, il y a beau temps que mes compagnons ont disparu ! J'ai roupillé sur les pavés comme sur le meilleur lit de plumes... La fatigue avait profité du premier et moindre mouvement de répit pour me terrasser ! J'en souris en me réveillant, et, comme il m'est impossible de rejoindre mes hommes, dans la nuit, vers des fermes inconnues, j'entre dans un cabaret proche, encore éclairé et ouvert pour la

circonstance. On fait du café pour quelques cyclistes des carabiniers qui ont préparé le logement de leurs unités dans le village même. Je participe à la distribution du « jus de chicorée », comme dit un Wallon, sûr de n'être pas compris, puis les bonnes gens me préparent un « dodo » de foin dans le salon de l'établissement, et j'achève béatement une nuit très douce. Le lendemain, au matin, je retrouve ma batterie dans des fermes voisines, et la journée se passe sur l'herbe, sous des pommiers chargés de fruits, dans du soleil. Ça tient fort du paradis terrestre, et, dans les jours et les semaines qui vont suivre, ça tiendra surtout du paradis perdu...

A 12 heures de la nuit, comme disent les paysans de chez nous, l'ordre brusque de départ nous surprend. Il tombe une pluie persistante, et les rues du village propret sont devenues des flaques d'eau et de boue.

A 6 heures du soir, j'avais eu la chance d'être désigné comme cycliste à l'état-major, jusqu'au lendemain. Je dis la chance, car l'état-major et les troupes à pied vont voyager en train... et je profite de l'occasion... C'est la première fois que ça nous arrive depuis le commencement de la campagne, et ça vous donne une petite allure

d'aisance et de bien-être qui étonne et qui fait du bien... Ça sent la villégiature à plusieurs lieues... à beaucoup de lieues. C'est le seul train de plaisir que j'aie connu dans toute ma vie... Il nous emporte vers la ligne bleue de la mer du Nord...

Nous sommes encaissés dans un fourgon à marchandises, avec tous les copains, Toussaint, Van Waefelghem, et les autres. Carlier seul est absent : comme cavalier, il doit faire la route à pied, ou, pour parler plus justement, à cheval...

Rien d'intéressant dans le wagon... Nous allons un petit train-train de train sage et peu pressé. A un de nos nombreux arrêts, nous rencontrons une colonne de cavalerie anglaise arrêtée à un passage à niveau... Magnifiques cavaliers astiqués comme pour la parade... Nous nous saluons du képi et du mouchoir... Ils ont tous un sourire sur le coin de la bouche... Ils vont en sens inverse de nous, comme s'ils remontaient notre retraite...

— Ma parole, dis-je, on dirait qu'ils se paient notre tête...

— Mais non, mais non ! dit Toussaint en rigolant... ils sont tous comme ça, en Angleterre... Ils sont inimitables dans leur genre... Mais sois

sûr que c'est un sourire d'amitié qu'ils ont là... Ah! les braves types!

Toussaint, qui a voyagé en Grande-Bretagne, doit connaître mieux que moi les nuances du sourire anglais. D'ailleurs, je pense qu'il n'y aurait vraiment pas de quoi crâner devant nous, et je redouble mes salutations avec des « Good day! Good day! » imités de Toussaint, et que j'envoie à pleins poumons aux beaux cavaliers à dents blanches qui nous sourient...

Plus loin, des trains chargés d'artillerie anglaise nous croisent à plusieurs reprises... Nous pensons que toutes ces forces, augmentées du groupe de fusiliers marins rencontré près de Gand, vont tâcher d'atteindre Anvers, et d'organiser la défense de la place...

J'aurais peut-être un regret plus grand de penser qu'on va nous remplacer par là, si je n'étais doucement attiré vers le littoral par des présences chères... Ma mère, ma sœur et mon ami sont au Crocodile, près de Middelkerke, et un espoir, et mieux qu'un espoir, un désir et un besoin m'envahit, de les avoir dans mes yeux, ne fût-ce qu'une heure... de les avoir dans mes bras et sur mon cœur, comme la plus grande consolation et le plus grand bonheur qui puissent advenir...

Nous dépassons Bruges, que je n'ai jamais vue, et qui n'est d'ici que quelques maisons qui s'enfoncent et qui meurent dans les grisailles du soir pluvieux ; et vers 10 heures du soir, nous débarquons enfin à Dixmude. A ce moment, moi qui ne suis pas très fort en géographie, je sais à peine qu'il y a par ici un petit cours d'eau qui se nomme l'Yser, et qui file lentement jusqu'à la mer, par Nieuport... Notre arrivée dans le pays de Dixmude, de Furnes et de Nieuport, sur la rive gauche de l'Yser, va marquer une présence glorieuse et un chapitre nouveau. Nous ne nous en doutons point par cette première nuit que nous dormons sur une bonne paille fraîche, dans une des plus luxueuses maisons de la petite cité flamande.

Au réveil, il y a du soleil en plein dessus, et comme un air de fête sur la grand' place. Nos batteries ont logé en route, et on ne signale leur arrivée ici que vers midi. Une idée me prend, un peu folle, et très douce : j'ai trois heures devant moi, et il y a vingt-cinq kilomètres d'ici au Crocodile... en poussant un peu dur, j'aurais une heure à passer auprès de ma mère et de ma sœur. Cette idée ne reste pas dix secondes à l'état de projet... Vlan ! en bécane ! et je pars,

d'une traite... De nombreuses sentinelles se dressent devant moi : heureusement que je connais le mot d'ordre, que je leur lance, sans m'arrêter... Je traverse Perwyze, Ramscapelle, noms ignorés qui prendront plus tard pour moi des significations vivaces et ardentes ; je traverse le canal à Nieuport, pour bifurquer sur la droite, et soudain se déroule devant moi l'Eden le plus magique et le meilleur... La plage m'accueille du sourire animé de ses petites villas, de ses dunes chaudes, du calme de sa plaine, et du dimanche enrubanné de ses routes où villégiaturent des toilettes exquises... C'est une entrée dans un autre monde par une autre époque : c'est une amplitude d'aisance et de joliesse, à tomber à genoux devant, et à dire merci... A dire merci pour un grand baume de paix, de soleil et de robes claires... pour toute une plaine, et tout un horizon, sous tout un ciel bleu, où prendre plein la poitrine tout le calme qu'il y a, et plein les yeux toute la couleur et toute la beauté qu'il y a...

Nul tableau de guerre ne m'a frappé comme ce tableau de paix : il concrétise délicieusement le passé que nous avons eu, et l'avenir que nous voulons avoir. C'est la plage sereine qui m'a fait voir ça, comme un miroir...

Mais déjà je vois la maison rose du Crocodile sortir d'un pli de dunes, à cinq cents mètres de moi... Cette courte distance m'est un vol, avec un doux poignement de cœur. Mon poignet tremble, à tordre la cliche. Je n'ai pas à dire un mot : par les portes entr'ouvertes qui donnent d'ici en ligne droite vers une salle du fond, je vois ma sœur assise se dresser brusquement, toute blanche et la figure décomposée, et crier mon nom... Elle accourt se jeter dans mes bras, et pendant que je l'embrasse longuement, je vois ma petite maman, comme figée sur place, les yeux fixes, les bras raidis voulant se tendre... ma petite maman qui ne peut faire un pas, qui ne peut dire un mot...

Pendant le court moment que je puis rester là, elle demeurera sans une phrase, avec la figure toute plissée par une douleur ou plutôt par une joie douloureuse qui ne peut pas jaillir... Tout ce qu'elle a craint l'étouffe encore, et ma présence vivante, comme un miracle inattendu, la paralyse... Elle tâte inlassablement mes bras et mes épaules, pour sentir ma chair, pour caresser ma chair, qui est la chair du fils, pour la mère, et l'essence de son instinct profond.

Nul ne pourra dire assez simplement les obses-

sions maternelles, aux rêves déments de la chair blanche et du trou rouge. Toutes les mères ont eu les visions mauvaises, comme des coups de lance dans leur maternité. La guerre a atteint et surexcité chez elles une des fibres les plus sensibles et les plus vraies de la nature.

Moi, je me redresse sous cette douleur et ces caresses muettes. Je parle clair et ne veux plus chercher la consolation qui est inférieure à ce qu'il y a ici. Il me faut apporter plutôt du réconfort et des journées d'espoir. Et voilà : je raconte que je suis « dans les bureaux » depuis le commencement de la campagne... que j'entends bien parfois le canon, mais de très loin, très loin... qu'il n'y a réellement pas de bile à se faire sur mon compte... et qu'en définitive, si la guerre ne tuait que des embusqués comme moi, ça pourrait durer bien des années sans qu'il y ait grand mal, et sans qu'il soit besoin de se plaindre...

Je raconte de plus que nous allons probablement partir en repos en France, et qu'en tout cas on se reverra d'ici là, et qu'il faut sécher pour toujours ces grosses larmes inutiles qui me font de la peine...

J'ai débité mon boniment sans sourciller devant mon ami, et devant des villégiaturistes

que ma qualité de soldat attire... et parmi lesquels des gentilles demoiselles devant qui à l'ordinaire je ne tiendrais pas à passer pour un lâche... Mais pour le moment, qu'importe autre chose que « nous » ? et que vaut une plus belle attitude devant la douleur effondrée de ma mère et de ma sœur ?

Un monsieur me demande si je ne crois pas qu'il serait prudent aux civils de filer sur l'Angleterre ou la France.

Je lui réponds indirectement en m'adressant à ma famille. Je ne crois pas au danger de ce côté-ci. Le mieux est encore de rester ici. Je suis ordinairement assez bien informé, et à la moindre alerte, j'avertirais immédiatement...

Mais l'heure que j'ai à passer au Crocodile se termine... Ma mère, ma sœur et mon ami viennent me conduire jusqu'à la grand'route... J'embrasse d'un petit air crâne leurs yeux mouillés, et je saute en bécane, avec le sourire... Je me retourne deux ou trois fois pour montrer mon visage clair, et cinq minutes plus tard, et pendant longtemps, mes yeux éclatent des larmes qui m'ont envahi, et dont j'ai dû contenir l'attendrissement en moi...

J'arrive à Dixmude à midi juste. Ma batterie

est signalée à proximité. J'apprends officiellement la chute presque complète d'Anvers. Ça me rend muet comme un grand mal au cœur. C'est mon caractère d'optimiste d'enterrer tout au fond de moi-même les mauvaises nouvelles. Je ne donne point d'air aux mots de détresse qui crient parfois en moi. Tout à l'heure, au Crocodile, on m'a dit l'absence de nouvelles concernant mon père... J'ai eu dans les yeux tout le tableau des atrocités commises un peu partout... J'ai eu pendant quelques secondes la vision de gens fusillés, dans la région de chez nous... Mais j'ai immédiatement tassé cela dans ma poitrine, et j'ai tordu la gorge à des phrases qui voulaient gémir. Je veux avoir l'impression que ce n'est rien, et que tout s'arrangera pour le mieux, et j'y arrive. La nouvelle de la chute d'Anvers m'a à peine atteint, que je réagis, et que j'espère. J'ai tant de foi dans l'issue définitive que tous les incidents mauvais me semblent indignes d'importance. Je les efface de mon esprit, je les gratte de ma mémoire.

Nous restons tout ce jour-là dans le pays de Dixmude, et le lendemain au matin, par une courte étape traversant Loo, nous gagnons Yeveringhoven. Je ne garantis point l'orthogra-

phe. A déchiffrer le nom des patelins, on ne croirait point que nous approchons des frontières de France. Car nous allons en France, et même plus loin... en Algérie ! C'est l'événement du moment... Dans un coin de la ferme où nous logeons, on discute fort ce pays lointain... Quand j'arrive dans le groupe, mon ami Dieltjens, qui semble avoir recouvré sa faculté d'articuler autre chose que son inimitable : « C'est scandaleux », mon ami Dieltjens explique la situation géographique et climatérique de l'Algérie. Il s'étend voluptueusement sur l'obstacle méditerranéen qui sépare ce pays de l'Europe, et je l'entends louer avec fort d'à-propos la puissance des marines alliées...

Quelqu'un dans le groupe tient à ce qu'on lui précise de vagues souvenances qu'il a :

— C'est-il à Paris ou en Algérie qu'on appelle les femmes *mouquères* ?

En sa qualité de maréchal des logis, Dieltjens doit savoir beaucoup de choses... devant ses soldats. Il hésite un quart de seconde, puis il affirme péremptoirement.

— C'est à Paris ! N'est-ce pas ? fait-il en se tournant vers moi...

— Il y en a aux deux places, dis-je... Mais

avec cet accent-là, c'est particulièrement à Paris qu'on les désigne ainsi...

Je ne veux point le dire devant mon ami Dieltjens, mais je ne crois d'ailleurs pas un mot de toute cette histoire... Je sais bien que des officiers, sans doute renseignés, la colportent... mais je ne puis l'accepter. Je veux bien croire que la France, après nos efforts et nos pertes sensibles, mette gracieusement sa belle colonie à la disposition de nos troupes harassées, mais j'ai la conviction que notre grand chef n'acceptera jamais de mettre la mer entre les Allemands et nous, fût-ce pour un repos mérité de quelques semaines... J'avais d'ailleurs raison d'avoir cette conviction-là, comme on verra, pas plus tard que demain, et comme on verra pendant des semaines, et pendant des mois, dans le lambeau de province qui nous reste, et que l'avanche teutonne, brutalement abattue là, ne parviendra pas à couvrir !

XVI

LA BATAILLE DE L'YSER

Adieu l'Algérie au ciel bleu, ô mon ami Dieltjens, et adieu aussi le repos mérité au doux pays de France ! Nous avons à peine soufflé quelques heures en ce Yeveringhoven qui nous en montre la route, que tout d'un coup l'ordre arrive de rebrousser chemin, et d'aller faire volte-face, là-bas, du côté de l'Yser, subitement !

Un récit individuel de la bataille de l'Yser ne peut se faire au jour le jour. Il vaut mieux considérer l'ensemble, avec quelques jours qui en sortent, comme les sommets. C'est un long événement, avec de temps à autre, souvent, des événements aigus. C'est un crépitement de fusils et une canonnade permanente, avec de temps en temps des rages de mitraille et des élans d'hom-

mes. C'est une pièce de théâtre vivante, avec néanmoins quelques scènes violentes qui bondissent au-dessus des autres.

Au point de vue statégique, la bataille de l'Yser s'impose d'elle-même. Ce n'est pas à moi d'en déterminer le caractère à ce point de vue.

Depuis la victoire de la Marne, la gauche française a remonté la droite allemande. Le mouvement s'est prolongé jusqu'aux environs de Lille, quand la capitulation d'Anvers libère les forces allemandes qui y participaient, et permet de les envoyer brusquement entre Lille et la mer. Il y a là un trou vers Dunkerque et Calais et une menace de tourner l'aile gauche des alliés. Nous battons en retraite de ce côté-là, et quand nous faisons volte-face, nous bouchons le trou et barrons la menace. C'est d'une simplicité à la portée de toutes les intelligences. Ce qui vaut ici plus que l'idée de la résistance, c'est la qualité de la résistance. Sans la pensée d'un calembour mauvais, on peut dire que nous mettons là un bouchon de liège.

Le jour où nous avons séjourné à Yeveringhoven, le canon a déjà donné toute la journée, dans le lointain. Un vieux cabaretier de l'endroit, qui connaît ses quatre points cardinaux,

m'a dit que ça cognait du côté d'Armentières... J'ai appris en effet, quelques jours plus tard, que toute la cavalerie qui formait couverture de l'aile droite allemande s'était fait couper les jarrets de ce côté-là, par les Français qu'elle voulait tourner...

Toute notre brigade quitte donc Yeveringhoven, dans l'après-midi. Nos fantassins traînent la patte, et jurent qu'ils ne pourront tenir jusqu'au bout de l'étape. Pauvres vieux ! s'ils avaient su pour combien de temps ils allaient tenir, jusqu'au bout... Nous repassons à Loo, et, à l'entrée du soir, nous traversons l'Yser pour aller nous établir sur la rive droite, au petit village de Bixschooten. Toute la nuit, malgré la fatigue, nos petits carabiniers manient la pelle et vont creuser des tranchées par là, dans l'ombre et dans les champs... Dans les habitations, les gens de l'endroit sont comme en révolution ! Songez donc : c'est la première fois, depuis le commencement de la guerre, qu'ils voient des uniformes belges ! Et c'est une fête ! Ils ne se doutent point vraiment que nous apportons avec nous les batailles où les villages sombrent, sous la flagellation rouge des obus... Nous nous trouvons quelque part au sud de la forêt d'Houthulst

Nous en préparons la défense pendant tout le jour qui suit. Les fantassins surtout transpirent sur des tranchées hâtives. La bataille semble proche. Nous logeons en cantonnement d'alarme. Le lendemain au matin, arrive l'ordre de repasser l'Yser, et d'organiser la résistance avec l'appui de la rivière. Nos fantassins, déjà fourbus, ont trimé pour rien, et il semble qu'on aurait pu prévoir ça deux jours plus tôt. Mais enfin ! si c'est la bonne inspiration qui est venue à ce moment, passons sur tout, et ne regrettons rien ! Nous allons donc nous établir à Zuidschooten, petit village assis sur la rive gauche de l'Yser. Les ponts de la rivière sont barrés, des meurtrières sont percées dans toutes les façades des maisons qui regardent la rive droite. Les carabiniers, comme des fossoyeurs, creusent des trous dans les champs proches. C'est une idée qui me prendra souvent au cours de cette guerre de tranchées, de tombes que l'on creuse soi-même, et souvent pour soi-même !...

Sur la grand place de Zuidschooten (dix mètres sur dix), le Roi vient d'arriver et se promène, les mains croisées sur les reins, tête baissée. Il a l'air soucieux et décidé : il sait ce qui se passe, et il consent à un sacrifice dont il

ne connaît point les bornes. Il lui reste une bribe de pays à défendre, et il se fait providentiellement que c'est une terre où la mort et la gloire poussent à foison...

A l'entrée du soir, quelques couleurs claires qui cheminent vers nous... du bleu de ciel, du rouge pourpre, et des reflets d'argent... Je les vois s'approcher du grand cabaret où siège l'état-major de notre brigade. Des voix courent, comme réchauffées : « Les Français ! les Français ! » Oui, les Français : une délégation d'état-major, venue d'Ypres, à sept kilomètres d'ici... Des cuirassiers, des hussards, des artilleurs, les beaux costumes de France qui sont tous beaux, parce qu'ils ne peuvent être portés que par des preux aux visages clairs, qui n'ont point peur de porter panache, et de se montrer, dans les batailles ! Soldats d'allure merveilleuse, parce qu'ils sont tous flambants, comme des drapeaux !

Ça nous est une ivresse de les sentir près de nous, et ils nous la rendent. Un long cortège de cavaliers, de cyclistes, d'auto-canons traversent maintenant le petit village, dans la direction du nord : tous, ils nous interpellent, et nous avons un mot pour chacun. Toutes les phrases commencent par un mot, le même, qui

vient d'instinct : « Frère... » C'est aujourd'hui, pour la première fois, que beaucoup d'entre nous et d'entre eux sentent combien vraiment nous sommes frères ! Moi, depuis que j'ai ouvert les yeux, tendu l'oreille, compris les choses, je n'ai jamais eu que ce mot-là dans la gorge, et ce sentiment-là dans les veines : Frères ! Sur cette petite place qui nous réunit, nous sommes les enfants, nous les Wallons surtout, d'une même race en guerre contre une autre race... Et quand sortent de l'ombre, passent en souriant devant nous, et rentrent dans le soir proche, dans ces vingt mètres de chemin qu'éclairent quelques lanternes, les vestes bleu de ciel, les vestes bleu de mer, les pantalons rouges, les képis aux deux couleurs, et les cuirasses, hussards, chasseurs, cuirassiers, artilleurs, c'est, dans le soir ensorcelé, dans le soir de rêve, comme l'Histoire de France qui défile devant nous... Frères ! Comme l'Histoire de France glorieuse d'un présent magiquement inattendu, et qui représente, pour nous et avec nous, toute la dignité, toute la fierté de ce Présent, et tout le signe de cette époque... Frères !

Frères ! ce mot, nous le disons cent fois, réciproquement, par ce soir où nous nous sommes

rencontrés pour la première fois après des batailles, et vers des batailles, sur ce petit chemin des Flandres qui mène, lui aussi, avec tant d'autres, à la Victoire...

Le lendemain, nous opérons un léger glissement vers le nord et nous passons la journée à creuser de puissantes tranchées pour canons. Le jour suivant, nouveau glissement dans la même direction, et nouvelles tranchées. Nous nous sommes installés le long d'une route, et nous voyons passer durant toute la journée des escadrons français, à cheval et... en bécane, ainsi qu'un groupe d'artillerie de 90. J'ai l'occasion de blaguer un quart d'heure avec le fourrier d'une de ces batteries, et, comme je lui envoie toujours les petits 75 dans le nez — façon de parler, — il me réplique :

— Ah, mais ! nos 90 n'ont rien à envier... Je vous assure qu'ils en ont déjà fait, du boulot... Vous en jugerez, si nous sommes appelés à travailler ensemble de ce côté-ci...

Malheureusement je n'en jugerai point, car le lendemain encore, nouveau déplacement... Je crois d'ailleurs le brave fourrier sur parole... Sur la route que nous suivons, les diverses fermes que nous rencontrons sont occupées tantôt

par des Belges, tantôt par des Français... Ça fait un mélange ou plutôt une harmonie d'uniformes qui me charme. Je ne me demande point si l'harmonie n'existe pas plutôt dans mon esprit, et dans les esprits : elle existe, c'est tout ce que je veux et c'est tout ce qu'il faut. Le canon commence à tonner assez près de nous : ça va soutenir l'harmonie et provoquer la fusion complète. La bataille, c'est un baptême qui fait des égaux et des semblables. Mais elle n'est point encore pour nous aujourd'hui : le soir est tombé quand nous arrivons au bivouac. Au loin s'allume la ligne rouge et mouvante des canons, et les horizons détonnent au bout de la plaine flamande. Des carabiniers sont envoyés en hâte de ce côté-là... Demain, nous jaillirons du matin profond, et nous secouerons subitement l'air avec nos petits obus! Nous marquerons notre présence, et inscrirons une page sur ce bout de plaine-ci.

En attendant, bivouac en plein champ, sur de la paille et sous de la pluie fine. Je m'arrange avec mon ami Charlier, qui, en sa qualité de paysan luxembourgeois, connaît sur toutes les coutures les façons d'apporter en un seul voyage, des meules qui les fournissent, quantité de bottes de paille qu'il enfile comme des perles, par les

cordes, le long de ses bras, et qui prépare en un clin d'œil la couche la mieux agencée dans l'endroit le plus favorable... Nous avons choisi un fossé étroit et assez profond, nous avons tapissé le fond et les parois de paille, nous avons plié chacun une botte comme oreiller, et nous nous sommes couchés, semelles à semelles, en tirant un monceau de paille sur nous.

— Comme ça, me dit Charlier qui me touche, et dont la tête se trouve à plus de trois mètres de la mienne, comme ça, il peut pleuvoir, il peut venter, il peut tomber des cailloux et même des obus, on ne sentira rien...

Mon ami Charlier est fier de son ouvrage, et je lui répète mon admiration pour qu'il s'endorme bien. Et je pars dans les rêves, moi aussi... Dans la nuit, je me réveille... J'attrape un coup de pied à la cheville, qui n'est sans doute pas le premier... Mon ami Charlier, qui m'entend gémir, me pousse un peu plus fort de la semelle, et me fait :

— T'entends ? Les obus qui arrivent sur nous !...

Je me dis que Charlier rêve, et je m'enfonce en souriant la tête dans la paille, pour me rendormir...

... Glou-glou-glou-glou-glou... baoum! baoum!

Il n'y a pas d'erreur : on tire sur nous... Les obus allemands n'éclatent pas à cinquante mètres... D'ailleurs, toute la batterie s'est dressée en sursaut... On attend un ordre pour partir. Comme je n'ai à m'occuper que de mon vélo, je suis resté dans mon fossé et dans ma paille, et si Charlier ne s'acharnait à m'en faire sortir, je crois que je raterais le départ de la batterie... C'eût d'ailleurs été moins dangereux pour moi de rester ici : par le mauvais chemin peu frayé qui s'enfonce dans les champs, et que nous suivons de préférence aux deux routes confortables qui s'offrent à nous, les obus nous poursuivent comme en plein jour, en direction et en longueur, comme si ces maudits Allemands avaient des yeux de chats, ou des yeux de hiboux, pour percer les ténèbres denses et tâter nos mouvements... Je crois plutôt qu'il y avait — comme ça s'est vu — des lumières autour de nous qui parlaient un vilain langage d'espionnes, à des fureteurs d'horizons noirs qu'il y avait là-bas...

Nous nous déplaçons de la sorte de quatre ou cinq kilomètres vers le Nord, croyant d'ailleurs venir reprendre nos positions à la pointe du

jour. Mais les brouillards bleus rampent et s'enflent encore sur la plaine, qu'une estafette nous apporte l'ordre de nous diriger vers Ramscapelle où la 1re division réclame un renfort d'artillerie... Pour la première fois, nous allons nous battre sans nos vaillants petits carabiniers, et pendant toute la bataille de l'Yser, d'ailleurs, nous marchons directement sous des ordres supérieurs, sans que soit coordonnée spécialement notre action à la présence de telle infanterie déterminée.

Sur la route de Furnes, nous traversons un coin de village empli par des hommes bronzés, chargés de couleurs, et par des chevaux minces, bâtis comme pour couper l'air... le tout — hommes et chevaux — étriqué et sec, anguleux et nerveux, luisant d'yeux et immobile : ce sont les goumiers marocains, — les « goum's », comme on dit au front, — qui semblent toujours apporter un hectare de désert ou d'oasis autour d'eux, et qui, sous les cieux les plus gris de nos septentrions, avec leur aisance et leur ampleur de gestes, avec surtout le choix inoui des couleurs dont ils s'affublent pour elles-mêmes, avec leur teint chaud, leurs lèvres rouges, et leurs poils lustrés, semblent imposer l'Afrique où ils se trouvent, déroulée autour d'eux comme un

immense tapis d'Orient ; et ils nous étonnent, comme d'eux-mêmes, quand le soleil pétille sur un coin de plaine de chez nous, et qu'ils sont dedans...

Guerriers qui attaquent comme des jeunes panthères, ondoyants et sinueux, qui cependant ne flairent guère le danger, et qui ne sont jamais fauchés ou battus que pour avoir mal calculé une distance, ou plutôt pour ne l'avoir point calculée du tout, et pour avoir ainsi, dans des charges à portée insensée que leurs chefs n'avaient pu retenir, dépassé la limite de la hardiesse et les bornes du possible.

... Mais nous les quittons, avec un peu de soleil au cœur et de neuf aux yeux, et bifurquons sur la route de Perwyze à Furnes, par un chemin perpendiculaire à son milieu, qui conduit dans la région de Ramscapelle où, d'ici, nous voyons déjà éclater les shrapnells blancs, depuis Nieuport et les dunes, par Ramscapelle et Perwyze, jusqu'au cœur de la plaine flamande où l'œil puisse percer...

Cependant, nous n'entrons pas en action aujourd'hui même. Nous nous arrêtons le long de la route, et nous assistons — en réserve — au prélude de la bataille terrible de demain. A l'en-

trée du soir, notre commandant, qui s'était porté en avant pour reconnaître la position, revient tout en nage, et il nous explique qu'on a tiré au sort entre les trois batteries pour aller occuper un endroit fort dangereux, et que c'est la nôtre qui a obtenu l'honneur de se porter en avant, dans un terrain labouré par les obus lourds, où aujourd'hui même une batterie a été au trois quarts anéantie, avec trois canons culbutés et hors de combat...

— A côté de ça, la journée de Werchter était un jeu d'enfant, dit-il...

Cette comparaison est un critérium suffisant pour nous. Nous savons ce qui nous attend. Autour des lanternes, les petits groupes qui jouent aux cartes pour de l'argent redoublent d'ardeur. Les belles pièces de vingt sous comptent à peine dans les mains des soldats: L'argent perd sa valeur, comme si on n'en aurait plus jamais besoin. Ceux qui gagnent et ceux qui perdent, les riches et les pauvres, ont le même sourire détaché de la fortune. Les plus rapiats sont presque heureux de n'avoir plus un liard en poche pour aller mourir. Ils bazarderaient leur dernière chemise et leur dernière ficelle, pour ne rien se laisser perdre après eux. Ç'a été

la forte hantise de bien des soldats, de mourir avec de l'argent en poche. A notre âge, quand le danger est grand, on pense si on a joui assez, et de tout. Avant d'aller sous les obus, on est heureux de savoir et de sentir qu'on a eu sa part légitime de plaisirs dans la vie.

Vers la fin de cette nuit-là, nous nous mettons donc en mouvement, sans bruit. Nous suivons les accotements en terre le long des routes pavées. Fumer serait un crime. Il ne faut point transpercer le silence ni l'ombre. Nous traversons Ramscapelle, que nous avons vu hier pris sous les obus, et nous poussons au-delà. Il y a un canal un peu plus loin, qui doit être une branche de l'Yser, ou peut-être l'Yser lui-même. Nous poussons au-delà. Il y a ensuite un chemin de terre qui monte légèrement dans les champs, et nous allons par là. Il y a un champ vert avec des trous énormes dedans. Il est bordé d'un côté par des saules bas, dont plusieurs sont éventrés, déracinés, abattus. Entre la haie de saules, il y a quatre murs en terre, fortement ébréchés, avec des places pour canons derrière. C'est là que nous allons placer nos canons. Entre les tranchées pour canons, il y a trois abris. Dans chacun, dix hommes peuvent

se tenir couchés. Ce sont des cases assez longues, qui ont cinquante centimètres de hauteur. Il y a quelques planches au-dessus, avec un pied de terre. Ce sont des abris suffisants contre des shrapnells. Contre des gros obus, ça n'existe pas plus qu'un parapluie. Contre ces derniers, il n'y a d'ailleurs pas grand chose de sérieux... Peut-être les talus de chemin de fer et les grosses meules de paille. Les autres abris ajoutent au danger des obus le danger de leur écroulement.

Au matin levant, le commandant prépare le tir : « A huit cents mètres, contre de l'infanterie, à shrapnells ! »

Nos quatre coups de canon cassent la trêve de la nuit. Ce sont les premières notes de la journée. Immédiatement, comme s'il n'avait attendu que notre signal, un roulement lointain, qui s'approche et siffle comme un train, puis un obus qui a l'air de nous raser les poils et qui vient ravager un coin de plaine à vingt mètres en arrière de nous. Puis un deuxième qui vient se fracasser à la même place, puis un troisième et un quatrième, plus près.

Nous comptons plus de vingt secondes entre le coup de départ et la chute violente. Il est inutile de riposter à des pièces semblables ! Nous

sommes repérés aux premières secondes, comme si elles étaient braquées depuis la nuit sur notre champ. Elles y sont vraisemblablement braquées depuis hier, et n'ont pas bougé d'un cran après avoir démoli, la veille, la batterie que nous remplaçons.

Nous précipitons notre tir, toujours à huit cents mètres, toujours sur de l'infanterie ! Les « trains-block » roulent sans discontinuer, et s'engouffrent dans la terre tout autour de nous... Nous tirons vite, vite, vite, comme si nous voulions profiter de notre dernière minute... Avons-nous encore une minute, avant que la mort hurleuse s'abatte sur nous ?... Nous avons l'air de chasseurs qui tirent sur des lapins, avec des lions dans le dos !

« Contre de l'infanterie, à shrapnells, à huit cents mètres ! » et les grondements des 210 et des 280 qui secouent l'atmosphère qui nous enveloppe, et qui se terminent en éclatements formidables, et en fosses à enterrer six chevaux ! !...

A un moment, nous sommes obligés de cesser le tir, tant la rafale nous assaille, et nous sautons dans nos légers abris. Ils ne sont guère que l'aile du cygne qui cache le danger. Et

cependant, à peine nos petits canons ont-ils cessé d'aboyer, que le bombardement qui les assiège s'éteint subitement. Dix minutes plus tard, nous bondissons vers nos pièces et recommençons notre tir à huit cents mètres, à shrapnells... Immédiatement les gros noirs hurlent vers nous, et leurs éclatements nous rejettent au fond de nos abris. Tout à coup, les hommes du deuxième abri, situé à dix mètres du nôtre, accourent à quatre pattes et s'entassent sur nous. Un obus vient de tomber à un mètre de leur trou, et il a secoué tellement la terre qu'ils en ont eu plein les yeux et plein la bouche, et qu'ils sont accourus se réfugier ici. Il était temps : baoum ! baoum ! deux explosions formidables, comme des coups monstrueux de massue, défoncent l'abri qu'ils viennent de quitter. S'ils y étaient restés, ils y eussent été déchiquetés et enterrés à tout jamais. Il y a un grand trou à la place de leur abri. On ne pourrait point dire qu'il y a eu un refuge en cet endroit-là.

Cependant, nous ne tirons plus : nouvelle accalmie... Les Allemands doivent penser qu'ils nous ont cloués sur place, avec leurs pesants morceaux de fer. Le commandant en profite pour penser à nous faire casser la croûte. Rien

à se mettre sous la dent. Personne n'a faim, mais ça passerait les idées, de déjeuner... Le commandant m'envoie chercher le fourrier avec des provisions, à Ramscapelle. Je pars d'abord à travers les champs boueux, la bécane sur le dos, plié des reins. Les Allemands ont aperçu ma silhouette et, pendant les deux ou trois cents mètres que je dois faire complètement à découvert, ils me suivent à shrapnells... Ils me devancent même, comme s'ils voulaient m'indiquer la route. Mais je sais le chemin qu'ils veulent me faire prendre, et qu'il va loin! En arrivant sur la grand'route, je vois deux fantassins tués dans un talus. Un peu plus loin, j'en vois deux ou trois qui plantent deux planches clouées en croix sur un tas de terre jaune. Tout le long de la route, jusqu'à Ramscapelle, des shrapnells piquent la plaine. A Ramscapelle même, ils couronnent de temps à autre les maisons basses.

J'aperçois Meyer, notre fourrier, dans l'encoignure d'une porte.

— Ça chauffe par ici! me lance-t-il.

Je lui explique le désir du commandant qui le réclame avec des vivres.

— Tu verras que nous sommes autrement servis par là, dis-je...

Nous nous mettons en route, avec un homme chargé de sardines et de biscuits. Je fais le chemin à pied avec eux. Ils n'ont pas encore l'habitude, et essaient de se garer à chaque shrapnell. Dans le bout de plaine complètement découvert que nous devons traverser pour arriver à la batterie, surtout, mes deux camarades, qui nous sentent spécialement suivis par les « petits arrosoirs », se jettent à tout bout de champ dans les fossés qu'il y a plein tout ce pays-là. Je leur dis :

— C'est pas la peine, il faut tout de même passer...

Je pars en avant, et ils me suivent à trente mètres. Comme j'arrive près de la batterie, j'entends le roulement connu qui vient vers nous. Il approche... et ce n'est ni à gauche ni à droite qu'il se dirige... Un vieux soldat flaire la direction d'un obus, à dix mètres près... Je bondis pour échapper de quelques mètres à la trajectoire... Quatre baoum! presque simultanés, à six mètres de moi. Je disparais dans leur tourbillon de terre et de fumée... Je cours quelques mètres, et je crie à notre commandant, enfoui dans son trou droit, pour un homme, près du premier canon :

— Commandant, voici les sardines qui arrivent.

— Pour l'amour de Dieu, cachez-vous! m'ordonne sa voix qui sort de terre.

Je plonge dans notre abri, écrasant les jambes de mes camarades... Les obus lourds détonent autour de nous. J'entends Dieltjens, d'ordinaire peu révolutionnaire, qui dit :

— Il faut faire les morts! Si le commandant ordonne un nouveau tir, il faut protester que c'est de la folie... Quand nous restons un moment sans bouger, le tir des Allemands se ralentit et s'éteint...

— Il n'y a rien à faire, dit Charlier, dans l'ombre, d'une voix sépulcrale, nous ne verrons jamais le soir d'aujourd'hui tomber..

Personne ne répond. Tous les hommes ont les dents serrées, comme s'ils avaient un gros caillou dans la bouche.

— Moi, j'ai surtout peur d'être enterré vivant, fait quelqu'un...

Franchement, je crois que je me rends mieux compte du danger exact que la plupart de mes camarades. Je leur fais mon petit calcul, interrompu plusieurs fois par les hurlements qui cassent la voix :

— Un obus fait un trou de cinq mètres sur cinq, à peu près... Ça fait vingt-cinq mètres carrés... la superficie de notre abri... Les Allemands, d'un autre côté, battent un champ de presque un hectare... En divisant la superficie du champ par celle du trou, ça fait trois ou quatre cents chances contre une d'échapper à l'obus qu'on entend venir... Il n'y a vraiment pas de quoi baisser la tête...

Si je poursuivais mon petit calcul, mes camarades pourraient observer qu'un tir de trois ou quatre cents obus, du matin jusqu'au soir, ne nous laisserait guère de chances d'avoir la vie sauve. Mais j'ai tenu seulement à les réconforter, et je ne pousse pas plus loin. Le chiffre, qui devait être presque mathématiquement fatal, de trois ou quatre cents obus dans ce jour-là, sera d'ailleurs frisé de tout près, si pas atteint...

— Hors des abris, aux pièces ! crie le commandant... A huit cents mètres, à shrapnells !

Décidément, il y a une attaque d'infanterie à faucher, pas loin d'ici... On entend les coups de feu secs des fantassins, des nôtres et des leurs, mais ça ne prend pas l'esprit... Les « marmites » recommencent aussitôt leur vacarme... Tyst, chef de la troisième pièce, et un de ses hommes

pleurent comme des enfants. C'est une détente morale qu'il faut pardonner. Comme ils ne sont pas assez rapides dans leur tir, le commandant sort de son trou pour aller les gourmander... Il n'a pas fait vingt mètres, qu'un obus vient rouler jusque dans nos reins, et éclate juste dans le trou que le commandant vient de quitter, à trois mètres de notre pièce. J'ai la moitié du corps, jusqu'au ventre, qui roule dans l'excavation. J'ai eu un choc formidable dans le dos, et j'ai piqué le nez sur la terre. Quand je me retrouve, je n'ose point mettre la main dans le dos... J'ai une sueur à craindre de sentir une déchirure dans ma capote, et du sang chaud à mes doigts. Heureusement, rien du tout. Ce n'est pas un éclat d'obus qui m'a touché, mais un gros bloc de terre dure, arraché par l'explosion. Je mets tout un moment à me remettre de la commotion... Ça m'a fait mal dans le dos comme un coup de poing formidable, et je saigne du nez... Le commandant a eu de la veine d'avoir eu un maréchal des logis à gourmander à ce moment-là... Sinon, il ne serait pas resté une miette de lui... Et ça continue... Baoum ! baoum ! baoum ! à cinq mètres en avant, à six mètres en arrière... Baoum !

— Cessez le feu, tout le monde dans les abris !

Tout d'un coup, sans raison apparente, le tir des Allemands s'allonge... Qu'est-ce qu'il leur prend ? Les obus roulent au-dessus de nos têtes, et vont s'aplatir à deux cents mètres derrière nous... Ah ! nous voyons... elle est bien bonne ! Les trois canons démolis hier dressent là-bas leurs squelettes tordus... C'est sur eux que les Allemands s'acharnent, soudain... Ils viennent de les découvrir à l'instant même, et ils les prennent pour nous, et ils jettent leurs obus sur leurs ferrailles noires !

« Aux pièces ! » Nous profitons de leur méprise et paf ! paf ! paf ! paf ! sur de l'infanterie ! En un quart de minute, leurs gros obus rappliquent sur nous... Ça chasse dans notre bout de plaine, comme une tempête de mitraille, et ça s'acharne, et ça n'en démord plus... Il faut s'incliner : le commandant nous crie de nous traîner à plat ventre jusqu'à un fossé qu'il y a à quinze mètres sur notre droite. Nous nous y blottissons et nous y ratatinons, comme des oiseaux frileux aux jours de bise. Injure et malheur à celui qui montrerait le bout de l'oreille, le bout du nez, ou la floche rouge du bonnet de police ! Les obus râclent et hersent le coin que nous

venons de quitter, et nous restons tapis dans notre fossé, comme à la porte de l'enfer.

— Encore deux heures, et il fera sombre, et nous serons peut-être sauvés, dit Dieltjens, qui reprend vie, vaguement...

Deux heures qui furent deux siècles, comme on dit dans presque tous les romans populaires, mais qui néanmoins se tirèrent fort péniblement pour nous. Nous scrutons l'horizon en espérant le voir enfin vaciller dans une première ombre douce, et s'effacer bientôt...

Les grosses marmites mènent toujours leur raffut à quinze mètres de nous. Parfois l'une d'elles sort du rayon de tir et nous éclabousse de terre. Les Allemands ne se fient plus à notre silence, et nous assaillent sans discontinuer... Quand la couleur du temps s'épaissira-t-elle ? Quand le soir va-t-il bâtir son mur impénétrable ?

Il semble bien cependant que les quelques arbres qui barraient le ciel, là-bas, ont pris des contours flous, et qu'ils ont l'air d'aller se perdre dans les nuages plus sombres... Il semble bien aussi que les horizons de champs verts se rétrécissent autour de nous, et qu'un fin brouillard s'y déroule, mollement... Il semble bien aussi que les lourds obus s'espacent...

— Cycliste, me dit le commandant, vous pouvez aller chercher les avant-trains.

Je rampe vers ma bicyclette.

— Vous pouvez vous tenir debout, on ne peut plus rien voir...

Je file à travers champs, vers la route de Ramscapelle, où attendent les avant-trains. A cent mètres de la batterie, je me retourne vers elle, et c'est à peine en effet si d'ici j'en puis voir l'emplacement qui semble sombrer dans le soir bleu et le brouillard. Le tir des Allemands a cessé tout à fait, et quand je reviens une bonne demi-heure plus tard en guidant les attelages, le plus grand danger est de culbuter les chevaux et les pièces dans les trous énormes où l'ombre stagne comme une eau noire. Nous les contournons, comme des fantômes dans un cimetière, qui éviteraient les tombes ouvertes, et qui se promèneraient en claquant des dents, de toute l'horreur qui les a saisis. Mais les fantômes ici sont de chair et d'os, et, s'ils claquent des dents, c'est du froid des brouillards qui les agrippe et qui les pousse vers un désir de paille tiède dans la grange méritée...

Or, voici ce qui se passe, comme paille tiède et grange méritée :

Je suis resté un moment sur la route pour attendre un ordre problématique, et j'arrive seul, une heure après les autres, à la ferme où logent nos batteries. J'arrache une botte de paille à une meule éventrée, et je cherche un coin où étendre le plus vite possible mon corps fourbu.

— Qu'est-ce que vous voulez faire, avec cette paille ? me lance une voix bourrue.

C'est un géant, à tête énorme, sorti je ne sais d'où, de l'ombre...

Je lui jette :

— Sûr que c'est pas pour la bouffer, votre paille !... Je vais dormir quelque part...

— Vous n'entrerez nulle part, fait-il. Si on vous laissait faire, vous feriez plus de dégâts que des Allemands, ici... Voici un hangar... Vous n'avez qu'à grimper à cette échelle et à vous coucher là...

Il me désigne deux façades de bois, avec un toit dessus. Il y a un peu de foin à l'étage. C'est le plein air, avec un courant d'air en plus, dans le soir piquant. Je suis trop éreinté pour discuter ou chercher ailleurs, de force... Je logerais avec volupté une balle dans la tête de ce coco-là... Avant de grimper à l'échelle, je lui jette, la rage aux dents :

— Je voudrais que les Prussiens fassent sauter votre cambuse, et vous avec !

Il me semble qu'il a un air narquois quand je dis ça... Je puis à peine dormir de la nuit, dans le froid aigu qui chasse ici... Il y a des soldats rempli le foin, et je les entends tousser et jurer... Ils auront eu tous la même réception que moi... Les larmes viennent aux yeux en pensant qu'après une journée comme celle que nous avons eue, nous sommes traités comme ça par des gens de notre pays... J'ai encore mal dans le dos du bloc de terre qui m'a culbuté... Qu'est-ce qu'il va arriver demain ? Les Allemands foncent sur nous, avec leurs masses... Ils ont des quantités de batteries lourdes... Pourrons-nous tenir jusqu'à l'arrivée des renforts français ? N'allons-nous point nous faire déborder demain, nous faire écraser ?...

Demain, nous sommes contents qu'il arrive, pour quitter cette ferme maudite où l'on nous traite comme des chiens, et bondir encore, comme des soldats, dans le plein jour de la bataille, dans le danger, dans la fierté d'être là et la gloire d'y rester...

Nous allons prendre position, aujourd'hui, immédiatement derrière le talus du chemin de

fer qui va de Dixmude à Nieuport, à hauteur ou mieux légèrement à droite de Ramscapelle. Il y a cent mètres de champs entre ce talus et la route parallèle : c'est dans ce soubassement que nous nous établissons, assez bien défilés. La petite maison blanche et rose de l'arrêt du chemin de fer borne notre position sur la gauche et en avant, et une grosse ferme est tapie entre les deux élévations de la route et du chemin de fer, sur notre droite.

Avant-hier légèrement, et hier par masses, les Allemands ont traversé l'Yser et se sont établis dans la boucle centrale. C'est là qu'ils vont faire leur pression formidable, et essayer de nous défoncer, par le milieu. Nous nous agrippons au talus de chemin de fer, et nous en faisons le bastion infranchissable que l'on sait. Toute la bataille de l'Yser est dorénavant ce talus haut de quatre mètres que les Allemands veulent casser et déborder, et que nous voulons défendre.

Aujourd'hui encore, nous ouvrons le feu, les premiers. Nous soutenons la résistance de nos fantassins, qu'une violente attaque d'infanterie assaille à la première heure. Mais l'artillerie allemande ne prépare point et ne soutient pas la marche de son infanterie. On dirait qu'elle

guette nos petits canons, quand leur tir les découvre, pour sauter dessus avec ses obus rageurs et les anéantir sous leur poids effrayant.

Nous avons à peine lâché deux salves, que les « glou-glou » recommencent. Ils tirent d'abord trop à droite, mais ils visent certainement le talus de chemin de fer. A chaque coup, à chaque salve que nous lançons, leurs gros noirs sont réglés en direction et se rapprochent... La bataille est commencée depuis un quart d'heure, que leurs béliers viennent se fracasser la tête contre le talus du chemin de fer, juste en face de nous. Leur tir est réglé, et ils ne démordent plus de cette place. La moitié de leurs obus rasent la crête du talus et éclatent autour de nous. C'est la danse d'hier qui recommence, aussi méthodique, plus inlassable encore, avec en plus, chez nous, le désespoir farouche de nous ancrer là, et la nécessité et la volonté de briser l'attaque d'infanterie qui veut mordre et culbuter nos braves fantassins, et leur passer sur le corps, et passer sur le nôtre, s'ouvrir une brèche dans l'obstacle de cœurs ardents que nous tendons là, et apparaître en hurlant dans la plaine du Pas-de-Calais, ouverte sur la France...

Ils tirent à dix kilomètres sur nous, et nous

tirons à dix-huit cents mètres. Nous usons d'un stratagème, pour nous préserver, et pour continuer. Le talus du chemin de fer, épais de sept à huit mètres, est un abri solide que leurs gros obus entament à peine, de l'autre côté. Quand leurs « marmites » arrivent dessus, on dirait que c'est leur acier qui se brise contre la pierre tassée. Alors, après chaque salve que nous lâchons, nous courons nous coller contre le talus. Les marmites viennent se fracasser sur le talus ou s'engouffrer dans notre champ, et nous rebondissons à nos pièces, et paf! paf! paf! paf! nouvelle bordée, et nouveau saut vers le talus. Ça dure des heures ainsi, à courir tirer entre les éclatements. Nous devons contourner des trous qu'ils ont creusés entre le talus et les canons. Il y en a qui prétendent aller plus vite en passant dedans. Nous en envoyons plein les dents de leur infanterie, et leur artillerie ne parvient pas à nous atteindre. C'est comme si on se battait un contre deux, et qu'on esquinterait le premier en esquivant les coups de l'autre. A un moment cependant, nous sommes surpris : le roulement arrive sur nous que nous sommes aux pièces. Ça déchire l'air, et nous sentons que ça « vient »... Quatre gros noirs foncent au mi-

lieu de nous... l'un d'eux en plein sur la première pièce. Nous sommes aveuglés par la fumée noire. J'entends des cris... et je vois soudain Pirotte courir à quatre pattes, en hurlant, pendant une dizaine de mètres... Je pense, et plusieurs ont pensé comme moi, que notre Liégeois farceur fait la nique à l'obus et chine le danger... J'ai déjà le sourire, mais je vois sa figure... Il est touché! Il gratte la terre en sifflant de douleur... Un autre cri : je me retourne, et derrière le canon au bouclier percé, je vois Desmet culbuté, avec la cuisse presque arrachée, qui, dans le restant de fumée qui tourbillonne, dresse son poignet et son bras décharnés, comme un grand os saignant, et qui hurle...

On les emporte. Je vois Dieltjens embrasser Pirotte, en pleurant. Ils vont mourir dans un poste proche. Pirotte a été touché à l'épine dorsale. Leur agonie dure une heure. Les obus des Prussiens redoublent avec furie. Nous reprenons nos places; nous continuons la bataille; c'est la guerre...

Dans l'après-midi, comme nous attendons un ravitaillement en obus, le commandant envoie Jeffroy jusqu'à la ferme tapie sur notre droite, pour voir si le convoi arrive. Un gros noir

écorne la maison, et écrase Jeffroy avec quelques fantassins qui se trouvaient là.

Jeffroy, par sa conduite, avait déjà bien racheté sa faute de Malines. La mort le lave aussi blanc qu'un héros. Il a été touché à dix-huit places. Ça dure ainsi jusqu'au soir. Les Allemands ne font pas un pas dans le secteur que nous défendons. Ailleurs non plus. D'un bout à l'autre de l'horizon, la plaine hurle et détone. On n'invente pas un enfer pareil. Nous sommes à une lisière de cet enfer. Ils veulent l'étendre de ce côté, au delà de nous. Ils veulent le faire déferler sur le bout de pays qui reste. Mais il ne passera que quand nous serons jetés tout rouges sur nos canons tordus. Baoum! baoum! Vous avez beau faire, nous sommes plantés comme des rochers dans la terre de chez nous.

Au soir, le vacarme s'éteint. La lutte n'est pas finie : il n'y a point de repos pour nous, il n'y a point de nuit pour nous. Hardi! tous à la pioche et à la bêche, pour des tranchées... Nous allons enfouir nos petits canons, et les terrer là, et les visser là. Il n'y a point de retraite à prévoir; il n'y a qu'à s'arc-bouter sur place, et tenir, ou crouler.

La question se pose à nouveau cette nuit : pourrons-nous contenir la masse? ou la digue va-t-elle s'ouvrir, et sombrer toute? Un motocycliste a apporté à l'entrée du soir la nouvelle que des renforte français étaient arrivés aux extrémités des deux ailes, les fusiliers marins à Dixmude, et une division à Lombaerdzyde. Le lieutenant Nonnon m'apprend que les fusiliers se sont battus de concert avec de l'artillerie belge, à Melle, et qu'ils s'y sont conduits en héros. Sous le nombre, ils se sont repliés par ici, et ils ont fait volte-face en même temps que nous, à Dixmude qu'ils tiennent. Mais il est visible que si les Allemands essaient de battre en brèche nos deux flancs, la violence de leur attaque se concentre néanmoins vers le centre de nos lignes. Ils emploient la manière brutale : ils veulent moins nous tourner que nous enfoncer, nous disloquer, et nous abattre. Les renforts français arriveront-ils à temps par ici?

La nuit s'est à peine éclaircie, que leurs gros canons recommencent. Nous recommençons aussi. Ils n'ont point tâté, ils n'ont pas cherché où nous étions. Ils savent que nous ne voulons pas broncher. Ils continuent leur tir d'hier : ils ont raison, ils peuvent continuer ce tir-là jus-

qu'à la gauche. Nous ne bougerons pas d'une semelle. Ils ne peuvent se tromper. Nous ne voulons pas qu'ils avancent, et c'est bien simple : il suffit de ne point vouloir reculer. Dès la première heure, la bataille donne aussi violemment que la veille. Dans la matinée, quelques hommes de chaque batterie sont atteints. Atteints, pour les artilleurs en butte constante à des canons semblables, c'est souvent morts. C'est l'arme où la proportion des blessés pour les morts est la plus faible.

Nous aspergeons sans cesse l'infanterie allemande, mais nous n'envisageons guère le danger qu'elle présente pour nous... Erreur : un de nos caissons de ravitaillement, en venant vers nous, est pris sous le feu d'une mitrailleuse, et six hommes, sur les sept qui le montaient, sont descendus en quinze secondes.

Deux canons de la 102e batterie, sous le commandement du lieutenant Boels, se sont avancés pendant la nuit jusqu'aux lignes d'infanterie, et crachent de la mitraille dans le nez des Allemands, presque à bout portant.

Au commencement de l'après-midi, le commandant m'envoie chercher un convoi de ravitaillement. Mon pneu de devant est crevé, et j'ai

encore mal dans le dos : comme je ne roule guère plus vite qu'à pied sur la grand'route parallèle au talus, et qui surplombe comme lui, des fantassins, qui sont accrochés derrière, m'accusent d'attirer des obus de leur côté. Il siffle des balles aussi, mais ça paraît de la grèvette... Un peu plus loin, dans la plaine qui s'enfonce de l'autre côté de la route que je viens de quitter, et sur le chemin qui va de celle-ci à la route de Perwyze à Furnes, je me trouve à côté de nos avant-trains et de notre convoi de ravitaillement, quand nous voyons arriver des espèces d'énormes rouleaux à vapeur, qui avancent lentement les cent grosses pattes carrées de leurs palettes, en faisant craquer le sol. « Bravo ! bravo ! » crions-nous tous, « ce sont les 120 français ! »

Ah ! maintenant, nous allons pouvoir y répondre, à vos gros obusiers qui se cachent derrière des kilomètres et des kilomètres ! Nous allons pouvoir les prendre à la gueule, vos monstres, et leur battre les flancs, et les forcer à regarder autre chose que nos petits canons inoffensifs pour eux... Nos petits canons, ils vont pouvoir la charcuter à leur aise, votre infanterie grouillante qui prétend s'abattre irrésistiblement sur la nôtre...

Les 120 français se sont mis en position, et tonnent... Ah ! vous aurez vos baoum ! et vos baoum ! aussi, là-bas... et de meilleure qualité que les vôtres, encore ! Ils devaient tomber dessus, pour écraser et pour abattre, les vôtres... Ceux-ci rejaillissent, et fauchent devant eux... Ah ! on verra comment ils tiendront, vos artilleurs à casques à pointe, et on verra s'ils ont le cœur placé comme celui des petits artilleurs à floches rouges, de chez nous !

Et puis, voici encore qu'arrivent au galop, à travers la plaine, plusieurs batteries de 75 français... Vous savez bien, les inimitables, les inimités 75 qui vous ont mordu dans les fesses à la bataille de la Marne, et qui depuis ont lapidé et déchiqueté vos plus belles troupes... Ils sont du même calibre, ils tirent les mêmes obus, ils portent encore plus loin que les nôtres... Ils ont derrière eux des canonniers aussi ardents, aussi braves que les nôtres... Les avez-vous assez tâtés, depuis trois jours, les nôtres ?...

Ah ! ils aboient encore, comme joyeusement, et ils trépignent d'aise de sentir leurs nouveaux compagnons... Et ceux-ci leur répondent déjà, comme s'ils étaient impatients de montrer comment ils happent des grappes d'hommes, com-

ment ils éventrent des bataillons, comment ils nettoient de la vermine...

Mais les obusiers de 120, qui écrasent la route avec leurs pattes, écrasent la voix de tous les petits canons réunis là, avec leur voix formidable qui nous rend sourd, et qui nous fait palpiter d'allégresse de pouvoir répondre, enfin! et d'égaliser un peu les chances, enfin! Ce n'est pas encore aujourd'hui que le barrage sera fendu, et que les Barbares déferleront par la trouée, en hurlant...

Toute la journée, c'est le vacarme dans la plaine. Nous ne menons pas encore la danse, mais nous ripostons vigoureusement. Une supériorité écrasante d'infanterie subsiste pour les Allemands. L'infanterie est la reine des attaques, et nous ne pouvons songer qu'à briser les jambes à celle-ci. Le soir tombe, et je vais passer la nuit dans une ferme, près du convoi de ravitaillement. Vers la mi-nuit, des pas alertes battent la route, devant la maison. A deux ou trois, nous allons mettre le nez dehors, pour voir ce qu'il y a de nouveau... Bonheur! C'est de l'infanterie française qui arrive. Nous la reconnaissons dans l'ombre, à plusieurs mètres, au martellement nerveux de sa marche. La nôtre

est un peu plus traînarde, avec de plus grands pas. Quand les pioupious nous aperçoivent, ils n'ont qu'une petite phrase courte, qui scande leur marche, et que tous répètent en défilant devant nous :

— Où qu'ils sont, les Boches? Où qu'ils sont, les Boches ?

— Vous ne marcherez pas un quart d'heure à cette allure-là sans tomber dessus, fait l'un de nous.

Je leur glisse rapidement :

— Vous êtes nombreux ?

— Toute la 42e. Nous rappliquons de Lombaerdzyde à marche forcée ! Ah ! les braves petits gars... Sortir d'un enfer pour venir dans un autre, et tricoter de ce train-là entre les deux !

Le jour suivant n'a rien de particulier — c'est-à-dire que ça roule et que ça casse du matin jusqu'au soir, aussi effroyablement que les jours précédents. Un pékin aurait à en raconter pour le restant de sa vie, mais les pékins ne savent point juger de ces choses, et je puis affirmer que pour nous ce jour est calme et monotone, sans un événement saillant. Je l'ai déjà dit, la bataille de l'Yser est un grand événement, avec des petits événements carac-

térisés qui en sortent, comme des sommets. Les jours où il n'y a pas quelque chose de spécial, on peut dire qu'il n'y a rien. Ce n'est qu'un roulement intermittent de marmites, avec des tas d'explosions identiques par ci par là. Ça tue du monde, mais ça ne marque pas. Aujourd'hui on peut dire qu'il n'y a rien. L'infanterie française s'est développée en trois bataillons sur la droite de la nôtre. Nos pauvres fantassins sont complètement fourbus, et ça les soulage un peu. Ça fait une jolie pétarade de ce côté-là, et l'attaque allemande s'y fait culbuter, plus que jamais. Nos deux artilleries légères l'ont d'ailleurs si violemment aspergée, que c'est à se demander comment il y a toujours autant de casques à pointe... à pattes. C'est à croire que le bon vieux Dieu allemand sait réussir le miracle de la multiplication des Boches...

Pendant la nuit suivante, branle-bas dans la batterie. Appel au rang pour les hommes de la première section. Comme cycliste, je n'appartiens à aucune section déterminée. Je me rends donc à l'appel.

Le lieutenant Nonnon, d'une voix un peu tragique, nous explique ce qu'on attend de nous. Nous allons profiter des ténèbres pour nous

glisser avec deux canons, en toute première ligne d'infanterie, sous le nez des Allemands. Au matin, quand leur grouillement commencera à se mouvoir vers nos braves fantassins, nous leur lâcherons notre mitraille dans les dents. Ça fera une belle fête et un beau carnage, mais il y aura du danger et, sans doute, de la casse. C'est un honneur qu'on nous fait de nous attribuer cette mission délicate, et le lieutenant est certain que nous y apporterons tout notre tact et tout notre courage.

Nous avons l'idée de dire : « Pas de boniments... on fera le discours après, si nous travaillons bien » ; mais tout de même les derniers mots du lieutenant nous font plaisir. On verra à mériter ça...

Et nous partons dans la nuit, silencieux et rapides comme des panthères, avec un désir de bondir dans les jarrets. Et dans le cœur, nous avons déjà le frémissement de la surprise que nous allons être, avec nos deux petits canons cracheurs de plomb, à l'impromptu.

Nous nous tenons accroupis, derrière nos canons, dans l'ombre. Le matin tarde, tant nous sommes impatients. Nous sommes vingt paires d'yeux luisants, immobiles dans le silence. Après

des heures, un petit cercle gris fauve s'élargit autour de nous, et recule sur le champ d'herbe noire, puis jusqu'aux buissons proches où la clarté s'élargit. Mais le matin n'a pas encore mis toute sa poudre blanche dans la poudre noire de la nuit, que des coups de feu partent, d'abord espacés et distincts, puis crépitent bientôt sur un front de deux ou trois cents mètres, en face de nous. Notre infanterie, composée de grenadiers, répond immédiatement. La mort commence à tisser son grand linceul pour aujourd'hui.

Je me porte à cinquante mètres sur la droite, auprès des premiers grenadiers, et j'installe avec Lorphèvre, le téléphoniste de la batterie, notre petit transmetteur de campagne. Ici, il n'y a guère de buissons pour gêner la vue. Nous avons le corps dans une tranchée, et les yeux au ras de la plaine. Je distingue, assez vaguement encore, le fourmillement gris qui fait bouger les champs et les haies. Nous désignons la distance estimée au lieutenant : six cents mètres. Nos petits canons partent, subitement. Leur paf ! paf ! inattendu secoue nos fantassins, dont les fusils s'excitent, d'allégresse. Les shrapnells font leurs flocons blancs à la bonne place. Les

deux canons rebiffent, et le grouillement mouvant de l'ennemi se couvre de petits nuages, qui doivent être une belle tempête, là-bas. Les grenadiers, à nos côtés, lâchent un délire de coups de fusils. Toute la ligne que nous tenons vomit son fer mortel sur le mouvement qui s'accentue dans le matin plus clair. Dans le matin plus clair, le mouvement ennemi s'accentue et se déplace. On dirait que des plis entiers de la plaine se soulèvent, puis se posent, se soulèvent, et de nouveau s'approchent vers nous. On dirait que toute la plaine, devenue vivante comme une mer, s'approche avec des vagues de dix mètres... Elle ondoie d'un bout à l'autre, en largeur et en profondeur, et nos shrapnells qui la cravachent ne l'arrêtent, par ci par là, où ils claquent, que pour des secondes... C'est l'attaque en masses serrées, chère aux ennemis, avec ses milliers de poitrines offertes, qu'il est presque impossible de broyer toutes... Tant pis! ou plutôt, tant mieux! Allez, petits canons! allez, grenadiers! Voici le carnage qui s'offre, voici des bataillons à égorger, à flageller, à éventrer... Voici du massacre tant que vous voulez, en voici peut-être plus que vous ne voudriez, voici des Prussiens à discrétion, voici des

Prussiens à profusion... C'est jour d'abondance et c'est jour de fête... Et si, pour vous, c'est jour de mort, sautez de joie en pensant qu'ils ne pourront jamais vous tuer autant d'hommes que vous leur en tuez, que vous leur en tuerez, puisqu'ils sont vingt cibles contre une, et qu'ils deviendront toujours plus grands, et plus nombreux, en s'approchant...

Quelle boucherie ! Les premiers rangs, les premières vagues des Allemands viennent s'abattre comme sur un mur de plomb... Les deuxièmes rangs, les deuxièmes vagues aussi, un peu plus près de nous : le terme populaire de vagues, qui fait à peine encore image à nos esprits, est bien le mot propre pour désigner l'afflux de la masse énorme qui nous assaille.

Nous avons commencé à tirer à six cents mètres, maintenant nous tirons à quatre cents. Les Allemands ont pavé ces deux cents mètres avec des cadavres. Ceux qui se dressent à la première ligne ont dû écraser des morts et des blessés, avec leurs bottes. Hardi, petits canons ! et hardi vous aussi, grenadiers ! Vous surtout, vous avez des revanches à prendre, et des démentis à donner... Ça bourdonne et ça éclate dans la plaine. Les ennemis tombent par gerbes, les ennemis

culbutent par brassées ! « A trois cent cinquante mètres! » Plus on en dégringole, plus il en vient, plus ils avancent... On les voit ramper avec leurs fusils sur la hanche... Ça ne fait rien, ils ont encore du chemin à faire, et ils seront rudement réduits quand ils viendront frotter leurs baïonnettes à celles de nos fantassins... « A trois cents mètres! » Ils tirent en courant, sans viser, puis ils se terrent quinze secondes, et recommencent...

Je ne sais si je fais bien de dire ce qui se passe à ce moment, mais j'ai entrepris de faire un récit exact, et voici :

Notre infanterie, dont les Allemands s'étaient encore plus rapprochés que de nous, abandonne soudain ses tranchées... La plupart des fantassins tournent dos et s'enfuient, en tiraillant un peu. Nous voyons même, pas loin de nous, un groupe assez important qui lève les mains et se rend. Je ne blâme rien. Je veux admettre les circonstances atténuantes de la fatigue et de l'énorme infériorité numérique.

Les Allemands bondissent, en poussant des cris terribles. En dix secondes, ils sont à cent mètres de nous. Je vois distinctement des casques à pointe et, dans le tas, beaucoup de figu-

res barbues. Nous lâchons deux coups de canon, à cent mètres. C'est comme si on jetait deux rochers dans la mer. Dans vingt secondes, ils seront sur nous.

— Sauve qui peut, les braves! crie le lieutenant Nonnon. Dégarnissez les pièces!

Quelques-uns arrachent les lunettes et les appareils de fermeture.

Et c'est la fuite, chacun pour soi, l'éparpillement et les culbutes, la dégringolade dans les fossés, l'engouffrement dans les buissons. Quelques-uns tombent, que les autres attrapent sur leur dos. Nous rejoignons nos batteries attelées à quelques centaines de mètres à l'arrière. Nous sommes une bonne douzaine en tout. On jette les blessés sur les caissons. Les Allemands nous suivent à cent mètres. Nous apportons la grêle des balles sur les trois batteries. Tout le groupe se met au trot, puis au galop. Des pièces quittent le groupe et se jettent dans la plaine, à toute allure. Les chevaux de devant de notre premier caisson s'abattent sous les balles. On coupe les rênes, et on les laisse là. Il y a vingt centimètres de boue gluante sur la route, et je cours avec la bécane sur le dos. Il y a un bout de chemin qui surplombe un peu : des mitrailleuses attendent

notre passage, et fauchent. Dieltjens reçoit une balle dans le bras, et son cheval prend le mors aux dents. Deux ou trois soldats sont blessés autour de moi. Je tombe plus de dix fois à genoux, dans la boue, et plusieurs fois les canons manquent de me passer sur les reins. Ça met trente secondes à traverser le passage dangereux. Ça nous abat, en blessés surtout, le quart de l'échelon de combat. Le commandant Van Maldeghem, qui a remplacé le commandant Bruynheel, malade, à la tête de la 100e, et qui a conduit sa batterie en dehors des chemins, à travers champs, n'a presque pas de pertes. Nous le rattrapons sur la route qui va vers celle de Perwyze-Furnes. Le trot dans la boue continue. C'est la trouée faite, et notre centre enfoncé. Un caisson d'artillerie français suit notre mouvement : comme, à la différence des nôtres, il est plat, je grimpe dessus, et j'y installe mon vélo lourd de boue et dont un pneu vient de sauter. Cinq minutes après, il s'arrête et se range au bord d'un champ. Je demande aux conducteurs s'ils vont bientôt partir, et ils me répondent qu'ils ne partent pas, mais qu'au contraire ils vont retourner ravitailler en avant dans quelques instants. Je crois qu'ils ne se rendent pas bien

compte de la situation, mais comme il me faut en tout cas suivre ma batterie qui s'éloigne, je saute du caisson, sans discuter, et je me mets à la poursuite de notre groupe. Je le rattrape sur la grand'route de Furnes, et je parviens à me hisser, moi et ma bicyclette, sur un canon. Un quart d'heure après, ruisselants de boue depuis la figure jusqu'aux pieds, nous nous arrêtons sur la grand'place de Furnes.

Nous n'y restons guère. Au premier étage de l'hôtel de ville, nous voyons le Roi, dont la figure a l'air toute blanche dans les vitres noires. Il passe plusieurs fois lentement derrière les fenêtres, et par deux ou trois fois il vient nous regarder, longuement. Un cortège de prisonniers allemands, conduits par des goumiers, traverse la grand'place et s'arrête près de l'hôtel de ville. Ils paraissent aussi harassés que nous et ils ont l'air d'être habillés de boue. Des officiers d'état-major, français et belges, entrent sans discontinuer par le porche de l'hôtel de ville. Plusieurs en sortent en pressant le pas. L'un d'eux se dirige sur notre major, et lui dit quatre mots. Aussitôt, l'ordre retentit : « A cheval ! »

Nous ne savons pas encore où nous allons.

Notre major prend la tête de la colonne, qu'il fait pivoter sur la grand'place, et nous nous réengageons sur la route de Perwyze. C'est à ne point comprendre que nous avons été débordés par là... Nous suivons absolument, en sens inverse, la route que nous venons de faire une heure auparavant, et qui pourtant doit conduire vers la trouée, vers les masses débordantes des Allemands...

Eh bien, non ! comme le commandant nous explique, en fait de trouée, il n'y en a pas ! et en fait de masses, elles sont encore à peu près où nous les avons laissées... L'infanterie française, le 151e, pour lui rendre hommage, s'est développée immédiatement sur la gauche, et a tendu un ruban de fantassins qui résiste encore. L'artillerie française, de son côté, défilée et disséminée dans la plaine, un peu en arrière de notre position, est restée en place et a dressé son barrage d'obus devant l'attaque presque victorieuse. Les Français nous ont conservé nos positions, mais il est temps que nous venions à la rescousse, car ça « barde » ferme, comme ils disent, et il faut du tonnant dans l'air.

Pendant les huit jours qui suivent, nous allons d'ailleurs leur bien montrer que ce n'est

pas la faute à l'artillerie si ça a flanché un moment, et qu'on peut compter sur nous jusqu'à la gauche pour viser juste, pour tirer ferme et cogner dur !

Nous prenons position sur la ligne d'artillerie française, et nous commençons immédiatement notre petit raffut. L'attaque allemande mugit encore, là-bas, comme un monstre enchaîné. Mais il a l'air de secouer vainement ses chaînes, malgré sa rage et son vacarme. Jusqu'au soir, nous fouettons l'infanterie ennemie à coups de shrapnells, et nous devons faire de belles traînées et de belles balafres rouges dans son coin de plaine ! En tout cas, quand le silence descend des horizons, la bataille prend fin comme un effort violent qui s'affaisse, ou comme des lutteurs, encore à moitié étreints, qui s'endormiraient de fatigue sur l'arène.

Le lendemain, même chanson sur le même air. Je vais jusqu'à Furnes faire remettre une chambre à air à ma bécane. Pendant l'opération je sifflote en grillant une cigarette, et je me sens tout guilleret de pouvoir souffler à mon aise et regarder autour de moi sans voir, à une place ou l'autre, proche ou lointaine, éclater une de ces éternelles marmites... Quand, tout à coup,

un sifflement strident, et boum ! un obus qui s'abat dans les environs... Ça, c'est vraiment trop fort ! Quand on est sur le front, et qu'on se bat, c'est naturel et logique, les obus... mais pour une heure qu'on vient en villégiature à Furnes, sur l'arrière, c'est tout de même un peu exagéré... Et puis, c'est incompréhensible : l'obus qui vient de siffler et d'éclater est de petit calibre... Il n'y a pas besoin d'être vieil artilleur pour faire ce diagnostic... Alors, les Allemands qui sont au delà de Ramscapelle, au delà de la voie ferrée, ne peuvent tirer jusqu'ici avec des pièces légères...

Je développe ma théorie devant quelques artilleurs français.

— C'est pourtant pas nous qui bombardons Furnes ! blague l'un d'eux...

En effet... mais enfin, ce n'est pas clair... peut-être un auto-canon ?

Un deuxième obus arrive, puis un troisième, puis ainsi toutes les demi-heures, jusqu'à l'entrée du soir.

Je veux aller me faire raser, mais le coiffeur en laisse tomber les bras, et me prend visiblement pour un fou. Le bombardement n'est cependant guère terrible, et on en a vu qui y

ressemblaient à peu près comme la mer du Nord ressemble à l'Yser. Pour moi, je n'y penserais déjà plus, si je n'étais turlupiné par la bizarrerie incompréhensible du fait. Ce n'est que plusieurs jours plus tard que j'en aurai l'explication, que je donne dans toute sa cruelle vérité :

Les autorités supérieures avaient été frappées par la même anomalie que moi. Elles avaient fait organiser plusieurs reconnaissances en aéroplanes, et un observateur avait enfin découvert une pièce isolée, qui tirait de l'intérieur de la cour d'une grande ferme. On avait immédiatement envoyé les « goums » pour élaircir l'histoire et trancher la question. Ils avaient bel et bien déniché un canon allemand avec des artilleurs, qui faisaient leur besogne tout à leur aise. Ils avaient zigouillé les canonniers-fantômes en trois quarts de seconde, et pendant l'autre quart — façon de parler — ils avaient achevé de trancher la question en coupant le cou au fermier.

Cette histoire écœurante, où pue encore cette saleté de l'espionnage et de la trahison, ne m'aurait même pas arraché un sourire pour la justice pittoresque et radicale des bons goumiers,

si je n'avais point reconnu, dans les descriptions qu'on m'en fit, la ferme maudite où ce gros voyou de fermier nous avait traités comme des chiens, et auquel j'aurais avec volupté, comme je pensais alors, logé une balle dans la tête. Ah ! je comprends maintenant pourquoi il ne prétendait point me laisser aller faire mon nid où je voulais ! Il râlait de peur que je n'aille découvrir ses Boches cachés. Il tremblait pour sa peau de lâche. Des gens des environs m'ont d'ailleurs dit que c'était un importé dans la région. Sans doute un Allemand qui jouait enfin son rôle, après une longue préparation. Il vaut mieux ainsi, et il faut le souligner. C'est une saleté qui ne nous touche pas. Ça rentre dans la norme. Les Allemands ont eu ce bon serviteur, mort en héros — peut-être — pour eux. Nous n'avons pas eu ce traître et ce lâche. Tout le monde est satisfait.

Je quitte Furnes, où ce léger bombardement m'a suivi, et une demi-heure après je rentre dans la plaine, balayée au moins par des obus francs. C'est comme un jour de pluie pendant l'hiver — on ne s'en aperçoit qu'à peine. Des soldats du génie jettent des passerelles en bois sur les petits canaux minces qui sillonnent tout

le pays, comme des veines. L'eau est le sang de la terre, et ces multiples canaux sont les veines d'un pays riche. Mais en guerre ils gênent terriblement les mouvements. Ils mordent aux jambes les offensives. Ils les prennent comme dans des toiles d'araignées. Et on serait tenté de les maudire s'ils ne s'étaient noués fameusement sur l'élan des Allemands, et n'avaient contribué à les lier sur place. Des fantassins français et belges, et parmi ceux-ci je distingue un bataillon du 9[e] de ligne qui cueillit son premier laurier au pays de Liège, occupent toute la plaine qu'ils ont tailladée de balafres parallèles, dans lesquelles ils se sont terrés, par files. C'est la guerre de tranchées qui se précise, avec le front presque rigide de ses alignements. Une nouvelle aussi, aujourd'hui : un vieil habitant de Nieuport s'est souvenu d'une ancienne écluse dont on a en effet retrouvé le plan de l'emplacement dans des archives du pays. On va l'ouvrir et lâcher la mer contre les Allemands. C'est un allié digne de nous, comme on verra. Il procède par masses aussi, comme les Prussiens, mais on ne l'arrête pas avec des coups de canon. On s'enfuit ou on barbote.

Le lendemain au petit matin, le lieutenant

Servais me fait appeler pour partir en éclaireur avec lui. Le commandant voudrait me faire remplacer, à cause du mal dans le dos qui me tient toujours, et m'offre même une exemption de service de deux ou trois jours. Cette sollicitude, qui me touche, m'enverrait au bout du monde. Je pars donc immédiatement avec le lieutenant, mais quand nous arrivons à la route parallèle au chemin de fer, et qui comme lui surplombe notre plaine et celle occupée par les Allemands, le panorama que nous avons à fouiller disparaît encore dans le brouillard matinal. Il faut encore une bonne heure avant qu'on puisse y dénicher quelque chose. Comme le matin frais pique à la peau, je quitte le lieutenant de cent mètres pour aller m'abriter dans une petite baraque à trois façades qu'il y a dans les champs. Je m'étends sur la terre battue, las d'une mauvaise nuit et de jours durs. Quand j'ouvre les yeux, il me semble qu'ils sont tout gonflés de sommeil... C'est ça : voici de grandes bandes jaunes sur la plaine, avec les taches des ombres dedans... voici des alouettes qui ont l'air de grimper en chantant jusqu'au soleil... Bon sang de bon sort ! j'ai roupillé comme un pacha ! Où est le lieutenant? Ah ! le voilà... contre le talus de la

route... Qu'est-ce qu'il va dire? Je cours le rejoindre, en me frottant les yeux...

— Eh bien, d'où sortez-vous? Je croyais que vous aviez déserté...

— Excusez-moi... J'étais éreinté... je me suis endormi là, dans cette baraque...

— Et pourquoi n'êtes-vous pas venu quand vous vous êtes éveillé?

— Mais, je m'éveille à l'instant, et j'accours...

Le lieutenant part d'un bon rire et me dit :

— Alors quoi? Vous n'avez rien entendu?

— Entendu quoi, lieutenant?

Sans me répondre, il me prend par le bras, et me conduit vers l'endroit que je viens de quitter... Il me désigne de grands trous plein le champ.

— Et ça... ça... et ça... Pendant une heure, elle a été comme le point de mire des marmites, votre cahute... Vous n'avez rien entendu : c'est beau, la jeunesse!!

Le lieutenant n'est pas tant plus vieux que moi... Il ferait mieux de dire : C'est bizarre, la fatigue. Tous les soldats ont été, un jour ou l'autre, aplatis par la grande lassitude, et tous ont dormi sous les obus. Tous ont eu ces moments d'engourdissement où les yeux ne veulent plus voir, où les oreilles ne veulent plus

entendre. Il y a un phénomène inverse qui caractérise bien aussi la part de l'habitude dans ces moments-là : quand, après une bataille aussi longue et aussi violente que celle de l'Yser, on s'éloigne enfin du front, les premières nuits donnent une impression de malaise et d'énervement, comme s'il manquait quelque chose... C'est comme un bourgeois qui n'aurait pas sa brique ou son bonnet de coton, et qui ne saurait point ce qui l'empêche de s'endormir comme à l'ordinaire... Le bruit des obus fait partie de l'acoustique de notre vie : ça ne gêne guère, et il en faut. Heureusement que c'est une habitude qu'on perd comme on la prend...

Mais nous sommes revenus, le lieutenant Servais et moi, à notre poste d'observation, et malgré que ce soit surtout un jour de l'artillerie, nous parvenons à repérer un petit rassemblement allemand derrière la ferme Oosthof. Cette ferme, comme beaucoup d'autres dans cette guerre de piétinement et de piaffement sur place, prendra une grande importance stratégique, à en juger par le nombre des obus dont, tour à tour, les Allemands et nous, la gratifions. Je me suis fait traduire son nom par un camarade flamand : Jardin d'Occident.

C'est une appellation qui fleure doux et bon, même ici... et les obus qui abattront ces murailles ne pourront rien contre le souvenir attendri que j'aurai de ce nom clair et mélodieux, choisi par les terriens de cette plaine, au temps heureux : Jardin d'Occident...

Je file cependant en bécane jusqu'à nos batteries, et j'indique à notre major l'emplacement exact du rassemblement ennemi. Je suis à peine sur la route du retour que nos dix petits canons, alignés dans un champ proche, retentissent. Les grosses marmites allemandes continuent à battre la plaine, avec furie. Cependant, elles n'aspergent plus au hasard, comme auparavant. L'ennemi ne tire plus que sur objectif certain, ou du moins possible. De même, il ne commence son chambard qu'au matin clair sur les horizons nets, et il cesse tout bombardement au soir chu. Je suis certain — mieux que par des renseignements journalistiques — qu'à partir de ce moment les Allemands ont dû compter et ménager leurs munitions. Pour ceux qui les ont vus à l'œuvre au cours des mois précédents, ça ne donne pas l'ombre d'une hésitation.

En arrivant à proximité du lieutenant, un roulement connu secoue l'air dans ma direction.

A trente mètres devant moi, la route en pierre est barrée par deux tonneaux qui indiquent la défense et l'impossibilité pour tout attelage d'aller au-delà. C'est juste à cette place que le gros noir s'abat : la route est coupée avec fracas... Les pierres et la terre, jetées à cinquante mètres en l'air, retombent tout autour de moi. Les deux tonneaux ont disparu, complètement. Je descends dans le trou, pour passer outre, avec le vélo sur l'épaule, que des pierres et des mottes de terre retombent à peine... Si j'avais entendu un deuxième roulement à ce moment-là, je me rends très bien compte du calcul que j'aurais fait et du geste que j'aurais eu. J'aurais pensé que le tir des Allemands ne pouvait avoir été changé en si peu de temps, et j'aurais profité du roulement annonciateur, qui dure bien quinze secondes, pour me jeter dans un fossé plein d'eau qui longe la route. L'eau est un amortissant, et la cavité du fossé est un rempart contre les éclats d'obus. La plupart des soldats ont ainsi profité des leçons de la guerre, et je suis bien certain que des esprits d'initiative et de décision ont pu, par un geste, échapper à une mort qui, sans lui, les aurait cloués là. On a dit que les Hindous avaient l'air de bondir et de serpenter

à travers les balles en les évitant, et je crois, dans une certaine mesure, que cette faculté existe.

Je rejoins le lieutenant, à cent mètres de là. Je le trouve en conversation avec un officier d'infanterie français. Celui-ci est en train d'expliquer au lieutenant Servais le point de vue magnifique qu'il a sur le front allemand, du lieu avancé où il se tient presque en permanence, et l'avantage qu'il y aurait de placer un observateur d'artillerie à ses côtés. Le lieutenant Servais tourne les yeux vers moi, et il faut croire que mon désir pétille bien vivement dans mes regards, car il sourit, et, sans presque me consulter, il me présente à l'officier français comme délégué. Celui-ci m'examine des pieds à la tête, et j'en fais autant pour lui. Quand nos yeux se sont rencontrés et soutenus une bonne fois, nous sommes des frères. Je puis employer ce mot-là, car dans la vie que nous allons avoir, tous les galons en or ne pèsent pas une balle en plomb.

L'officier français auquel le sort m'adjoint, c'est le commandant de Bontin, du 151e. Je ne suis pas certain de bien orthographier son nom, car nous ne nous sommes point passé notre carte de visite... Un homme nerveux, l'air jeune,

portant la mouche. L'air confiant, et l'air hardi. Quand on l'a eu deux secondes dans les yeux, on est fixé. Je me croyais déjà fort en avant, et il m'emmène en avant. Avec le lieutenant Servais, nous nous trouvions à cinq cents mètres de la première ligne allemande. Avec le commandant de Bontin, nous allons nous installer à cent mètres de cette ligne. Les Allemands nous saluent avant notre arrivée. Leurs balles n'interrompent même pas une blague que le commandant de Bontin lâchait à leur adresse à ce moment-là, ni la réplique qu'il me plaît de lui donner, gaillardement.

L'observatoire que vantait si chaudement le commandant, c'est le coin de mur qui reste d'une bicoque, fauchée là. Deux mètres de haut, trois mètres de large, un demi-mètre d'épaisseur. Il y a des pierres disjointes, par où on peut voir. Pour y arriver et pour en sortir, il y a trente ou quarante mètres de sentier à découvert. D'ici, le commandant a déjà prévenu ses troupes de plusieurs attaques. Le moindre mouvement dans la plaine ne peut échapper à l'œil vigilant. Quand c'est pour une action en masse, qui nécessite des renforts, on fixe l'apparition de ceux-ci, à deux kilomètres, même à trois par

les jours transparents. Je suis au ciel de me sentir ici, d'où l'on peut scruter la plaine, tâter les Allemands, et comme palper leurs intentions...

Pendant cette première journée même, nous parvenons à découvrir plusieurs rassemblements ennemis, dont nous identifions le lieu sur la carte au $\frac{1}{40.000}$ du commandant. A chaque renseignement, je saute lestement sur ma bécane, et avant que les Allemands de la première tranchée aient pensé à m'envoyer leurs pruneaux, je traverse à fond de train le dangereux petit espace découvert, et je file porter mes indications à notre major. Celui-ci règle merveilleusement son tir d'après les distances et les angles mêmes de sa carte, et chaque fois que je rentre auprès du commandant de Bontin et que je viens piquer la tête au pied de son mur en attirant la brève fusillade des Boches d'en face, sa bonne figure s'éclaire, et il me fait :

— Épatant ! Ça leur tombe comme des tuiles sur la tête...

Parfois, il fait régler notre tir avec des précisions terribles. Quand je viens les transmettre à notre major, celui-ci ne peut s'empêcher de sourire de fierté devant les corrections à peine sensibles que réclame le commandant : « Dix mè-

tres sur la gauche. » « Six mètres sur la droite. » « Huit mètres plus long. » « Dix mètres plus court. » Il n'emploie point les termes techniques des artilleurs, le brave commandant, mais le résultat n'en est pas moins « soixante-quinzesque »...

— C'est pour leur envoyer ça dans le thorax, au lieu de les atteindre au bout des doigts ou dans les orteils, blague-t-il.

Ou bien :

— En faisant cette petite correction, on en tue quatre au lieu de deux... Il y en aura pour moins longtemps...

Brave commandant ! Comme il m'emballe avec son ardeur, et son optimisme, frère du mien... Il me semble que j'écrase mes pédaliers, et que je crève ma bécane, comme un cheval, en portant nos renseignements au major qui en fait un profit dont je suis fier. Je suis comme un lien vivant, et dévoué aussi, entre deux volontés nettes, entre deux coups d'œil savants, entre les deux armes sœurs de l'infanterie et de l'artillerie, et par-dessus tout, entre les deux armées sœurs, de la France et de la Belgique!...

Le soir, le commandant de Bontin rejoint sa tranchée et m'envoie prendre un peu de som-

meil dans le poste français où se tient le commandant Mouphons, faisant fonction de colonel au 151e. J'orthographie bien son nom, car je l'ai lu dans un journal qui annonçait sa promotion dans l'ordre de Léopold, distinction que lui a accordée le roi Albert.

Un brave à tous crins, et ce n'est pas peu dire si l'on en juge par sa moustache épaisse, et sa longue mouche, d'un noir ardent. Une tête de capitan et de pourfendeur, avec des yeux de papa. Les quelques soldats qui l'entourent me tracent son portrait et son histoire, d'un trait : « C'est un poilu ! » Il m'a vu passer et repasser, à belle allure, devant sa cahute, et il connaît ma mission. Il me serre la main, et veut bien me dire des phrases fort aimables — sans flagornerie — au sujet de notre armée... Il apprécie aussi les effets de notre artillerie, avec des mots chauds. Enfin, il m'invite à la table... de ses subordonnés — téléphonistes, plantons — qui s'empressent autour de moi, me font un coin à leur table et mettent une assiette de plus... Je suis bouleversé par la reconnaissance en voyant tout ce qui défile dans cette assiette : bifteck pommes frites, poule au pot, porc rôti.

— La poule et le cochon, c'est moi... dit un

de mes nouveaux camarades qui, avec ses cheveux roux-folâtre et son unique dent sur le devant, a l'air de sortir tout vif du répertoire de Dranem...

Et il m'explique, avec des mots et des gestes drôles, comment, ordonnance du commandant Mouphons, il n'a pas grand'chose à faire, et qu'il passe son temps à zigouiller les poules, et à descendre à coups de fusil « les cochons qui battent en retraite »...

Ces cochons qui véritablement avaient l'air de battre en retraite mirent un ton bien amusant dans cette partie de la bataille de l'Yser. Si on avait pu seulement fusiller tous les cochons et tout le bétail qui foisonnaient dans le beau pays de Dixmude, et qu'on a, hélas ! laissés en belle partie à ces gloutons de Boches !

— Comme ça, dit l'ennemi des cochons — si c'est assez le déterminer ainsi, — comme ça, je ravitaille l'armée de France, et spécialement le bas état-major du 151e.

— N'empêche que je suis un tire-au-flanc, et que les *craquenelles* ne m'auront pas...

Jamais il ne prononcera *shrapnells*, mais je ne sais si c'est une difficulté de prononciation, ou s'il veut simplement, néologiste qui a d'ailleurs

le sens de l'onomatopée, franciser le mot...

Quant à tire-au-flanc, mon pauvre gas, dans ta cahute où éclatent journellement des gros-noirs à moins de cent mètres, et parfois à moins de dix, j'en verrai plus tard des milliers qui ont l'uniforme, et qui sont d'ailleurs très crânes de le porter dans des cités assez lointaines. En tout cas, si tu vas passer un petit congé à l'arrière, à Paris par exemple, ce n'est pas toi — plus que les autres, en général, d'ailleurs — que la crainte des Zeppelins émotionnera fort...

Après une bonne nuit sur la paille chaude, au coin du feu, je retourne auprès du commandant de Bontin, que je trouve dans sa tranchée, prêt à partir. On ne voit pas à cinquante mètres autour de soi. En attendant qu'il fasse suffisamment clair, je quitte le commandant pour aller faire un petit tour sur la droite de notre abri où se trouvent encore, paraît-il, les deux canons que nous avons dû abandonner l'autre jour. Les Allemands n'ont point pu les emporter, et le commandant de Bontin m'avait dit son espoir, et la possibilité qu'il y avait, de les reprendre. Je vais donc essayer de situer leur position entre les lignes nouvelles. A un moment donné, par hasard, et non à l'endroit où je cherche les

nôtres, je tombe sur un petit canon isolé qui a l'air d'être naturellement en position, avec son caisson aux trois quarts rempli d'obus, et qui semble n'attendre que son pointeur, son tireur et ses servants pour entrer dans la danse et jouer son rôle... Je m'en approche, j'en fais le tour, j'examine un obus du caisson, je tâte tout le petit canon comme un médecin ferait d'un homme qu'il croirait malade, puis je file éclairer le commandant de Bontin sur ma trouvaille et sur la facilité qu'il y aurait de ramener ce canon en arrière et de le rendre de suite à sa batterie et à la bataille.

— S'il est solide sur pattes et prêt à mordre, dit le commandant, et si on l'approche aussi aisément que vous venez de le faire, il faut en effet le tirer de là et le renvoyer chez ses frères...

Nous retournons à la tranchée du commandant, et celui-ci commande une section qui doit aller chercher le canon et le tirer à bras, vers l'arrière. Je fournis tous les renseignements sur le lieu exact où il attend sa délivrance, et nous repartons définitivement, le commandant et moi, vers notre abri de la veille.

Or, voici ce qui attendait la section quand elle

voulut toucher au canon : le ta-ta-ta d'une mitrailleuse sortit des buissons proches, à quarante mètres de mes lignards, et en culbuta une demi-douzaine — blessés seulement — pendant le bond surpris qu'ils firent en arrière, d'instinct.

Le commandant Mouphons, quand il fut mis au courant de l'aventure, jura ses grands dieux que, lui, il aurait flairé le piège, et que les Allemands n'avaient pas voulu éventer leur présence pour descendre un homme.

J'avais donc échappé aux mitrailleurs ennemis par le peu d'importance qu'ils m'accordaient, et malgré le chagrin que j'eus des malheureux fantassins blessés, ma foi un peu égoïste dans ma bonne étoile grandit encore ce jour-là.

Toute la journée, nous restons à notre observatoire, la figure collée au mur, les yeux dans les interstices des pierres. Parfois la fusillade des premiers Allemands, furieux de se savoir épiés, s'abat sur notre abri. Mais c'est surtout lorsque je file avec un renseignement, ou quand je reviens à mon poste, qu'éclate la rage crépitante de leurs fusils. Il y a trente mètres à faire dans leur plein champ de tir : il ne faut pas leur laisser le temps de respirer entre mon apparition et ma disparition... A la fin, ça nous

devient un jeu, de les surprendre de deux secondes en défaut dans leur surveillance... Et puis, il faut voir comme ce démon de commandant m'excite :

— Allez, encore une fois... Vous êtes déjà bien passé dix fois aujourd'hui, vous passerez encore cette fois-ci...

Je mets le pied sur la pédale, prêt à sauter en bécane.

« Une... deux... trois !! » Et, tout grimpé sur le vélo, je sors de mon abri, comme un diable de sa boîte, et en avant la musique ! Zii-ip... zii-ip... Et je porte un bon petit renseignement au major Didier, qui décidément vous nettoie un coin de plaine en deux temps trois mouvements... Il me semble que parfois les yeux aigus du major s'adoucissent quand j'arrive, et je surprends parfois un sourire caché dans sa grosse moustache. Une fois il m'invite à prendre un verre de vin à sa table, et, outre le luxe inoui que cette pétillante boisson représente pour le Zoulou que je suis devenu, je me sens fort ému de cette distinction qui, chez nous, est plus rare et bien plus difficile à obtenir que de quelconques palmes académiques, par exemple.

Le vin, chez nous, boisson de luxe même en

temps de paix, scelle les événements heureux et les présences chères. Ici, sur l'Yser, boisson rarissime, il me semble — si je ne me flatte point — que ce verre de Bordeaux scelle une amitié entre un officier supérieur et le simple soldat que je suis, et la confiance réciproque que nous avons et que nous pouvons avoir. Quoi qu'il en soit de l'importance réelle de la chose, c'est le meilleur verre que j'aie bu de ma vie.

Une fois que j'arrive vers notre groupe avec un renseignement assez développé, je trouve notre major debout, qui sourit en me voyant venir, au milieu des shrapnells allemands qui tombent dru. Je vois à cinquante mètres de lui nos canonniers collés aux pièces, qui se terrent à l'abri de la rafale. Plusieurs projectiles éclatent juste au-dessus des avant-trains proches et blessent plusieurs chevaux. A ce moment, j'avoue que, pour diminuer la longueur du danger, j'arrivais à pleine vitesse, tête baissée à travers les éclatements nombreux. Mais quand j'aperçois le major Didier, debout et souriant, et qui a l'air de m'attendre, je me compose une petite nonchalance assez bien venue, je crois... et quand je m'arrête auprès de lui, je me fais un

point d'honneur de lui parler sagement et calmement, avec un sourire comme le sien... Les shrapnells balaient les alentours, et je donne mes explications, et le major les écoute, en consultant sa carte, comme si nous nous trouvions dans quelque bureau de ministère, au temps monotone de la bonne paix. Quand je le quitte pour retourner là-bas, cependant, nous nous lisons une bonne fois dans les yeux, et je crois que nos pensées se ressemblent fort.

Là-bas... chaque fois que j'y rapplique, c'est la même chose... Le commandant de Bontin n'a pas besoin de tourner son nez de son trou entre deux pierres, pour connaître mon arrivée... La pétarade qui m'accueille — souvent trop tard, d'ailleurs — l'avertit suffisamment. Il exulte du résultat de notre tir, le brave commandant, et il en oublie presque son bataillon qui, dans la ligne de tranchées proches, fait cependant de jolis vacarmes chaque fois que les Boches d'en face veulent montrer la tête ou avancer la jambe...

L'offensive allemande, d'ailleurs, ne démord pas. C'est encore le flux montant, avec des violences inégales comme les vagues elles-mêmes. Il y aura encore des éclaboussements sur toute la

digue et des ruées sur tous les points. Aujourd'hui encore, il n'y a pas une minute où les « trains-block » ne sillonnent l'atmosphère de leurs passages stridents, pas une minute où les shrapnells n'éclosent mortellement dans la plaine, derrière nous, pas une seconde où le roulement d'une fusillade ne semble glisser et courir sur le front des premières tranchées... Il n'y a pas une heure où le commandant de Bontin et moi ne découvrions des mouvements et des infiltrations de l'ennemi, et où nos petits canons n'aillent tasser et écraser ces mouvements et barrer et écrabouiller ces infiltrations. L'attaque déferlante des Allemands s'accentue par des masses toujours augmentées, et l'endiablement rageur des premiers jours se continue par une pression violente, et par la volonté têtue de nous enfoncer, et de passer par là ! Leurs premiers bataillons, ravagés et anéantis, n'ont pas plus compté dans cette volonté têtue, que les premières vagues ne comptent dans l'assaut que depuis toujours l'Océan donne aux rivages de pierre. Le deuxième et le troisième afflux de leurs masses ne comptent point non plus. Ni ceux qui suivent. Les derniers bataillons seuls comptent, et la trouée. J'ai connu plus tard des

personnes sceptiques qui qualifiaient de boniments les articles de journaux sur l'énormité des pertes ennemies. Mais j'assure, moi qui ai vu, que nous avons fauché et détruit complètement des masses humaines, à faire horreur à un cœur humain ! Nous avons couvert des étendues avec des morts et des râlants. Nous avons barré, nous avons rayé, avec notre griffe d'acier, des compagnies entières, des bataillons entiers de l'armée teutonne.

Voici un épisode de ces boucheries-là, pendant mon séjour auprès du commandant de Bontin :

Nous sentions bien une impatience et une envie de mordre chez les Allemands qui nous faisaient face, et cela nous incitait à surveiller la plaine et à la scruter jusqu'au bout. A un moment, je distingue comme un ondulement à l'horizon. (Je m'attribue cette découverte, sans modestie : mais j'y tiens, car ça m'emplit de bonheur de penser et de dire que des Prussiens sont morts par moi, et que ce sont mes yeux qui les premiers ont fouillé leurs poitrines, palpé leurs membres, et qui les ont dénoncés aux juges et bourreaux, nos petits canons qui les attendent.)

Le mouvement bientôt se dessine mieux, et le commandant de Bontin l'identifie un bataillon de renfort qui arrive sur la route de Schoorback. Il me demande dans combien de temps nos batteries pourront tirer dessus, et nous fixons, montre en main, à une demi-heure plus tard le commencement du bombardement. Le commandant situe scrupuleusement le ruban de route que le bataillon allemand occupera à peu près à ce moment-là, et je trace pour notre major un croquis avec tous les lieux et toutes les distances pouvant déterminer exactement l'endroit. Une demi-heure plus tard — trente minutes juste — nos dix canons, et d'autres batteries françaises et belges que j'ai pu prévenir, commencent un tir en profondeur qui prend tout le bataillon sous ses shrapnells, depuis le premier rang jusqu'au dernier, qui le culbute et le bouleverse, et finalement le disloque en quelques restes épars qui se jettent à travers champ dans la direction de Perwyze — maigres groupes de rescapés qui ont l'air de sortir des rangs de cadavres abattus sur la route, et dont nous poursuivons les tentatives de rassemblements derrière les haies ou les meules, et que, les uns après les autres, nous écrasons de notre tir mathématique et tenace. Nous avons

atteint, je crois, jusqu'au dernier fuyard, et l'on peut affirmer que les ennemis peuvent effacer le numéro de ce bataillon de la liste de leurs armées.

Ceci n'est qu'un épisode qui se répéta et se multiplia diversement au cours de cette grande bataille où l'on compte par centaines de mille les Allemands boutés hors combat vers la mort ou d'obscurs hôpitaux.

Tous les jours pendant huit jours, avec le commandant de Bontin, et à presque toutes les heures claires de la journée, nous avons désigné à nos petits canons précis des mouvements à briser et des vies à prendre. Nous avons cueilli à cœur-en-veux-tu les grappes humaines qu'il y avait là. Jamais telle trombe ne s'offrit à telle hécatombe, et jamais une armée ne saigna tant de sang pour tel inutile sacrifice !

J'ai conservé le carnet où j'inscrivais alors les seuls renseignements dont la complexité méritât rédaction. Il y a plus de cent pages pleines de ces dénonciations documentées dont la justice de nos petits canons fit un merveilleux profit. Notre tir fut si terriblement réglé et si efficace, que le général Grossetti, commandant la 42e division française qui opérait donc à nos côtés,

soldat d'une pièce et peu flagorneur s'il en fut, félicita chaudement notre major et tout notre groupe d'artillerie.

C'est un hommage, sur le vif, qui pèse tout son poids. Il eut le couronnement de sa raison d'être au cours — complet — des deux derniers jours que nous avons travaillé là. Les Allemands avaient lancé une grande attaque en masses touffues contre notre secteur. Dès le commencement de cette action presque unique qui vint battre nos lignes pendant quarante-huit heures continues, je me trouve à notre poste d'observation avec le commandant de Bontin. A l'inverse des jours précédents où je vais manger et dormir au poste du commandant Mouphons, je reste en permanence auprès du commandant de Bontin, et suis ravitaillé sur place, avec les fantassins français. J'assiste d'un bout à l'autre à l'orgie insensée de vies humaines, et — jour et nuit — au massacre le plus affolant qu'on puisse rêver. On dirait que les Allemands pressentent l'inondation où ils vont s'embourber pour toujours, et le mur, de jour en jour plus rigide et plus robuste, où ils vont se buter et se casser le nez pour toujours, et qu'ils veulent tenter leur dernière chance et jeter leur dernier

atout dans la partie dont leur existence est l'enjeu.

Au premier moment, nous avons l'impression que tout l'arrière-plan de la plaine se met en mouvement, comme un monstre qui s'étire et se soulève. Puis le monstre se met à avancer et à s'approcher. Il a des grondements lointains, qui ébranlent l'air, et les obus commencent à tomber, comme une grêle énorme. Au même moment, les lignes d'infanterie proche crépitent comme si un grand frisson les saisissait. Les trois bataillons du 151e répliquent ardemment, tandis que nos batteries, vers lesquelles je vais cent fois dans la journée, tirent et tirent, sans discontinuer, sur les objectifs renouvelés que je désigne au major Didier. L'infanterie allemande, réduite de moitié, toujours innombrable, avance sans cesse, et sans cesse agrandit le cimetière bourré, en quoi nous changeons la plaine qu'elle couvre. La nuit n'arrête pas son mouvement furieux, et pendant les heures d'ombre la grande convulsion de la terre ne cesse de frémir sous les étoiles. En plusieurs endroits, les tranchées du 151e sont attaquées à la baïonnette. Je cours toute la nuit prévenir nos batteries, qui suivent ainsi la violence de l'attaque

et la poursuivent à gauche, à droite, où elle donne.

Toute la nuit, le major Didier et les commandants restent debout, dans la petite cuisine fumeuse où ils m'attendent. Ils sont impatients et pâles, et mieux que moi alors, apprécient le danger de l'heure. Le tir raccourci de nos batteries rase les tranchées françaises et s'accroche à l'attaque allemande, et l'étripe, aux endroits successifs où elle s'acharne. Sur la route qui vient des tranchées aux batteries, et spécialement à l'endroit où elle est parallèle au front, la nuit est percée de balles, comme une écumoire. Ça fait une chanson sinistre, comme si la mort sifflait. J'aurais bien pu être atteint, sans malchance.

Toute la ligne française se défend avec furie. Avec le commandant, nous nous sommes repliés dans une tranchée où il y a des râles, où il y a aussi des fusils ardents et des milliers de bruits mats, comme des petites guillotines qui tombent. Ça dure toute la nuit. On ne s'aperçoit du matin paru que parce qu'on peut viser, et qu'on voit les morts. Il y a des corps gris culbutés à dix mètres des tranchées. Toute la plaine — quand on jette un rapide coup d'œil dessus

— en est pleine, comme les champs, chez nous, quand on arrache les pommes de terre. On continue à faire des morts, sans que l'attaque allemande faiblisse. Les masses écrasées sont remplacées par des masses nouvelles. Les renforts et les réserves grouillent derrière les bâtiments. La ferme Oosthof! Et cette maison au nom inconnu que je désignais ainsi dans mes renseignements au major : la ferme au toit rouge et aux nombreuses fenêtres... L'appellation subsistait, que la pauvre ferme n'avait plus ni toit ni fenêtres.. Quand j'y pense, le terme : « aux nombreuses fenêtres », après quelques heures de bombardement, avait une ironie peu ordinaire, pour désigner l'informe tas noir que nos percutants avaient fait du bâtiment fameux. Un petit épisode de notre tir, à ce propos. La ferme était encore debout ; derrière elle, il y avait une haie, et, derrière la haie, une grosse meule. Nous découvrons à la fois un fort rassemblement d'infanterie derrière la maison, un autre derrière la haie, et une batterie en action derrière la meule. Je porte l'indication au major qui s'accorde avec des batteries proches, et nous prenons les trois objectifs dans notre tir, à la même seconde. A la même seconde, les deux

groupes d'infanterie et la batterie ennemie sautent censément en l'air ! Ce n'est qu'un épisode, comme il y en eut mille, et qui me vient à la mémoire, pour l'instant.

Toute la journée du lendemain, ça continue, sans que les Allemands se ralentissent un instant, et sans aussi qu'ils puissent prendre un pouce de terrain ou crever un mètre de la digue. Il m'est donné de vérifier l'intensité ininterrompue du tir pour le bataillon du commandant de Bontin : le ravitaillement en cartouches se fait toutes les deux heures, au maximum, et toutes les deux heures on apporte 80.000 cartouches nouvelles pour remplacer les 80.000 cartouches vidées pendant les deux heures précédentes. Ce chiffre, que je constate pour un bataillon seul, peut donner une idée du nombre des petits insectes mortels qui percent l'air sur toute la ligne, et vont porter la mort ici et là, au bout de leurs chassés-croisés vertigineux. L'artillerie, de son côté, donne à coups redoublés, et les petits canons de notre groupe, en particulier, doivent à plusieurs reprises cesser le feu, pour se laisser refroidir. Et par-dessus ces vrombissements et ce vacarme, gronde pesamment la voix des lourds obusiers lointains qui lancent à tra-

vers des lieues leurs tonnes d'acier. Ça continue. Balles, shrapnells, obus lourds, toutes les secousses de l'atmosphère, et dans la plaine la même attaque obstinée, lapidée, renouvelée, — et de notre côté l'arc-boutement tendu, acharné, incassable, violence contre violence, rage contre rage, vie contre vie.

Ça continue. La nuit qui suit ressemble à l'autre. Pas de répit et pas de trêve. Les Allemands se font un escalier de cadavres pour grimper jusqu'à nous. Nous les y culbutons par rangées, et ils reviennent. Comme pendant les deux jours et la nuit qui précèdent, je fais sans discontinuer le chemin des batteries. Nos petits canons sont merveilleux à viser juste et à cogner sec. Il y a deux jours que nos officiers et nos hommes n'ont clos la paupière. Il y a deux jours que nos officiers calculent, que nos pointeurs visent, que nos tireurs tirent. Il y a deux jours que je vais regarder et que je roule. Il y a deux jours que la ligne d'infanterie fusille les premiers Allemands. Il y a deux jours que l'ennemi a lancé ses masses sauvages, deux jours que nous les anéantissons, deux jours qu'il les renouvelle. Il y a deux jours que se contrecarrent violemment ces volontés farouches : celle

d'avancer, pour eux, et celle de rester là, pour nous.

Vers les 8 heures du matin qui suit cette nuit-là, une grave nouvelle se précipite. La ligne vient d'être ébréchée à hauteur de Ramscapelle, et le village lui-même vient d'être surpris par les Allemands. C'est un bataillon de chasseurs belges, — du 3e chasseurs, je crois, — qui, soutenant le choc depuis longtemps, a cédé enfin sous le nombre. Les Allemands ont débordé la voie ferrée et se sont engouffrés dans le village. Le bataillon de chasseurs qui a cédé prolongeait immédiatement sur la gauche la ligne d'infanterie française, et spécialement le 1er bataillon du 151e, commandé par le commandant Pascal. De Ramscapelle, les Allemands fusillaient et mitraillaient les tranchées françaises, qu'ils prenaient d'enfilade. La brèche menaçait de s'élargir, et le succès de se transformer en victoire. Il y fut paré promptement. La facilité de correspondre entre les unités françaises est merveilleuse. Les trois bataillons du 151e sont reliés téléphoniquement entre eux, puis reliés à l'état-major du régiment, qui lui-même communique avec les états-majors de la brigade et de la division. Les Allemands n'occupaient

pas Ramscapelle depuis deux minutes, que le général Grossetti en était prévenu et qu'il lâchait, avec un juron, cet ordre laconique et tranchant :

— Je donne l'ordre de reprendre Ramscapelle aujourd'hui.

Le commandant Mouphons l'interprète par cet autre :

— Immédiatement deux sections dans la plaine, pour tirer sans distinction contre tous les soldats qui tenteraient de se replier.

Ces sections n'eurent d'ailleurs rien à faire, car, malgré le tir d'enfilade des Allemands et les pertes sensibles qui s'augmentaient dans les tranchées, pas un homme du 151e ne quitta son poste. Le commandant Pascal tomba grièvement blessé, et le commandant Mouphons, faisant fonctions de colonel, et auteur de l'ordre énergique et rigide dit plus haut, vint immédiatement le remplacer au poste de courage et de péril.

Voici comment se déroulent les opérations contre Ramscapelle :

Un bataillon du 14e chasseurs français, mandé d'urgence, parvient à s'approcher et à s'établir à deux cents mètres en avant du village. Il empê-

che les Allemands d'en sortir et de déboucher par ici. Pendant ce temps, et dès la première minute, notre artillerie envoie sans discontinuer ses shrapnells et ses brisants sur Ramscapelle. Ça dure des heures. Des troupes, venant je ne sais d'où, par divers chemins, se rejoignent par ici et s'apprêtent.

C'est d'abord un bataillon de zouaves, de la garnison de Paris, dont les diverses compagnies et sections viennent se tasser à côté du 14e chasseurs. Après eux, s'approchent, ondulants et rampants comme dans la brousse, les tirailleurs algériens et sénégalais. Ces renforts s'amènent activement, sans hâte et sans effort. Ils convergent presque mathématiquement vers le village à prendre et l'assaut à donner. Vers l'entrée du soir, l'ordre de cet assaut arrive. Les zouaves chargeront les premiers, puis, si besoin il y a, les tirailleurs bondiront à la rescousse. Si ça ne suffit pas, les petits vitriers entreront dans la danse.

Je viens d'aller porter à notre major l'ordre de cesser le feu pour un quart d'heure plus tard. C'est à ce moment précis que les zouaves vont sauter sur le village. Moins par service que par curiosité pure, je « m'infiltre » de ce côté-là,

pour aller voir... Tout à coup, une sonnerie ardente retentit : « En avant ! » Les larges culottes rouges partent, comme une longue flamme qui lécherait la plaine et courrait incendier le village. Tout ça crie, tout ça hurle comme un torrent fatal. Le clairon sonne, comme s'il voulait souffler sur les maisons, à les abattre... « En avant ! » La flamme rouge s'approche avec une vitesse inouïe. Parfois elle laisse derrière elle de petits feux flambants qui se dressent et retombent. Tous les fusils, toutes les mitrailleuses des ennemis sont en action contre la ligne enflammée qui rase la plaine. On ne combat pas les éléments. Les zouaves s'engouffrent dans le village. La fusillade allemande s'arrête presque instantanément. Derrière ces maisons, dans ces maisons, les longues dents d'acier des baïonnettes sont à l'œuvre. Elles mordent des chairs blanches, percent des poitrines, trouent des ventres. Le village hurle de joie et de douleur, il râle et retentit. Au-dessus de tout cela, le clairon endiablé, debout comme un coq, jette ses notes passionnées, comme une mitraille de sons et de menaces dans le moral de l'adversaire : « En avant ! » Et soudain, je vois les zouaves dépasser le village, comme s'ils l'avaient réduit

à rien en le traversant de part en part, et porter au-delà, jusqu'à la voie ferrée, de l'autre côté de la voie ferrée, l'élan de leur flamme rouge et de leurs baïonnettes sanglantes. Leur clairon sonna alors un air magique, un air de fantaisie, que je ne connais point, et qui voulait dire sans doute que les zouaves avaient bouché la brèche avec du roc, et continué le ruban de la résistance avec du pourpre !

Il n'avait pas fallu un quart d'heure aux zouaves pour reprendre le village et rétablir la position. Tous les Allemands qui s'étaient établis là furent tués ou pris vivants. Pas une des mitrailleuses qu'ils avaient embusquées en grand nombre dans les greniers n'eut le temps d'être descendue. Les tirailleurs et les vitriers, qui avaient suivi les zouaves de près, dénichaient les derniers Allemands, tapis dans des caves, accroupis derrière les murs, cassés d'épouvante. Ils ramenèrent en petits groupes les prisonniers et les mitrailleuses, et je fus frappé de l'air d'hébétement grotesque et lâche que tous ces Allemands avaient. On eût dit qu'ils venaient de se sentir aux prises avec une armée de ces « surhommes » que leurs philosophes crurent inventer sans comprendre qu'il y a une race de ces

« surhommes » en chair et en os dont le secret de la force est, depuis des siècles, de bondir ou de mourir pour une idée. La « furie française » les avait surpris, comme une avalanche ou comme un cyclone. Ils se sentaient terrassés par une loi de la nature. Ils avaient baissé la tête, sans souffler, devant une force subite. Ils s'étaient aplatis au pied de cette force. Ils ne comprenaient pas que cette force vînt d'un élan de l'esprit, et d'une beauté. Ils se disaient que ces hommes si ardents, si irrésistibles dans la bataille, devaient être bien cruels dans la victoire. La force et la brutalité sont amalgamées irrémédiablement dans leurs esprits. Ils craignaient que de tels hommes ne les écorchassent tout vifs, ou ne les mangeassent tout crus. L'idée de surhomme excluait pour eux l'idée d'humanité. Et ils se faisaient rampants, et ils bavaient de peur, comme devant des tigres. Ils sentaient cependant que les pires fauves ont une corde sensible. Et ils faisaient un geste horizontal à hauteur de leurs genoux, en ouvrant les cinq doigts de l'autre main. Ça voulait dire qu'ils avaient cinq enfants. Ils exagéraient le nombre de leurs petits, pour atteindre la pitié et augmenter leurs chances de vivre.

— Ils ont tous cinq mioches pas plus hauts que le genou, dans ce pays-là...

— La discipline, mon cher... Ils ont peut-être un règlement administratif là-dessus...

— Ah bien ! s'ils croient exciter la pitié en invoquant leur nombreuse progéniture ! fait un autre... Donner le jour à cinq futurs bandits, ce serait un motif suffisant pour une condamnation à mort !

— Bah ! le mal est fait... Avec l'air abruti qu'ils ont, je crois qu'ils ont donné leur maximum...

C'est ainsi que nous blaguons autour des prisonniers. Ça vaut mieux que des coups de crosse dans le dos et dans les jambes. Mais le dégoût nous prend vite, à les voir suer et trembloter, et refaire leur bas geste sacrilège, avec leurs cinq doigts épais de tueurs d'enfants, peut-être...

D'ailleurs, le major Didier m'a prévenu que notre groupe allait se déplacer dans la direction de Perwyze, et que j'avais à le rejoindre à l'entrée de la nuit. Je vais donc prendre congé du commandant de Bontin, du commandant Mouphons, de mon ami zigouilleur des cochons qui battent en retraite, des copains avenants que j'ai trouvés là ; je serre la main aux embro-

cheurs de Boches et aux gardiens de prisonniers, puis sur un dernier regard de mépris à l'adresse de ces derniers, je me mets en route...

Quel voyage! La pluie qui s'est mise à tomber sur les routes de terre les a changées en un mastic gluant qui se colle aux pneus et dans les fourches, et qui les charge de kilos de boue en deux tours de roue. Il est absolument impossible de faire dix mètres en bécane. Il est même impossible de conduire la machine à la main. Il n'y a qu'un moyen; je me la colle sur le dos, et je me mets en route, dans la nuit et dans la terre épaisse qui s'emboite en lourdes galoches à mes pieds, par des chemins dont je ne suis pas sûr, et vers un lieu fort vaguement déterminé... C'est dans cet état que je quitte ces lieux où nous eûmes des jours de dure, mais des jours de gloire aussi, et que j'aime, à peu près comme tous les hommes aiment le cimetière de leur village.

Comme je suis éreinté vraiment par l'effort des derniers jours, je change le vélo d'épaule tous les vingt mètres. Parfois je tombe sur les genoux, et je pleure d'impuissance et de rage. A un moment, je me laisse rouler dans un fossé, et je me repose, et je m'endors, des heures,

dans la boue. Je ne reprends mon calvaire — de pieds collants et de ferraille au dos — qu'à la pointe du jour. Quand enfin je parviens à rejoindre nos batteries à proximité de Perwyze, je laisse tomber ma bicyclette, et je m'affaisse, vaincu, au bord du champ. A mon réveil, notre premier maréchal des logis, et un camarade de la batterie, qui m'ont en pitié, me préparent un bifteck de deux livres, coupé d'une vache tuée la veille, dans ce champ même, d'un éclat d'obus...

Nos petits canons recommencent à aboyer par ici, mais ce n'est plus le vacarme enfiévré des derniers jours. Nous sortons de l'enfer, et nous entrons censément dans le purgatoire. Ça chauffe encore, mais c'est moins terrible. On dit que l'inondation fait des progrès, et que les Allemands s'embourbent... Il y a encore de furieux raffuts, par ci par là... Le lieutenant Nonnon, qui revient d'observation, affirme qu'il a vu cinq cents Allemands fauchés sur cinq cents mètres.

Le lendemain, je me trouve sur la grand' route qui va vers le danger et vers la mort. Je vois le major d'Oultremont qui s'avance, à cheval, dans la bonne direction. Il est à la tête de son bataillon de grenadiers. Je le reconnais,

malgré la barbe blanche qui lui a poussé dans la figure. Quand il me voit, il me lance joyeusement :

— Vous, je vous reconnais, vous étiez à Werchter...

— Je vous reconnais aussi, major... Celui qui vous a vu cette fois-là ne peut jamais vous oublier...

Il sourit... et va se faire tuer, le lendemain ou le surlendemain, en entraînant ses grenadiers à douze cents mètres de trouée dans les lignes allemandes. On m'a conté qu'aucun homme de son bataillon ne revint de cet holocauste. Ces grenadiers sont bien morts, et je les salue. Et je garde aussi mon respect profond et mon souvenir fervent à l'officier, major d'Oultremont, qui les a conduits à ce sacrifice et à cette gloire.

Quelques instants plus tard, j'apprends, par une lettre, la mort de mon ami Emile Jacquemain, élève à l'École Militaire, à qui la guerre dora de jeunes épaulettes d'officier : il tomba à la bataille de Haecht, en pleine victoire, paraît-il, en s'avançant, sabre baissé, vers des Allemands, bras levés, dont les rangs s'ouvrirent traîtreusement devant des mitrailleuses assassines. Il

tomba, d'un coup, avec un trou rouge dans la poitrine, décoration des braves.

Cette mort-là, je l'enferme en moi, comme un nouveau trésor de haine.

Autre chose plus pénible. Ayant été, pour ainsi dire, détaché de nos batteries depuis plus de huit jours, je ne l'apprends que le dernier : le maréchal des logis Dubois a quitté sa pièce au feu, le jour où il fut envoyé en avant avec la section du lieutenant Boels ; il n'est rentré que le lendemain à la batterie, et vient d'être condamné à vingt ans de prison par le conseil de guerre ; il est dégradé et sert comme simple soldat à la 101e. C'est lui-même qui m'apprend ça, et il me répète, les yeux fixes, vingt fois :

— Comment, *moi*, ai-je pu faire ça?...

Il a l'air cassé de la nuque, et il a une mauvaise peau jaune, comme un malade.

Et je me souviens que je l'ai vu à Werchter, debout et souriant, près de son canon troué et de ses hommes tués et blessés — jeune guerrier narguant la mort, prêt à s'offrir ; et je me souviens aussi qu'un jour, à Reeth, il amena, sans un mot, le visage et les yeux durs, son camarade Jeffroy, coupable alors de l'acte qu'il vient de commettre, et qui depuis est mort en brave, au

champ d'honneur. Je me souviens de l'avoir vu, joyeux et généreux, tout au long de cette campagne atroce, vigoureux dans l'épreuve et hardi dans la lutte. Et je n'ai pour lui que les paroles de réconfort que j'eus pour son ami Jeffroy, et la poignée de main que j'eus aussi.

Il y en eut, parmi les plus braves, dont les nerfs se détraquèrent à un moment. Il y eut des défaillances physiques que je pardonne. Tous les soldats agrippés au sol pendant des mois, frôlés par les balles, rasés par les obus, ridés d'inquiétude, brûlés d'enthousiasme, mordus de fièvre, comprennent et pardonnent l'ébranlement possible et la démence d'une minute.

Le lieutenant Boels fut cité à l'ordre du jour pour être resté à l'endroit d'où Dubois s'était enfui. Il ne pouvait faire autrement sans subir le sort de Dubois. Il n'avait fait que son devoir strict. L'ordre était d'être un héros. Dubois fut cruellement frappé pour ne l'avoir pas été, ce jour-là. Plusieurs fois, on lui avait demandé de l'être, et plusieurs fois il l'avait été. Il avait failli une fois à être supérieur à la norme humaine. Et quand je pense à tous ceux, de son âge et de son pays, qui dans leur calme vie lointaine n'ont pas à craindre un faux pas dans l'hé-

roïsme, une culbute dans le sublime, une fêlure dans le piédestal, je crois que le maréchal des logis Dubois peut être encore fier d'avoir fait longtemps, en brave, la campagne dans une armée où, pour un coup de nerf, l'on tombe si déchu.

Et pendant que je pense ces choses, mon camarade, avec ses yeux fixes et sa nuque pliée, répète obstinément :

— Je n'y comprends rien... Tu sais pourtant bien, toi, que je ne suis pas un lâche...

Nous restons deux ou trois jours du côté de Perwyse, puis, au cours de la période qui suit, nous glissons lentement vers Oostkerk, Oudecapelle et finalement Nieucapelle. La bataille s'est alanguie, comme une grande flamme rentrée dans les braises. Les enthousiasmes se sont terrés, et le feu couve.

D'après les rapports généraux sur la situation, qu'en ma qualité d'intermédiaire entre l'état-major et notre groupe je puis feuilleter à la dérobée, les Allemands se sont trouvés chassés ou enlizés par l'inondation. Beaucoup d'entre eux, des premières lignes, ont été chassés en avant, vers nous, avec de la boue jusqu'au fond de la culotte. De longues files de prisonniers traînent

péniblement le long des routes. Toute la rive gauche de l'Yser est à peu près évacuée par l'ennemi. Les Allemands ont été remplacés par de la boue et de la fange. Il y a des milliers de cadavres qui pourrissent dedans.

J'ai connu, par la suite, bien des personnes pour lesquelles le terme « inondation » évoquait une chevauchée vertigineuse de vagues, lâchée dans la plaine... quelque chose comme une irruption d'Océan sur un pays. La théorie des vases communiquants dont le premier serait un gouffre. Ce n'est pas ça. Notre alliée à crinière blanche usa de ruse. Combien de fois, depuis le premier moment où on en parla, n'ai-je entendu des officiers supérieurs s'informer de la réussite et des progrès de l'inondation ! Au début, on répondait d'abord qu'on ne voyait trace de rien ; puis il sembla que la terre s'amollissait légèrement; au bout d'une semaine, il y avait un pied de boue ; puis il y en eut deux, et trois, et plus. Ça faisait une glue aux pieds de l'invasion. Le pays la tirait par les pieds, semblait la sucer à lui, sous un linceul mouvant de boue. Le pays pesait tout son poids aux bottes de l'envahisseur. Les Allemands qui purent échapper à cette étreinte reculèrent ou se rendirent. Beaucoup de

cadavres et de canons abandonnés furent trouvés là, comme si la terre les avait agrippés sur place et les avait couverts de boue, comme de mépris. La mer du Nord avait aidé le pays de Flandre, comme une bonne sœur de la même race. Il leur avait suffi de s'ouvrir les bras pour que la Prusse, venue pour les souiller, reculât d'épouvante devant leur grand baiser mortel.

La bataille de l'Yser était finie. L'armée allemande s'était culbutée, pantelante, dans les plaines du Furnenbacht. La force brutale était prise au collet par la justice, et on n'attendait — patiemment — qu'une aide et un ordre d'agir. Elle était acculée au mur des condamnés. Mur de huit cents kilomètres, de la mer du Nord jusqu'en Alsace, où des millions de fusils et de canons étaient braqués, sans cesse accrus. Pendant des mois, l'Allemagne râlera sous la menace. On attendra patiemment, dans le froid des tranchées, dans la bise et la glace d'hiver, que tous les justiciers arrivent, pour en finir, avec certitude, avec tous les condamnés. Avec nos alliés nous avons arrêté, nous avons abattu le militarisme le plus formidable qui ait étonné l'Histoire : mais tous, nous avons saigné cruellement dans la lutte. De notre armée de campa-

gne qui se dressa au premier jour à la frontière violée, et qui s'illustra dans les combats rouges de Liège, de Namur, du Brabant, d'Anvers, de la Flandre orientale, et finalement ceignit le laurier total au pays glorieux de l'Yser, il reste à peu près un homme sur dix. Des volontaires sont venus mettre leur jeune ardeur aux places vides. Et l'on annonce que cent mille nouveaux soldats, recrutés en France et en Angleterre, ou même au pays martyrisé où ils ont bravé la mort pour venir s'armer ici, vont bientôt resserrer nos rangs et accompagner nos vieux drapeaux frémissants. D'un autre côté, l'Angleterre décuple son premier effort, jette son million d'hommes dans la balance, et en prépare deux autres. Tandis que la France, à laquelle aucun esprit juste et vibrant ne conteste plus qu'elle ait sauvé le monde à la victoire définitive de la Marne, a pu, malgré les pertes douloureuses qu'elle a subies, et par quel effort unique de Démocratie triomphante, de Lumière à brandir, et de Justice à rendre, mettre à la ligne de feu, mettre à la ligne de mort et de gloire, plus de deux millions et demi de soldats incomparés, avec un million et quart d'hommes en réserve, pour

boucher les trous qu'il y aura encore, et toute la classe de 1915, qui s'arme et qui frémit.

De l'autre côté de la Germanie maudite, la Russie ouvre ses frontières, où disparaissent inlassablement, comme en un gouffre, les bataillons allemands. C'est la plaie dans le dos qui fait saigner aussi, et qui fera mourir aussi...

Maintenant c'est donc la guerre de tranchées, sans éclat et sans panache, et sans grand geste. Un récit peut la montrer toute, en dix phrases. Des longs postes devant un ennemi enragé, qui pourrait mordre encore. La tête hors des trous pour montrer qu'on veille, qu'on est là, et qu'on est prêt. Des adversaires nouveaux, le froid, le vent, la pluie, qu'il faut vaincre. Et soi surtout, qu'il faut vaincre aussi. L'élan qu'il faut contenir, et l'impatience qu'il faut brider, et l'espoir qu'il faut couvrir, comme un feu lent. Et aussi le grelottement des os, le claquement des dents, l'engourdissement des pieds et tout le malaise de la carcasse qu'il faut frotter avec l'huile de la volonté vivace. Parfois, une action qui jaillit sur un point donne une secousse. Une journée de tir intensifié fait frémir les cœurs qui patientaient. Mais c'est toujours comme une flamme qui malgré tout, par moments, s'élancerait d'un

feu couvert. Le grand feu de joie, toutes flammes tourbillonnantes, ne luit pas encore.

Je ne verrai point d'ailleurs la fin de cette guerre de tranchées. Une mauvaise bronchite s'est installée dans ma poitrine, du côté où j'ai été secoué par le bloc de terre qu'un obus m'envoya dans le dos, et notre docteur me fait évacuer sur l'hôpital de Calais. Mais je crois plutôt que c'était la fatigue qui m'écrasait. De toute la bataille de l'Yser, notre groupe d'artillerie n'avait pas eu de repos. Au commencement, nous étions attachés, normalement, à notre sixième division. Quand celle-ci partit en repos, il se trouva que la première division réclamait du renfort d'artillerie, et on nous adjoignit à elle. Nous pensions partir en repos et en réserve avec elle : quand ce moment arriva, la troisième division réclamait des canons, et nous restions à la ligne de feu, dans son secteur. Nous pensions la suivre pendant quelques jours à l'arrière : à ce moment notre sixième division rentrait prendre sa place de bataille, et nous rentrions normalement dans ses rangs.

Je ne dis pas ça pour nous plaindre, mais simplement pour expliquer l'éreintement qui s'abattit sur bon nombre de nous, et qui néces-

sita, quant à moi, pour une grande partie, mon transfert sur l'arrière, et mon absence, pendant de longs jours, des lieux où on souffre et où on meurt.

Une aventure amusante, en arrivant à Calais :

Mon billet d'évacuation porte : « bateau-hôpital ». Le chauffeur d'automobile qui m'amène, nouveau dans le service probablement, me dépose à l'entrée d'un bateau surmonté d'une croix-rouge. Aussitôt que j'ai mis le pied sur le pont et que je pose la question : « C'est bien ici le bateau-hôpital ? », deux espèces de vieux marins me jettent une douzaine de « Yes ! Yes ! » tout en me descendant à fond de cale avec des ménagements de bons papas auxquels je n'étais plus habitué depuis bien longtemps. Je tombe là dans un dortoir éblouissant de blancheur et de propreté, et aussitôt des infirmières, des docteurs, le capitaine, s'empressent autour de moi, comme autour d'une apparition miraculeuse... Ils font un joli ramage dont je ne comprends pas grand' chose, puis enfin le docteur principal m'explique, avec une voix qui a l'air de venir d'une autre conscience parce qu'elle traduit mentalement, que je me trouvais dans le bateau-hôpital anglais, mais que « *ça ne faisait*

rien », que j'étais le bienvenu, et qu'ils allaient m'emporter en Angleterre...

Pour toute réponse, j'ai un tremblement en pensant au règlement qui me prescrit de me faire conduire « immédiatement et par la voie la plus directe » au bateau-hôpital belge... J'explique ça comme je peux, lentement, à mon docteur anglais, qui a un petit air de désappointement, mais qui sourit néanmoins de toutes ses dents égales, très blanches.

Après un court conciliabule avec ses compatriotes, qu'il me traduit complètement, par politesse, nous convenons qu'en raison de l'heure tardive j'accepterais leur hospitalité pour cette nuit-ci. Après une robuste collation à laquelle mon appétit un peu faible ne me permet pas de faire grand honneur, mes hôtes me prient de me mettre au lit et de prendre du repos. Je frémis en pensant que je vais sûrement bien salir les draps neigeux qu'on déplie pour moi. Mais mes Anglais, avec leur sourire unique, ont prévu le cas : ils m'apportent du linge aussi rutilant que leurs draps, et m'invitent à me dévêtir et à m'en couvrir. Je les fais éloigner tous, et j'accomplis l'opération à la dérobée, tant j'ai peur de montrer mes dessous... Je passe une nuit pleine de

rêves avec des « yes ! yes ! »... de draps flambants, et de larges sourires ouverts sur des dents blanches... Le lendemain au matin, les Anglais m'offrent un petit baluchon d'adieu : cigarettes, oranges, chaussettes, chemise, polo, pantalon et même un pijama à larges rayures blanches et bleues dans lequel j'ai presque l'air britannique... Vrai ! je croyais les Anglais plus froids et plus « pratiques » que ça, et je suis heureux, en affirmant ma longue reconnaissance, de dire que ceux-ci m'ont vraiment dessillé les yeux...

Je ne dirai rien de l'hôpital belge. Je ne veux point mettre une note amère à la fin de mon récit. Je pense simplement qu'il y a là des gens que je voudrais voir, pendant deux semaines seulement, à la ligne de feu. C'est là qu'on est pris par le grand frisson de fraternité et de dévouement qu'il faut, dans ces temps-ci.

Je n'y reste point longtemps d'ailleurs, et je viens me faire soigner et prendre ma petite convalescence à Paris, dans les bras de ma mère et de ma sœur. Je suis pour elles comme un bonheur présent, le seul. Les soldats qui, après de tels mois, n'ont pas eu les lèvres d'une mère et les caresses d'une sœur, n'ont point connu la joie totale. Quand elles évoquent, parfois, le

retour aux champs d'horreur, aux lieux de chairs offertes et de fers mortels, elles me serrent dans leurs bras, comme si leur cœur meurtri, lui-même, allait s'échapper de leur sein... Nous avons reçu des nouvelles directes de mon père, et c'est comme si quelque chose ressuscitait en moi. Dans l'atroce tragédie qui a bouleversé les choses et les gens de chez nous, nous sommes parmi les rares privilégiés auxquels le bonheur peut sourire encore... Ce privilège est-il une récompense des angoisses dont ma mère et ma sœur souffrirent, et des périls qu'assez alertement je supportai, et de ma vie, qu'assez généreusement j'offris? Tant d'autres cependant furent percés dans leurs souffrances, et tant d'autres tombèrent tout blancs, dans les mêmes périls!... Je ne sais : mais le sort nous a réunis dans ce petit foyer tendre, et c'est ici qu'en ce mois de mars j'ai rédigé ces quelques pages de souvenirs tout vifs, pour dire ce que nous avons voulu et ce que nous avons fait.

J'ai écrit ce récit, sans fioritures et sans prétentions, à l'emporte-pièce et à la diable, comme un soldat — en attendant.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. La mobilisation en Ardennes 7

II. Coup d'œil sur Bruxelles 13

III. A la caserne 17

IV. Le départ 19
La nouvelle et la riposte 19
Le Roi et les drapeaux 23
Le discours sous la lune 25

V. La concentration : Wavre, Néthen 26
L'accueil de Wavre 27
Les espions 33
L'impatience à Nethen 37

VI. A la rencontre 41
Escarmouches 41
Les faux-gendarmes 45
L'assassinat du vieux 46
Les Français dans le Brabant 50

VII. La retraite sur Bruxelles et Anvers 52

VIII. La bataille de Malines 57
La première victoire et le champ de bataille. 65
Le Roi, généralissime 73
La retraite sous les obus 76

IX. A Reeth : *a*) Les Wallons en pays flamand ... 82
b) Le fuyard 83

A Brasschaet : 86
a) La lettre de la maman et de la sœur 86
b) Le Zeppelin 90
c) Les mille espions 91
La traversée d'Anvers 92
La retraite des Allemands dans le pays de Waes 95

X. La bataille de Werchter et de Rotselaer 97
Les villages brûlés 101
L'attaque et la victoire 104
En observation 106
La charge des carabiniers 107
La journée terrible 116
Le repliement vers l'enceinte fortifiée 132
La signification stratégique des batailles de Werchter et de Malines 132

XI. A Lierre 135
La victoire de la Marne 135
Les camarades de guerre 137

XII. La bataille de Malderen et de Lippelo 143
L'intention stratégique à ce moment 143
Éclaireur d'objectif 145
Le moulin tragique 151
Les obus français 155
Les mitrailleuses 159
L'ordre de repliement 161

XIII. Anvers assiégé 165
L'assurance des esprits 165
Dans le secteur Bornhem-Dooreghem 167
Les renforts anglais 168
Les premières brèches 169
Le départ pour le littoral 171

XIV. La bataille de Berlaer 173
Le but stratégique, et le résultat acquis 173
La bataille dans la boucle 174
Cernés ? 186

Le combat de Bosch 188
Le départ sous le barrage d'obus.......... 190
Nez à nez avec les Allemands 192
Les gardes civiques de Bruxelles........... 198
Disparu................................ 199
En chemin vers la mer.................... 200

XV. La retraite sur Gand, Bruges, Dixmude et le littoral.............................. 201
Les fusiliers marins...................... 202
La fatigue 203
Les Anglais 205
La maman et la sœur.................... 206
Les yeux vers la France.................. 212

XVI. La bataille de l'Yser 215
La volte-face stratégique.................. 215
Les Français et les goumiers.............. 219
Les obus dans la nuit 223
La journée des gros noirs.................. 231
La ferme mauvaise....................... 240
Sous l'assaut des masses.................. 242
Les 120 français 248
La section en avant...................... 252
La retraite vers Furnes................... 259
La position conservée 261
Le bombardement de Furnes et la ferme mauvaise 263
Éclaireur 268
Délégué aux tranchées françaises.......... 273
Les armées sœurs........................ 276
L'hécatombe allemande 286
L'attaque de 48 heures.................... 290
La reprise de Ramscapelle par les zouaves.. 293
Les prisonniers allemands................. 300
Le major d'Oultremont 303
L'inondation........................... 307
La guerre de tranchées................... 309
L'hôpital anglais 312

A Paris................................ 315

Imprimerie E. Aubin

Ligugé (Vienne)



